

DE L'ORGANISATION
DES
BIBLIOTHÈQUES
DANS PARIS.

PAR
LE COMTE DE LABORDE,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

QUATRIÈME LETTRE.

Le Palais Mazarin et les Habitations de ville et de campagne
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Prix : 3 francs.



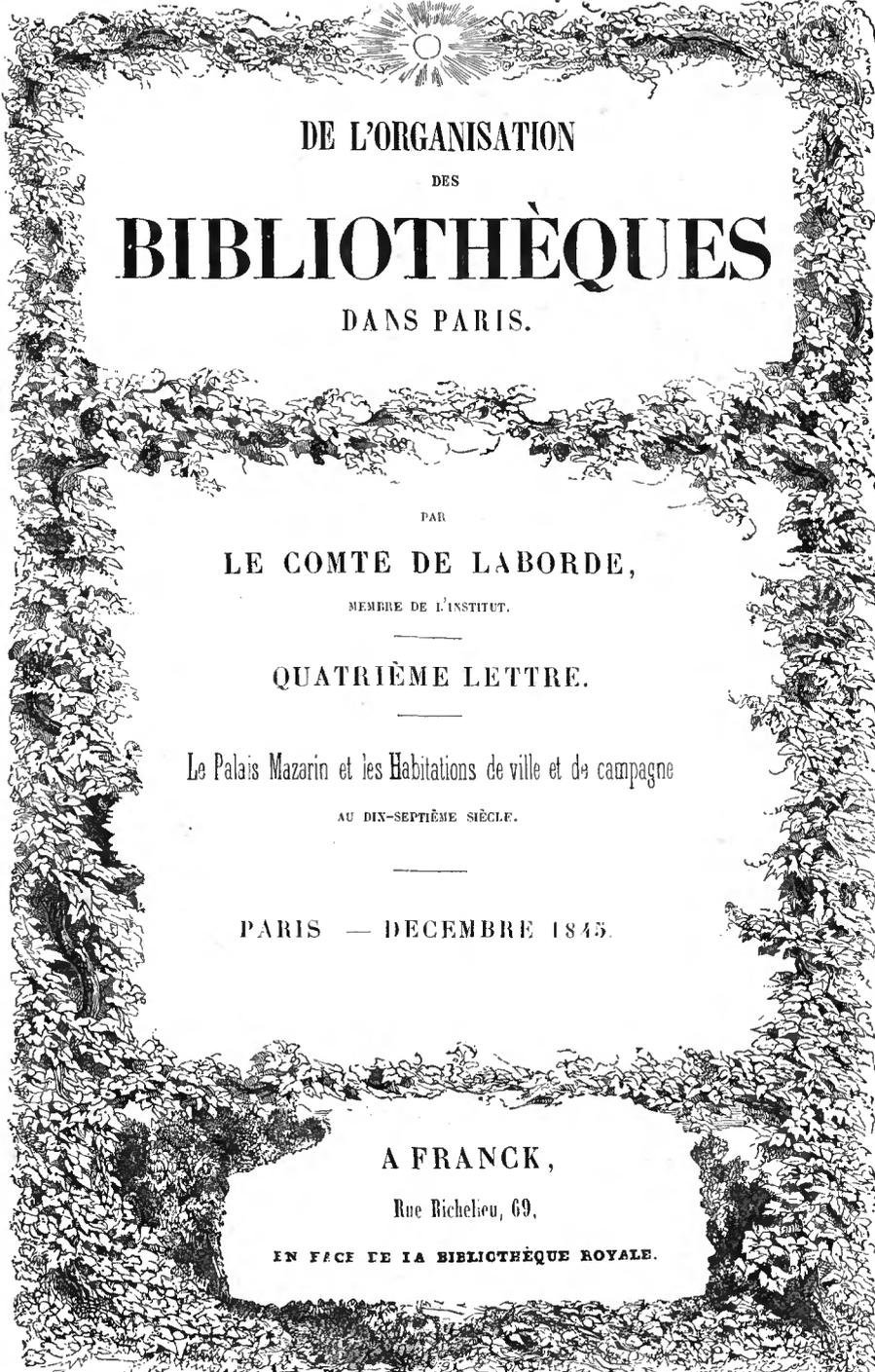
PARIS — DÉCEMBRE 1845.

A. FRANCK,

Rue Richelieu, 69,

EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Les pages intermédiaires sont blanches



DE L'ORGANISATION
DES
BIBLIOTHÈQUES
DANS PARIS.

PAR
LE COMTE DE LABORDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

QUATRIÈME LETTRE.

Le Palais Mazarin et les Habitations de ville et de campagne
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PARIS — DECEMBRE 1845.

A FRANCK,

Rue Richelieu, 69.

EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.



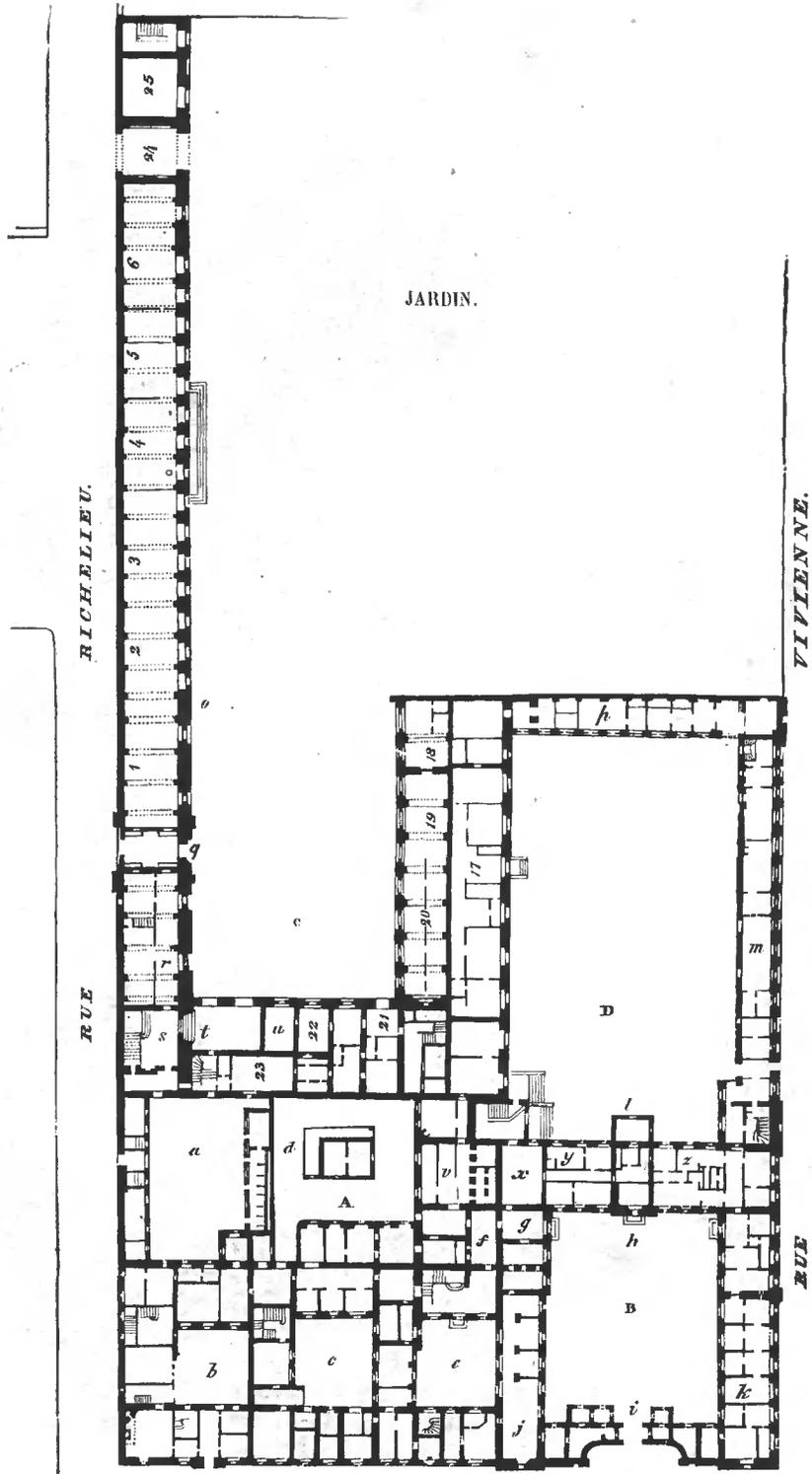
IV.

Le Palais Mazarin,

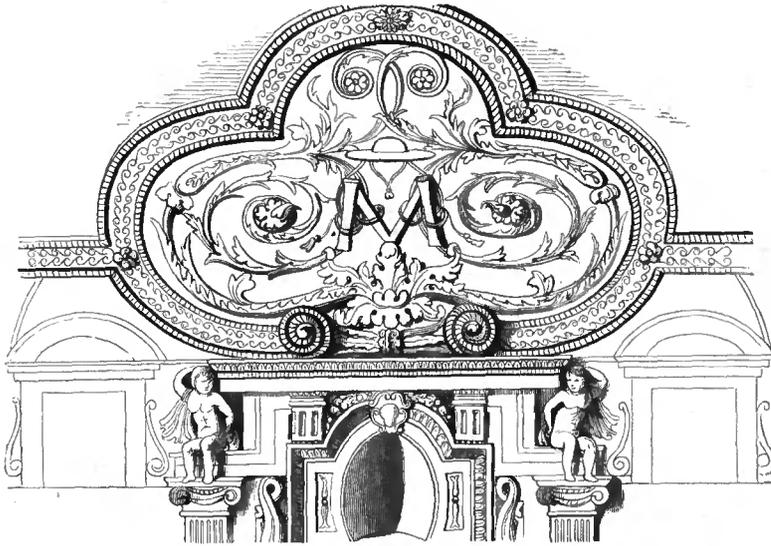
ET LES

Habitations de ville et de campagne

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



PLAN DU PALAIS MAZARIN,
 Tel que le cardinal l'a laissé à l'époque de sa mort (1661).



Couronnement de la Cheminée dans la galerie Mazarine, au rez-de-chaussée.

§ 1. LE PALAIS MAZARIN DEPUIS SA FONDATION JUSQU'À LA MORT DU CARDINAL.

(1633-1661.)



Ary Scheffer del.

L. de Laborde sculp.

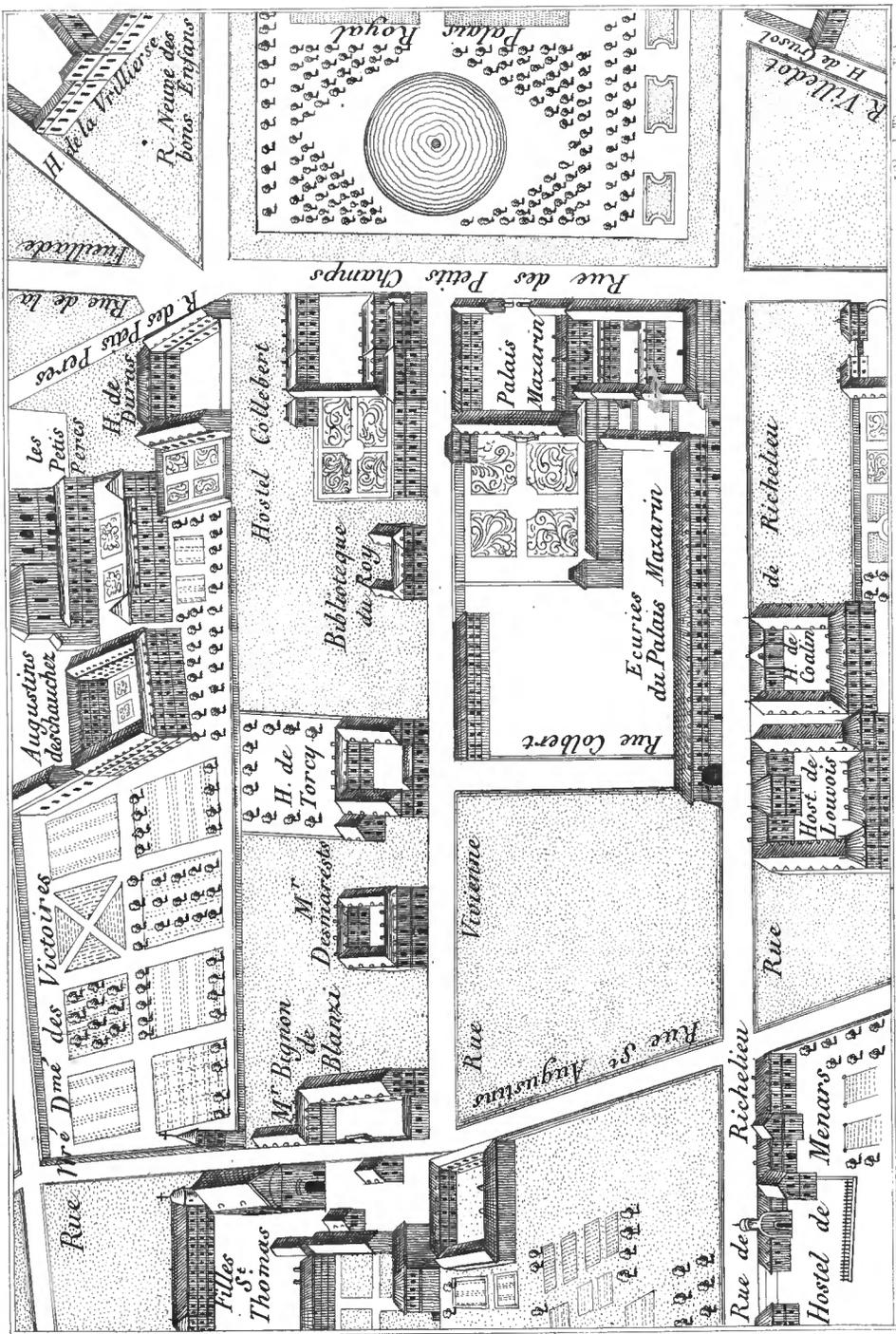
Le quartier ¹ choisi par le cardinal Mazarin pour construire son palais ² n'offrait pas, il y a deux cents ans, cette insipide carrière de pierres et de moellons amoncelés en six étages, creusés en bas par des boutiques bariolées, et convertis par le haut d'affiches et d'enseignes qui rappellent le bon temps de la foire ; c'était alors la partie la plus gaie des environs champêtres de la capitale. Il a fallu, pour en faire au dix-septième siècle le quartier le plus élégant, une suite de caprices royaux, caprices aussi puissants que des ordonnances et des lois, car ils avaient le bon ton et la mode pour auxiliaires. Supposons un instant à la reine Catherine de Médicis assez peu de goût pour construire son château à l'est du Louvre, derrière Saint-Germain l'Auxerrois, au lieu de dé-

border sur l'enceinte de Paris pour l'élever à l'ouest dans les Tuileries ; figurons-nous que le cardinal de Richelieu, suivant les habitudes de son temps, a porté sa royale demeure du côté de l'Arsenal ; admettons aussi que le cardinal Mazarin eût suivi cette direction, nul doute que la ville ne se fût arrêtée dans son mouvement d'extension vers le nord et n'eût dévié à l'est et au sud. Nous devons donc au bon goût de nos rois et peut-être aux inclinations champêtres des deux cardinaux-ministres (on ne s'attendait pas à ce trait de leur caractère), cette heureuse direction des développements de la ville qui la porte dans sa région la plus saine et la mieux aérée.

C'est en étudiant la suite chronologique des plans de Paris³, depuis la tapisserie de l'hôtel de Guise, jusqu'au grand plan dessiné à vol d'oiseau et qui fut terminé dans les dernières années du dix-septième siècle, qu'on assiste, pour ainsi dire, aux accroissements annuels de la grande capitale et à sa marche incessante vers le nord. Nous limiterons nos recherches en arrêtant l'attention de nos lecteurs sur un point unique qui se trouve resserré entre les Tuileries au sud, les halles à l'est, et l'enceinte de Paris qui, du nord, descend au sud-ouest jusqu'à la porte Saint-Honoré. Cet espace est d'abord figuré sur les plans par un pointillé, qui indique les champs en culture, par de petits ronds élevés sur une tige, qui marquent les arbres des jardins, et de loin en loin par quelques moulins ; tout cela représente la campagne et ses charmes en style de topographie⁴. Quelques abbayes se développent ensuite sur ce terrain ou viennent s'y fonder : nous distinguons à l'est les Petits-Pères et les Augustins-Déchaussés, au nord les Filles Saint-Thomas et à l'ouest les Capucines ou ce qui l'est devenu plus tard, et pour toute habitation considérable, l'hôtel de Rambouillet « qui relevait du chapitre de Saint-Honoré à qui il devait quarante-six sols parisis de cens et rentes⁵. »

Le cardinal de Richelieu acheta, en 1624, cet hôtel pour la somme de trente mille écus. Il ne pouvait lui suffire, car c'était un rude édifice, aussi ne l'avait-il acheté que pour le transformer : Mercier, « le meilleur et le plus solide architecte de notre temps⁶ », c'est Sauval qui parle, était aussi quelque peu spéculateur ; il prévit que ces terrains vagues, ces jardins, ces champs allaient acquérir une grande valeur, aussitôt que le puissant ministre les aurait vivifiés par son voisinage ; il conseilla donc au cardinal de s'emparer lui-même de ce vaste espace, de manière à rester maître de la spéculation, et d'en revendre certaines parties en l'astreignant à un alignement régulier. C'était sagement agir. En même temps on transporta jusqu'aux boulevards actuels le mur d'enceinte qui étouffait la ville dans son essor, et aussitôt l'on vit, comme par l'effet d'un pouvoir magique, se former autour du vaste jardin-cardinal une enceinte régulière de trente-cinq maisons ou hôtels⁷, dont la ligne continue ne s'interrompait que pour faire place à trois sorties, flanquées chacune de deux pavillons. Le Palais-Royal, tel que nous le voyons aujourd'hui, a été élevé par

Les pages intermédiaires sont blanches

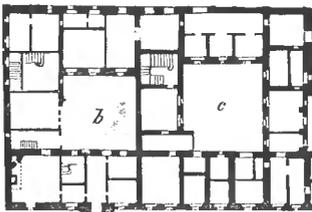


Tah de Thierry Ireres

Le Palais Mazarin, l'Hôtel Colbert et la Bibliothèque du Roy à la Fin du dix-septième Siècle

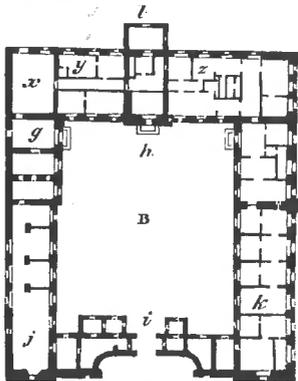
une autre spéculation au milieu de cette enceinte, à la barbe et sous les fenêtres de ces trente-cinq propriétaires ; il est devenu plus architectural, mais il est moins pittoresque, et ne laisse qu'avec peine comprendre ce qu'il était alors.

Toutes ces maisons avaient le double avantage de faire face au charmant jardin du cardinal et d'y avoir entrée⁸, tandis qu'elles conservaient une sortie sur la rue, à l'ouest sur la rue Richelieu, qui fut tracée du premier coup depuis la rue Saint-Honoré jusqu'au boulevard, alors l'enceinte fortifiée de la ville, à l'est sur la rue des Bons-Enfants, au nord, enfin, sur la rue Neuve-des-Petits-Champs. De ce côté, en face de la sortie du jardin, qui s'appelle aujourd'hui le passage du Perron, s'ouvrit une nouvelle voie parallèle à la rue Richelieu, elle prit le nom de la famille Vivien, nom qu'elle garda jusqu'en 1700 et qu'elle avait le droit de conserver, si, par un excessif amour de la



Hôtel Chivry.

grammaire, ou ne l'avait transformé en *rue Vivienne*⁹. Les présidents Charles Duret de Chivry¹⁰ et Tubeuf, Claude Vanel et Bautre, suivirent cette impulsion en élevant leurs demeures sur la rue Neuve-des-Petits-Champs, en face des nouvelles maisons qui déterminaient l'alignement¹¹, le premier au coin de la rue de Richelieu, le second à l'angle opposé sur la nouvelle rue Vivien, Claude Vanel¹² vis-à-vis, et enfin Bautre à¹³ côté, presque en face de la rue des Bons-Enfants ; ces deux dernières habitations étaient destinées à devenir le brillant hôtel Colbert ; nous allons raconter le sort réservé aux deux autres, en conservant sous nos yeux le plan de cette partie de la ville¹⁴ (voir planche II).



Hôtel Tubeuf.

Lorsqu'il vint en France chercher fortune, le cardinal Mazarin était tout disposé à se contenter d'une modeste demeure ; mais sitôt que l'influence de son habileté et la séduction de ses manières¹⁵ eurent dominé une jeune reine¹⁶ avec assez de puissance pour qu'elle confirmât le choix de son ennemi¹⁷, en maintenant à la

tête des affaires un second cardinal-ministre ; alors il voulut non-seulement imiter Richelieu, mais l'éclipser en toutes choses, s'efforçant dans sa copie d'ôter ici pour ajouter là, d'être moins sévère d'un côté pour être plus magnifique de l'autre, se faisant ainsi pardonner la grandeur de sa fortune par l'emploi qu'il en savait faire.

Le cardinal Mazarin avait habité, lors de ses premiers voyages à Paris, l'hôtel Saint-Pol¹⁸, chez M. de Chavigny, et plus tard le Louvre ; il suivit, à la fin de

1645, la reine et ses enfants, qui s'établirent au Palais-Cardinal : ce bel édifice, ce magnifique hommage d'un sujet à son roi, avait pris le nom de Palais-Royal¹⁹. C'est des fenêtres mêmes de l'appartement qu'il occupait, que Mazarin put juger de l'effet excellent de l'hôtel Tubeuf, qui s'élevait sur la rue des Petits-Champs par-dessus les arbres du jardin²⁰. Quelle admirable position pour le séjour d'un premier ministre ! Il le vit bien, et il entreprit de s'y élever un palais qui égalât, qui surpassât peut-être celui de son prédécesseur²¹.

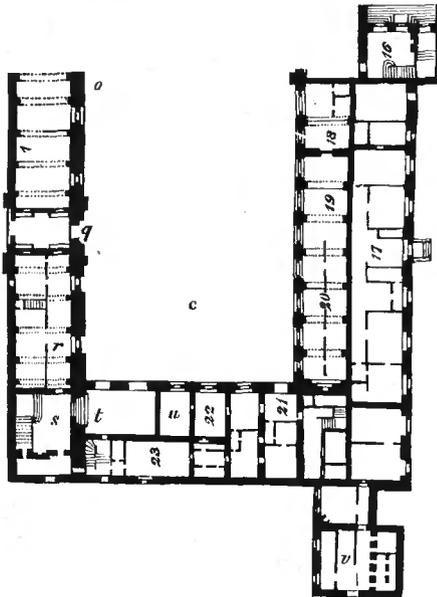
Pour acquérir cet hôtel, un désir suffisait : le président Tubeuf²² fut trop heureux de s'assurer les bonnes grâces du ministre en acceptant de lui un prix raisonnable²³. Cette habitation se composait de trois corps de bâtiments. Les deux premiers, bâtis par le président Duret de Chivry, sur la rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin de la rue de Richelieu, avaient été réunis à l'hôtel que Tubeuf fit construire par le Muet, au coin de la rue Vivienne²⁴. Celui-ci formant le corps principal, et les deux autres ses dépendances, tous trois s'élevant sur un mouvement de terrain, dominaient d'un côté le jardin du Palais-Cardinal, et de l'autre permettaient à la vue de s'étendre sur d'autres jardins, jusque dans la campagne. Le corps de bâtiment construit par le Muet est le seul qui mérite quelque attention. Cet architecte de talent, auquel nous devons plusieurs habitations élégantes et quelques beaux monuments, disposa, selon le goût du jour, le nouvel hôtel entre cour et jardin, prolongeant deux galeries latérales et un avant-corps isolé sur la rue. Le style de l'architecture est caractérisé par l'appareil de sa construction mi-partie en briques, mi-partie en pierres de taille rehaussées d'encadrements sculptés comme ceux du château de Fontainebleau. L'ensemble est fort simple, mais d'une simplicité qui ne manque ni de noblesse, ni d'élégance, soit du côté de la cour, soit du côté de la façade de l'ancien jardin. C'était alors la mode, parmi MM. les présidents, de trancher du grand seigneur. Les plus beaux hôtels leur appartenaient, et le luxe intérieur ne démentait pas celui qu'ils affichaient au dehors. Simon Vouet passa du Palais-Cardinal dans celui-ci pour le décorer. On sait la vogue qui s'attachait aux productions de ce peintre ; deux salles subsistent encore avec leurs compositions dans les plafonds et leurs riches encadrements²⁵.

C'est ainsi que cet amas de constructions assez incohérentes, dont se composait l'hôtel Tubeuf, fut appelé, par la bonne grâce du hasard, à devenir un magnifique palais. Sa fortune fut pareille à celle de l'ancien serviteur du cardinal Bentivoglio. Il grandit avec lui²⁶ et devint presque sans rival, dès que Mazarin se sentit assez fort pour garder le pouvoir, et assez riche pour satisfaire ses goûts de dépenses, la seule richesse qu'il eût apportée d'Italie. L'histoire du temps, et quel temps pour l'histoire, a fait de Mazarin un grand avare. Nous sommes obligé cependant de le peindre, sinon comme un grand prodigue, au moins comme un homme qui sut noblement dépenser une fortune acquise par les services signalés qu'il rendit à son pays d'adoption. Nous

avons pour nous les traces évidentes de sa magnificence, de la protection qu'il accorda aux lettres, aux arts et à l'industrie. La tradition a pour elle six mille Mazarinades²⁷ et ces écrivains qu'on trouve à la suite de toutes les préventions populaires. La partie n'est pas égale, du moins en nombre, et cependant nous essayerons de faire prévaloir la vérité.

Les moyens violents n'étaient pas dans les habitudes du cardinal. Richelieu abattait des têtes pour fonder sa politique, et trois hôtels pour se faire une demeure; Mazarin trouvait des termes de conciliation en toutes choses. L'hôtel Tubeuf lui parut disposé convenablement pour en faire sa demeure, les raccords assez habilement pratiqués pour le mettre de niveau et en communication avec l'hôtel de Chivry; il ne demanda à François Mansart, son architecte, qu'un plus vaste escalier, une double sortie, et de développer sur ses jardins les nouveaux appartements qu'il destinait à ses collections. Il exigea même que l'on reproduisit, dans la nouvelle galerie, l'appareil de construction employé par le Muet dans l'hôtel Tubeuf, c'est-à-dire ce mélange de briques et de chaînons de pierres de taille, qui, associées à la couleur des ardoises, fait un assemblage harmonieux et pittoresque.

L'architecte dressa un plan général du palais futur, avec tous les développements, les dépendances, les communs et les jardins qu'il projetait. Nous savons que ce plan a existé, et, bien qu'il ne nous ait pas été donné de le retrouver²⁸, nous pouvons juger, par les grandes galeries et par l'escalier d'honneur, du caractère grandiose que l'artiste aurait donné à l'ensemble, si l'animosité des partis ne l'avait enveloppé dans l'impopularité du ministre²⁹.



Ces vastes appartements construits, ce grand escalier élevé jusqu'au premier, avec voûte plafonnée et rampe élégante, il s'agissait de les orner et de les décorer. Habitué en Italie à la vue des peintures à fresque prodiguées sur les murs, comme de riches vêtements, partout où il y avait place pour le pinceau, le cardinal Mazarin s'accoutumait difficilement à la froide nudité de nos murailles, ou à l'insignifiance de l'ornementation du temps. Il voulait transporter dans son palais de Paris tout le luxe de son palais de Rome³⁰; mais où prendre un peintre pour un pareil travail, pour couvrir de brillantes compositions la voûte de l'escalier et les plafonds de ses galeries.

Si le cardinal Mazarin n'avait pas connu l'Italie, ses églises, ses palais, s'il était resté dans cette ignorance candide, qui entretient les protecteurs des arts dans le contentement de la médiocrité et dans l'admiration des plagiateurs plus ou moins habiles qu'on leur apporte comme œuvres originales, Mazarin, dis-je, aurait pu se contenter de nos artistes; mais il n'aurait pas trouvé en France un peintre de talent capable de faire ce qu'il voulait dans l'espace de temps raisonnable que peut accorder un propriétaire désireux de jouir de ses appartements³¹.

La France, en fait de peinture, n'a point eu d'école, elle tient tout du dehors. Quelques qualités qui lui sont particulières, telles que la grâce, une certaine entente de l'arrangement, de la clarté, de la précision, ont bien pu donner un cachet particulier à ses importations étrangères; mais il lui a toujours manqué, pour faire école, une originalité vraie, profonde, durable, qui lui fût naturelle et propre. Il est très-excusable, sans doute, et d'un sentiment national fort respectable de vouloir à toute force voir dans quelques individualités distinguées la chaîne suivie d'une école. En France ce sont des anneaux, et non pas des chaînons. L'Italie, les Pays-Bas et peut-être l'Allemagne ont créé des écoles de peinture, parce que ces contrées si bien douées ont eu des peintres de talent qui, en puisant dans l'originalité de leur génie les principales ressources de leur manière, ont réussi à former autour d'eux un cercle d'imitateurs plus ou moins exercés à conserver à l'ensemble de leurs productions l'air de famille qui les unit. La France, l'Espagne et l'Angleterre n'ont eu au contraire que des individualités; là, des hommes de génie se sont élevés à une hauteur qui permet de les placer au premier rang parmi les peintres flamands ou italiens dont ils rappellent les principales qualités; mais, dans les productions, d'ailleurs peu nombreuses, de trois siècles, vous ne trouvez que des apparitions brillantes, des talents personnels, des génies isolés, mais pas d'école.

Les peintres en miniature que tenaient à gages nos rois, nos ducs de Berry, de Bourgogne et de Clèves, sont flamands dans leur style jusqu'à Fouquet qui, dans sa manière, est italien; Janet, Corneille et nos peintres de portrait du seizième siècle ont pris à Holbein tous ses procédés, tous ses défauts, quelquefois aussi la frappante vérité de son pinceau; le Poussin est

un génie grec inspiré des grands maîtres et de la nature de Rome ; Lesueur est son élève, quand il ne se crée pas un monde à lui par la délicatesse de son sentiment ; Claude n'a de français que son sobriquet du Lorrain ; Freminet n'est qu'un pâle, je me trompe, qu'un sombre imitateur de Michel-Ange ; Valentin, qu'une copie agréable du Caravage ; Murillo est à la fois italien et flamand ; Ribeira a tout appris à Bologne ; et quant à l'Angleterre, l'Eldorado des peintres de portraits, elle a été un champ de tournoi perpétuel pour les artistes de tous les pays, comme ses Lawrence, ses Wilkie, ses Hayter offrent aujourd'hui un amalgame plus ou moins heureux de leurs qualités.

Au dix-huitième siècle, à la suite des grands travaux ordonnés par Louis XIV, et par réaction contre le régime absolu du souverain Charles Lebrun, il se forma en France une école qui tient du caractère national, de nos goûts, de notre esprit, et qui se rattache même au style de quelques peintures assez anciennes. Cette école de petits minois fardés, enveloppés sous un petit nuage de poudre aura pour maître, si l'on veut, Watteau, Lancret, Boucher, Greuze, peu importe, elle a dans nos expositions annuelles ses descendants directs, ses partisans les plus déclarés, et dans les suffrages de la foule une sympathie tenace et significative. Voilà notre école ; est-ce sérieusement là une école ?

En 1646, le cardinal, qui plus tard favorisa tous nos peintres selon la portée de leurs talents, ne pouvait alors confier ses galeries qu'au Poussin ; mais ce grand peintre, ce génie sauvage ne voulait plus quitter Rome ; c'avait été, dix ans avant³², toute une affaire d'État que de le faire venir à Paris. Après avoir produit des chefs-d'œuvre, il partit, dès qu'il le put, sachant ce qu'il en coûte d'avoir du génie au milieu de la médiocrité. Mazarin, sans doute, avait encore sous sa main Philippe de Champagne³³ ; mais ce peintre flamand, admirable dans ses portraits, avait fait preuve d'un faible talent dans les plafonds du Palais-Royal³⁴ et se montra au-dessous de sa tâche, quand plus tard, le cardinal lui donna les travaux de Vincennes. Eustache Lesueur, le divin artiste, venait d'entrer dans le couvent des Chartreux pour peindre leur cloître, et d'ailleurs, outre qu'il avait un grand mérite de lenteur, on eût dit alors un grand défaut, ses idées religieuses et sa timidité inspiraient peu de confiance pour l'exécution d'une semblable tâche. Simon Vouet (ne fût-il pas mort depuis quatre ans) était coupable aux yeux du cardinal-ministre d'avoir été employé par son prédécesseur³⁵ ; ses élèves, trop jeunes pour avoir commis la même faute, s'appelaient Charles Lebrun, Pierre Mignard, Lahire, Perrier Bourdon, Dorigny³⁶ ; mais, en vérité, ces jeunes artistes, ces pâles imitateurs des écoles italiennes, méritaient-ils l'honneur d'un pareil choix ? Nos peintres allaient tous chercher leur originalité à Rome, autant faire comme eux ; ne trouvant en France que des copistes, le cardinal Mazarin préféra naturelle-

ment les maîtres originaux : en homme de goût et comme François I^{er}, il fit appel à l'Italie.

La patrie des arts s'était épuisée à produire. Après avoir jeté, dans sa magnifique éruption, des flots de lumière qui avaient illuminé le monde, le volcan ne laissait plus échapper que d'assez faibles lueurs toujours rares, toujours promptement évanouies. Après le Giotto et l'ère des tâtonnements, Raphaël et avec lui le triomphe de la beauté pure, l'élévation de l'art à son apogée, la décadence ne se fit pas attendre, et elle fut rapide. Michel-Ange avait entraîné l'Italie dans sa fougue, l'afféterie sortit de l'excès du grandiose. L'école de Bologne ne fut qu'une protestation, qu'une réaction brillante, mais trop souvent impuissante ; on ne voulut être exclusif en rien, ni grand, ni petit, ni dessinateur sans couleur, ni coloriste sans dessin, on voulut prendre aux grands maîtres tout ce qu'ils avaient de bon, et, au lieu de règles, de principes, d'imitation de la nature et du modèle, on se fit *copiste, éclectique*. Ce butinage commode, à la portée d'une main adroite, créa la *facilité*, nouveau dieu à qui tout fut sacrifié, soit qu'on peignît comme le Caravage, l'Espagnolet, le Valentin, dans le noir en cherchant le sévère, soit que, comme le Guide, Maratte, Sassoferrato, on s'évertuât à poursuivre le gracieux dans le clair. La facilité, le premier jet, l'effet systématique, ces grands défauts, furent donc à cette époque le but et l'ambition des artistes italiens. Ils leur donnaient la rapidité dans l'exécution, et, il faut l'avouer, pour la décoration des appartements c'était un avantage. D'ailleurs, de même que les gens bien nés conservent jusque dans leurs excès l'élégance de leur nature, de même aussi les peintres italiens avaient encore à ce moment, jusque dans leur infériorité, une abondance de conception et une certaine ampleur d'exécution qui ne se rencontrait que dans leur école.

Parmi les élèves éloignés des Carraches, quelques artistes, plus accessibles aux charmes de la nature, s'étaient faits paysagistes. Grimaldi rivalisait avec Viola de hardiesse dans l'invention, d'habileté dans l'exécution, et de fidélité dans l'imitation de la nature³⁷. Il fut chargé par Innocent X de peindre les salles du Vatican et du Quirinal ; et parmi ses travaux d'atelier, il suffira de citer ses toiles de Saint-Martin du Mont et de la galerie Colonna. Grimaldi jouissait donc à cette époque d'une grande réputation. Il était recherché par les plus riches seigneurs et renommé comme un des beaux talents de l'Italie. Sur l'invitation du cardinal, il quitta le brillant théâtre de ses succès pour venir étendre jusqu'en France sa réputation.

Romanelli appartient à la même époque, mais à une autre école, distinguée par ses intrigues. Le chevalier Bernin était alors la providence des artistes, l'arbitre de tous les travaux d'art entrepris à Rome ; et si son talent ne trahissait pas un jugement bien sain dans le choix du style et du dessin, son discernement à découvrir les jeunes talents annonçait du moins une

perspicacité remarquable. Il avait montré, en favorisant Pierre de Cortone, quel était son tact ; en élevant auprès de cet ami, et en rivalité des autres artistes, le peintre Romanelli, il avait prouvé que, dans la distribution de ses encouragements, il ne consultait que le mérite véritable. Ces deux hommes semblent être, en effet, la dernière lueur du flambeau que les Carraches avaient allumé, et dont les Carlo Maratte, les Cro, les Lucatelli, etc., etc., s'étaient vainement efforcés d'entretenir la lumière. Francesco Romanelli³⁸ était né à Viterbe ; il apprit les principes de la peinture d'Incarnatini son parent, ensuite il devint élève du Dominiquin en même temps que Testa, et passa de l'enseignement de ce maître dans l'atelier de Pietro de Cortone ; on retrouve dans sa manière plusieurs traits heureux de ces deux maîtres. Mais c'est encore avec le Guide qu'il a le plus de ressemblance, tant par la légèreté de son coloris que par la grâce facile de son dessin. Il débuta dans la peinture à fresques au palais Barberini, dont il acheva avec Bottalla les travaux que Pietro, son maître, avait entrepris. Même à côté de Pietro, il sut fixer l'attention générale³⁹. Aujourd'hui, les villes d'Italie montrent ses fresques avec orgueil. L'étranger admire surtout sa Descente de Croix à Saint-Ambroise⁴⁰, son Saint-Laurent à Viterbe, et dans l'église de Saint-Pierre de Rome, la mosaïque de sa Présentation, dont l'original est à la Chartreuse.

Une circonstance particulière fixa l'attention du cardinal Mazarin sur ces deux peintres célèbres, et fit pencher la balance en faveur des artistes de l'Italie.

Urbain VIII avait trouvé dans Innocent X un successeur peu bienveillant pour sa famille ; les deux cardinaux Barberini et leur frère don Thadée, ancien préfet de Rome, quittèrent l'Italie, et, sur l'invitation du cardinal Mazarin, vinrent demander un refuge à la France, et l'hospitalité au palais naissant de la rue de Richelieu⁴¹. Etablis, pour ainsi dire, au milieu des projets et des constructions, ils ne pouvaient rester indifférents, ne fût-ce que par manière d'acquit, à l'achèvement du palais qui était leur asile, et, à titre d'Italiens, ils avaient une opinion sur la peinture et devaient avoir le goût des arts. Médiocrement satisfaits des peintures qui décoraient les appartements dans le corps de bâtiment transversal⁴², et qui auraient fait tache dans la nouvelle galerie, ils indiquèrent tout d'une voix Grimaldi et Romanelli au cardinal, qui, docile à leur avis, les chargea d'entamer avec ces artistes une négociation que d'anciens rapports familiers leur rendait facile.

Je me sers à dessein du mot de négociation, car c'était une entreprise qui ne se terminait pas par une lettre et quelques offres brillantes ; on se figure difficilement de nos jours, lorsque l'on compare les productions de cette époque avec les chefs-d'œuvre des maîtres du grand siècle qui remplissaient les églises, les palais et les musées de toutes les villes de l'Italie, comment on pouvait attacher un aussi grand prix aux productions d'artistes comparati-

vement aussi secondaires. Mais dans les arts comme dans le reste tout est relatif.

A cette époque, au milieu du dix-septième siècle, personne ne pouvait s'acquiescer, aussi bien que Romanelli et Grimaldi, des grands travaux du Vatican, de la décoration des églises nouvelles ou restaurées, des palais en construction. C'est dans les biographies et les correspondances du temps, dans les admirations contemporaines et dans les jugements sur les arts écrits sous l'influence de leurs productions qu'il faut voir l'enthousiasme que ces artistes excitaient.

Le cardinal Barberini réussit toutefois dans sa négociation ⁴³; les deux artistes renommés arrivèrent à Paris et descendirent au palais Mazarin où des logements leur étaient préparés. Le temps pressait, au moins l'ardeur du propriétaire ne laissait pas de repos, on se mit immédiatement à l'œuvre.

Sans connaître les projets du cardinal, nous pouvons les supposer tous grands et magnifiques, mais nous savons qu'il donna pour première tâche à nos deux artistes, la décoration de ses deux grandes galeries, celle du premier destinée à l'exposition de ses tableaux les plus précieux, de quelques sculptures de choix et de meubles d'un grand luxe, celle du rez-de-chaussée à ses grands monuments de sculpture. L'architecte avait orné la voûte des deux galeries des mêmes moulures riches, du même nombre de compartiments, disposés avec la même entente de la décoration ⁴⁴, en un mot de tout ce qui pouvait faire valoir le travail du peintre ⁴⁵.

Grimaldi se réserva tout le rez-de-chaussée, et dans la galerie haute toutes les niches surmontées de coquilles, et toutes les surfaces des trumeaux; Romanelli garda un seul plafond. C'était la plus vaste page qu'on eût peinte à Paris.

La galerie du rez-de-chaussée a été badigeonnée ⁴⁶, celle du premier est admirablement bien conservée ⁴⁷; une froide description ferait pauvre figure à côté des restes encore debout de cette peinture élégante, elle rendrait difficilement l'impression de grandeur qu'on éprouve en la voyant. La commission des monuments historiques ayant obtenu de M. le ministre de l'intérieur l'autorisation de la faire dessiner, on doit espérer qu'elle sera publiée, et ce sera alors le moment de rechercher par quelles belles proportions d'architecture, par quelle réserve dans la composition, par quelle légèreté de coloris, les peintres de cette galerie ont réussi à en faire une œuvre comparable à ce que l'Italie offre de plus remarquable, œuvre unique dans Paris. Il suffira aujourd'hui d'en indiquer les sujets et leur distribution.

Les trumeaux et les niches ont été peints par Grimaldi.

NORD.

2	1	5	1. Apollon et Daphné. 2 et 3. Renommée en repos.
6	4	5	4. Vénus dans son char. 5. Jupiter.
8	50	7	6. Neptune. 7. Apollon et les Muses.
11	9	10	8. Vénus reçoit la pomme. 9.
15		15	10 et 11. Dieux de la Fable. 12. Jupiter foudroie les géants.
18	12	17	13, 14, 15 et 16. Allégorie. Sciences et arts. 17. Vénus éveillée par l'Amour.
16		14	18. Narcisse au bord de la fontaine. 19. L'enlèvement de Ganymède.
21	19	20	20. Mercure. 21. Mars.
25	51	22	22. L'enlèvement d'Hélène. 23. L'incendie de Troie.
26	24	25	24. Minerve et Junon. 25 et 26. Dieux de la Fable.
28	27	29	27. Romulus et Rémus. 28 et 29. Renommées et trophées.
			30 et 31. Les étoiles et les faisceaux du cardinal soutenus par des Amours.

SUD.

Je ferai ressortir cependant le caractère chaste et décent que le peintre sut donner, dans la demeure d'un prince de l'Église, à des scènes tirées toutes de la mythologie et des traditions de l'antiquité. Permis au cardinal de Richelieu de se glorifier lui-même dans les peintures de son palais en acceptant de Philippe de Champagne des allégories parfaitement transparentes⁴⁸, mais le cardinal Mazarin avait plus de modestie ou meilleur goût. Peut-être cherchait-on dans les compositions de cette galerie une intention cachée; moi-même j'avais cru trouver dans les tableaux des commencements de Rome (n° 27), une allusion à l'ancienneté des familles italiennes et du nom de Mazarin, je voyais dans le Jupiter foudroyant les Titans, le cardinal dominant la Fronde, et de proche en proche j'arrivais à un symbole complet; mais je m'arrêtai à temps, je compris qu'à ce compte il n'y avait pas une galerie décorée de trente fresques, qui ne se prêtât tout autant à mon talent d'interprète, et je renouçai d'autant

plus facilement à l'exercer ici, qu'il ne rencontrait pas d'auxiliaire, et aucun devancier dans les pamphlétaires du temps. M'auraient-ils laissé le plaisir de découvrir le défaut de la cuirasse de leur ennemi, et de mettre au jour une preuve nouvelle « de sa tyrannie et de son ambition ? »

J'engage tous ceux qui le peuvent à aller admirer ce grand tableau, à protester par leurs éloges contre le délabrement où on le laisse, contre la destruction dont on le menace. Que leur admiration ne se laisse détourner ni par les fissures qui traversent la fresque, ni par les casiers de noirs manuscrits qui cachent les peintures de Grimaldi, ni par la poussière qui ternit les dorures. En quelques semaines, avec ce qu'il en a coûté depuis vingt ans pour faire des devis de destruction, on rajeunira toutes ces magnificences ⁴⁹.

Ainsi donc, il y a deux cents ans, au milieu de toutes les agitations qui troublaient Paris et la France, deux artistes italiens fixaient sur le mur les souvenirs de leur patrie, encore chauds des rayons de son soleil, encore empreints de cette pureté native qui semble tenir au sol et n'être que l'inaltérable reflet de ses grands siècles de gloire; l'un reproduisait sa nature aux lignes grandioses, à la végétation rare mais toujours élégante, avec un pinceau que Lanzi ne craint pas de comparer à celui de Claude Lorrain et du Poussin; l'autre s'inspirait de cette mythologie qui, à travers deux mille ans de protestations, d'oubli et de retours d'admiration, n'a perdu ni son charme toujours jeune, ni sa variété toujours féconde. Mais s'il demanda ses inspirations à l'antiquité, ses souvenirs à l'Italie, Romanelli prit ses modèles à Paris, et en cela il n'eut que le choix. L'arrivée et l'entreprise de ces deux artistes excitaient à la ville et à la cour une grande curiosité; on en parla, puis on voulut voir; bientôt Romanelli fut entouré de tout ce que la cour avait de plus gracieux et de plus élégant; une ressemblance qu'il attrapa de souvenir fit des jalouses; pour se réconcilier, il obtint de celles qui avaient le plus de droit de contester la préférence de poser pour ses déesses et ses muses, et c'est ainsi que cette fresque, qui ne devait être qu'une œuvre de fantaisie, a pour nous l'intérêt d'un tableau d'histoire ⁵⁰.

Les peintures de cette galerie eurent un immense succès ⁵¹; Romanelli fut présenté par le cardinal Mazarin au roi et à la reine mère, et après ce travail il retourna en Italie; plus tard, Louis XIV le fit revenir pour décorer le Louvre, et nous avons conservé ⁵² de ses travaux, le plafond d'une des salles des antiques qui a pris son nom de Salle des Saisons des sujets qu'il y a tracés ⁵³. Le roi fut si satisfait de ces peintures, que, pour récompenser dignement le peintre, il le décora de sa main de l'ordre de Saint-Michel. Cet artiste ne consacrait pas entièrement son temps à la peinture à fresque, son activité se portait aussi sur des toiles de grandes dimensions, et il en est passé plusieurs dans les collections de l'Europe; presque toutes ont été reproduites par le burin de notre grande école de gravure, les Audran, les Bloemaert, les Poilly, etc., etc. ⁵⁴,

Les pages intermédiaires sont blanches



Peint d'après nature par Chauveau et gravé par Nanteuil

Lith de Thierry frères.

Lith par Treemann

LE CARDINAL MAZARIN DANS SON PALAIS.

On voit dans le fond la Galerie Mazarienne occupée aujourd'hui par les Manuscrits de la Bibliothèque Royale

Nous citerons Vénus guérissant les blessures d'Énée, au Louvre; Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste, à Muniel; David, portant la tête de Goliath, et le triomphe d'Alexandre, dans la galerie de Vienne; Zénobie présentée à Aurélien, dans le musée de Berlin; Hércule chez Omphale, dans la collection de l'ermitage à Saint-Petersbourg, autrefois dans la collection de Houghton-Hall, gravée par Boydell.

Romanelli quitta Paris comblé de présents et d'honorables distinctions; il retourna en Italie, mais avec l'arrière-pensée de revenir en France, terminer sa carrière au milieu d'une nation dont le caractère, l'esprit et les mœurs lui convenaient. Aussi, lorsque Louis XIV le rappela dans le même temps où Charles I^{er} l'invitait à passer en Angleterre et où Urbain VIII s'efforçait de le retenir à Rome, il se mit en route pour Paris, emmenant toute sa famille. La mort l'arrêta à Viterbe, à l'âge de quarante-cinq ans ⁵⁵ (1662).

Cette galerie, ainsi peinte depuis la voûte jusqu'au parquet ⁵⁶, ne pouvait recevoir d'autres ornements; elle était pourtant « rehaussée par un luxe inouï
« de tables et de buffets de Florence, toutes de pierres de couleur rapportées
« à la mosaïque, de lustres de cristal et d'orfèvrerie, de chenets et de bassins
« d'argent. Combien de bras et plaques de vermeil doré! combien de cabinets
« de la Chine et d'ébène! combien de miroirs garnis de plaques d'or et d'ar-
« gent, d'écaillés de tortue découpées et d'ivoire façonné par d'excellents
« sculpteurs! combien de tapis de Perse, de Turquie et de la Savonnerie! en
« un mot, combien de richesses et de somptuosités amoncelées dans cette ga-
« lerie ⁵⁷! » C'est ainsi que Brienne la décrit, et c'est ainsi que nous la voyons reproduite: car Mazarin, qui la trouvait en tout digne d'un cardinal, s'y fit représenter dans le grand costume des princes de l'Église, tenant en main le plan d'une ville fortifiée, emblème de ses talents militaires ⁵⁸, et entouré des attributs de la science et des monuments des arts, pour célébrer ses occupations et ses goûts. Le fameux graveur Nanteuil reproduisit ce portrait, qui était en même temps un tableau d'intérieur, avec tout le talent qui fait sa gloire ⁵⁹.

C'est un des mérites de Mazarin, d'avoir protégé et encouragé les peintres de portraits. Il avait sans doute compris qu'à défaut des grandes qualités qui font les écoles de peinture, les artistes français réunissaient toutes celles qu'exige ce genre délicat, où il est si difficile de réussir, qu'il n'a pas fallu moins de tout le talent des plus célèbres peintres pour en fixer les règles et en donner les modèles. Il semble au premier abord « qu'attraper la ressemblance » c'est peindre un portrait; Raphaël, Titien, le Tintoret, Sebastian del Piombo, et en Flandre, Rubens, Van Dyck, Van der Helst, et tant d'autres, nous montrent qu'un portrait est un tableau, et de tous le plus difficile: car dans un cadre limité, et avec une seule figure, il doit unir à l'étude patiente d'une physionomie les mérites de dessin, d'effet, de couleur, de ligne et d'arrangement, exigés sur la plus vaste toile.

Le cardinal posa pour plus de vingt peintres⁶⁰ ; son portrait fut gravé près de cent cinquante fois ; et, ainsi que nous l'apprend Brienne, « il avait une chambre entière pleine de portraits historiques, tous de grands maîtres. » Ce n'est donc pas sans raison que je lui attribue une bonne part dans la mode qui s'établit alors, de se faire peindre, et dans la protection qui fut accordée aux peintres de portraits⁶¹, mode et protection qui ont valu à la France et aux arts un Philippe de Champagne, un Largillière, et les graveurs Nanteuil⁶², Masson⁶³, Audrau⁶⁴, etc. L'impulsion fut donnée par Mazarin⁶⁵ ; l'honneur doit lui en rester.

Nous avons laissé parler le comte de Brienne dans la description de l'ameublement de cette galerie. il avait vu ce qu'il décrit ; et aujourd'hui, que ce vieux luxe est revenu à la mode, son récit ne sera pas déplacé,

Les tableaux⁶⁶, au nombre de quatre cents, ornaient les appartements et les nouvelles galeries. Chefs-d'œuvre de l'art, ils étaient dignes d'un roi ; ils sont aujourd'hui les perles du Louvre. Le Sposalizzio du Corrège lui venait du cardinal Barberini⁶⁷ : c'était ainsi que celui-ci payait son écot. On admirait dans cette collection une Vierge et plusieurs tableaux attribués à Raphaël ; une Vénus et d'autres morceaux du Titien ; les meilleures productions de l'école de Carraches, alors en grande vogue ; Van Dyck y avait un tableau de son meilleur temps, qui représentait toute la famille du roi d'Angleterre, « peint « d'une manière tout à fait galante, » comme on s'exprimait alors.

Après les tableaux, les statues et une suite d'objets d'art dont la description nous a été donnée par Sauval⁶⁸, le plus riche ornement de ce palais se composait d'une collection précieuse des plus belles tapisseries, c'étaient les moelleuses copies de tableaux célèbres ou la reproduction fidèle de cartons de grands maîtres : quelques-unes étaient peintes à Rome, les autres découpées et appliquées sur velours par des ouvriers milanais⁶⁹. Toutes étaient d'un prix qui surpassait de beaucoup la valeur des tableaux les plus célèbres.

Ces grandes acquisitions, ces collections variées, avaient l'attrait d'une nouveauté : à cette époque, le goût des arts, l'admiration et la recherche de ses chefs-d'œuvre n'étaient pas encore généralement répandus en France. On ne faisait plus orner les manuscrits de ces précieuses peintures en miniature qui formaient, dans les « librairies » de nos rois et de nos princes, les plus riches musées, et l'on n'achetait pas encore de tableaux.

François I^{er} avait puisé en Italie le goût des arts et des grandes collections de tableaux et de sculptures. Il laissa à la France les monuments des plus grands peintres et les statues de l'antiquité, réunis dans son musée, ce château de Fontainebleau que ses successeurs continuèrent d'embellir, et dont ils firent un rival du Vatican, où les artistes accouraient pour étudier les grands maîtres. Ce luxe était alors limité aux demeures royales, dont il semblait l'un des apanages. Mazarin inspira d'abord à son protecteur ce goût, qui était une

passion innée chez un Italien ; et Richelieu, avec tous les privilèges qu'il avait déjà usurpés sur la couronne, usurpa encore celui de protéger les arts et de former de grandes collections dans la demeure d'un particulier.

Lorsque Mazarin, à son tour, fut en position de donner l'essor à son goût pour les arts, il trouva autour de lui cette passion déjà répandue, et sur le marché des objets d'art quelques rivaux hardis et puissants ⁷⁰. Les uns, seigneurs de la cour, y portaient plus de vanité que de connaissance ; les autres, gros financiers, autant de vanité et, de plus, une ardeur mercantile. Parmi ces derniers, nous citerons de préférence Everard Jabach, parce qu'il fut en échange, en brocantage continu ⁷¹ avec le cardinal, et qu'il est bien difficile d'étudier la collection de l'un, sans examiner en même temps celle de l'autre. Jabach, né à Cologne, vint à Paris en 1658. Sans entrer dans le détail de ses entreprises financières, il suffira de dire qu'il devint directeur de la compagnie des Indes orientales. Mais ce fut surtout comme amateur des arts qu'il acquit une certaine célébrité ⁷². Il fut compté parmi les plus sûrs connaisseurs ⁷³, et se montra en même temps, sinon le plus généreux, au moins le plus hardi des acquéreurs. Nous n'en donnerons qu'une preuve : par une de ces fatalités qui font enseignement dans l'histoire, d'ineptes brutalités suivent toujours de grands crimes. Après l'exécution de Charles I^{er}, le parlement anglais dispersa ses collections, comme après le bannissement de Mazarin le parlement de Paris vendit sa bibliothèque au plus offrant, comme après la mort de Louis XVI on saccagea nos monuments et nos musées sous les plus absurdes prétextes ⁷⁴.

Dans la tourmente de 1650, Jabach se rendit à Londres, il s'y rencontra avec les envoyés de tous les rois et les amateurs de toute l'Europe : c'était un véritable congrès de plénipotentiaires réunis pour morceler cette puissance déchue, capable d'enrichir de ses débris vingt collections royales. Le représentant de la France y apporta le plus d'ardeur ; l'ambassadeur d'Espagne don Alonzo de Cardenas, l'archiduc Léopold, l'envoyé de la reine Christine et les amateurs anglais et hollandais Reyust, Gerbier, de Critz, Wright, van Lecmput, durent céder à ses enchères les plus beaux tableaux de la collection, toutes les tapisseries et les plus rares morceaux de sculpture. Jabach en revint comblé, et, comme après une victoire un général d'armée se fait suivre de ses trophées, il rentra dans Paris triomphant au milieu du cortège de ses acquisitions. Sa collection se composait en outre d'un nombre incroyable de dessins des grands maîtres.

Vers cetemps, le cardinal Mazarin rentrait aussi triomphalement en France ; il puisa dans la collection de Jabach avec l'autorité du rang et de la richesse ; il apportait, dans ses acquisitions, une habitude de bien voir et une sûreté de critique qui valent des connaissances pratiques, et, en outre, cette passion de l'homme de goût, ce plaisir d'amateur qui ajoute aux collections la vie qui leur manque, lorsque la puissance de l'argent en est le seul fondateur. Nous

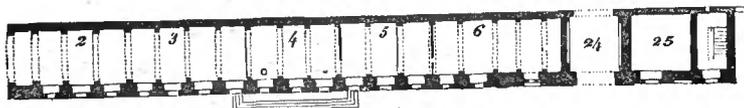
savons par les mémoires du temps que, « lorsqu'il lui arrivait quelques tableaux « d'Italie, il faisait venir Mignard ⁷⁵ à l'encre même pour se trouver à l'ouverture « des ballots, et lui en dire son sentiment. » Les connoisseurs étaient aussi convoqués, on admirait la toile à peine déronlée, ou augmentait le plaisir de voir un chef-d'œuvre, par la joie de deviner son auteur, par la surprise de la nouveauté, par la chaleur de la discussion sur son mérite ou son authenticité.

On ne parla bientôt en Europe que de la généreuse protection que les arts recevaient au palais Mazarin; tous les artistes tournèrent les yeux vers le cardinal, comme l'attestent la dédicace et l'envoi d'une gravure que lui adressa du fond de l'Allemagne le lieutenant-colonel de Siegen ⁷⁶. Il avait raison de croire que sa nouvelle invention serait bien accueillie par le cardinal; déjà la *manière noire* avait montré de quelles ressources elle serait pour la gravure des portraits, et elle se perfectionna dès lors assez rapidement.

Quant à Jabach, après avoir étendu sa réputation d'amateur par la publication de sa collection de dessins des grands maîtres ⁷⁷, il vit peu à peu la fortune le quitter ⁷⁸ et, avec elle, les moyens de conserver un musée qui eût fait sa consolation dans le malheur. Tourmenté par ses créanciers, « gens avec lesquels il n'y a aucun quartier; » pressé, comme il l'écrivit ⁷⁹ en 1672, « entre le marteau et l'enclume, » il abandonna au roi 101 tableaux et 5342 dessins qu'il estimait 565,425 francs ⁸⁰, pour la somme de 200,000 francs ⁸¹ qui lui furent payés comptant, conservant encore un assez grand nombre de dessins ⁸² pour enrichir la collection Crozat, et permettre à ses héritiers de faire quelques ventes à l'étranger ⁸³.

Mais le cardinal Mazarin n'aurait accompli qu'une partie de sa mission, et eût restreint son influence, s'il s'était borné au luxe des arts; l'industrie eut aussi ses encouragements, et ressentit les effets de sa généreuse et féconde protection. L'appel qu'il lui adressa fut entendu par toute l'Europe, chaque pays lui envoya un modèle et comme l'échantillon de ses productions les plus achevées. Les ambassadeurs et les ministres étaient les intermédiaires de ces négociations. On vit arriver au palais de la rue Richelieu les carrosses de Rome et de Florence ⁸⁴, les chevaux et les chiens de l'Angleterre et de l'Espagne ⁸⁵; les meubles d'ébène incrustés d'ivoire et de pierres dures furent envoyés de l'Italie ⁸⁶, avec des éventails destinés à être distribués en cadeaux ⁸⁷; les damas brodés aux armes du cardinal étaient fabriqués à Milan ⁸⁸. Harlem ⁸⁹, Gènes ⁹⁰ et Venise ⁹¹, expédièrent à l'envi le linge et les dentelles; la Chine fournit les porcelaines ⁹², qui rehaussaient par leurs couleurs l'éclat des services d'argent et de vermeil ⁹³. On tira du Levant les grands tapis ⁹⁴, de Venise les grands miroirs ⁹⁵, de tous les pays les diamants et les pierres fines. Le palais Mazarin devenait ainsi une sorte d'exposition générale des produits de l'industrie étrangère, que le cardinal réunissait, afin, comme il l'écrivit sur son agenda, qu'ils servissent de modèles aux imitations françaises ⁹⁶.

Ainsi orné par les chefs-d'œuvre du monde entier, le palais Mazarin devenait trop étroit à mesure que sa réputation grandissait. Le cardinal ayant vu que la place manquait pour des hôtes nouveaux, et ne voulant rien diminuer de sa libéralité, il fallait forcément ajouter à son palais. Son architecte reçut l'ordre de construire une immense galerie au nord dans les jardins, le long de la rue de Richelieu. Ces développements, qui n'offraient à l'extérieur que la continuation des façades sur la cour, présentaient à l'intérieur des distributions convenables pour plusieurs services nouveaux. Au rez-de-chaussée d'abord et dans toute son étendue, une vaste écurie, au premier une grande salle pour la collection de tableaux, puis une riche chapelle décorée des sculptures de Michel Augier, et enfin, dans l'extrémité au nord ⁹⁷, une galerie disposée ingénieusement pour une bibliothèque publique de 40,000 volumes, merveille unique que le cardinal établissait dans son palais ⁹⁸.



Cette fondation, disons mieux, cette belle institution mérite qu'on s'y arrête; il est impossible de passer légèrement sur une grande idée, mise aussi noblement à exécution. La juger avec les opinions qui courent aujourd'hui serait la mal juger: car de nos jours, rien n'est plus simple qu'une bibliothèque, rien n'est plus facile que de l'élever au chiffre de 40,000 volumes, rien n'est plus commun que d'en accorder l'accès au public; rien n'était plus rare alors. N'oublions pas que la bibliothèque du roi se composait à cette même époque de 10,000 volumes, dont l'usage était un privilège ⁹⁹, et qu'on citait comme des exemples aussi magnifiques que rares ¹⁰⁰ les fondations récentes de Bodley à Oxford, d'Angelo Rocca à Rome, et du cardinal Boromée à Milan.

Le cardinal Mazarin conçut la pensée de former une collection de livres ¹⁰¹ aussi nombreuse que les plus nombreuses. Il eut un mérite plus grand: il sut choisir l'homme capable de seconder ses vues, et mit à sa disposition les moyens nécessaires de les réaliser avec une générosité sans bornes ¹⁰². Naudé, dont nous nous réservons de retracer plus tard la vie et d'apprécier les mérites, avait été successivement bibliothécaire chez M. le président de Mesme et chez le cardinal Bagni; il avait écrit un excellent ouvrage sur l'organisation des bibliothèques, et son caractère sérieux, ses connaissances étendues, la tournure de son esprit particulièrement bibliographique, le rendaient merveilleusement propre à ces nouvelles fonctions.

En peu d'années, après avoir parcouru presque toute l'Europe, et saisi assidûment dans les catalogues de ventes les bonnes occasions qui se présentaient, Naudé fit de la bibliothèque Mazarine une collection remarquable par

le choix, précieuse par la beauté des exemplaires, et unique par son eliffre de 40,000 volumes¹⁰³, qui dépassait alors de beaucoup la plus grande bibliothèque connue¹⁰⁴. Dès 1647¹⁰⁵, le local était préparé; il se composait d'une galerie de douze toises de longueur et de six chambres de dégagement, les boiserics étaient terminées¹⁰⁶, les livres disposés méthodiquement, les tables et les fauteuils attendaient les lecteurs; c'est alors que le cardinal fit preuve d'une libéralité qui n'avait pas d'exemple. Ce n'était pas seulement la porte qu'on ouvrait au public, ni les livres qu'on mettait à sa disposition, mais un domestique nombreux, des tables, des pupitres, toutes les aises de la vie et les facilités de l'étude. Au surplus, laissons parler Naudé qui, sous le nom de *Maseurat* et en forme de dialogue, nous décrira tous les avantages offerts généreusement au public studieux¹⁰⁷.

Maseurat s'exprime ainsi : « Elle sera ouverte pour tout le monde, sans
 « exceper ame vivante, depuis les huit heures du matin jusques à cinq heures
 « du soir; il y aura aussi des chaises pour ceux qui ne voudront que lire, et des
 « tables garnies de plumes, encre et papier pour ceux qui voudront écrire; et
 « le bibliothécaire, avec ses serviteurs, seront obligés de donner aux estudians
 « tous les livres qu'ils pourront demander en telle langue ou science que ce
 « soit, et de les reprendre et remettre à leurs places quand ils en auront fait,
 « en leur baillant les autres dont ils auront besoin. — *Saint-Ange*: Je ne m'ima-
 « gine pas pour moy que l'on fasse grand'presse, car la plupart des hommes
 « doctes et judicieux aimeront mieux se passer, comme ils ont fait jusques
 « à présent, de cette bibliothèque que de s'exposer aux caprices d'un suisse,
 « et aux insolences de tant de pages et de laquais, pour y entrer. — *Mas-
 « curat*: Quand je t'aurois accordé que les suisses et les portiers des grandes
 « maisons sont tels que tu les viens de erayonner; quand ils seroient même des
 « Cerbères, puisque les hommes de lettres ressembloit à ces Orphées qui les
 « seavent charmer, il ne faut pas craindre que l'entrée du palais de Son Emi-
 « nence ne soit toujours ouverte à tous ceux qui voudront aller à la biblio-
 « thèque. Et qu'ainsi ne soit, je me souviens d'y avoir veu, quand on l'ouvroit
 « tous les jeudis, plus de quatre-vingts ou cent personnes qui y étudioient
 « toutes ensemble, et que les autres jours, elle estoit ordinairement fré-
 « quentée de beaucoup de personnes de mérite, qui ne se plaignoient pas
 « qu'on leur refusast la porte ni du palais ni de la bibliothèque.

« Mais parce que des gens de lettres, nourris dans des collèges *in umbra*,
 « parmy les morts, se rebuttent facilement du moindre bruit et tracas des
 « vivans, on a remédié à toutes les difficultés et appréhensions qu'ils pour-
 « roient avoir, par une entrée particulière qui sera dans la rue de la porte
 « de Richelieu, et la chose estoit desja si avancée, que, lors de la sortie du
 « roy, on gravoit en marbre noir et lettres d'or l'inscription qui devoit être
 « placée sur ladite porte pour advertir tous les passans d'y entrer¹⁰⁸. »

La trace de cette porte, ménagée sur la rue Richelieu, pourrait se retrouver à l'extrémité de la galerie. C'est de là qu'on cria ce qui n'avait jamais été entendu dans la république des lettres : « Entrez, vous tous qui voulez lire, entrez ¹⁰⁹. »

J'ai vu sur le canal de Rotterdam la statue érigée par un peuple reconnaissant à l'inventeur de la caque des harengs ; je viens de souscrire à un pareil hommage rendu à Parmentier, un homme également utile ; on a mis des monuments sur tous les champs de bataille, des colonnes et des arcs de triomphe sur les théâtres de la guerre civile, et l'on fera disparaître cette inscription généreuse, ce souvenir d'une grande pensée libérale ; peu de monuments rappellent plus de gloire en excitant moins de regrets.

En ceci comme dans toutes ses collections, le cardinal apporta autre chose que du faste, il y joignit un goût particulier et une générosité éclairée. Il aimait les lettres ; lui-même écrivait bien, et, avec plus de modestie en ce genre que son prédécesseur, se donna moins de ridicules, n'imposant aux écrivains de son siècle que ses bienfaits. Le temps lui manquait pour lire ¹¹⁰, mais il aimait les livres ; j'en vois la preuve dans le soin qu'il donnait à leur reliure, envoyant même les meilleurs ouvriers de Paris jusqu'en Italie pour habiller la bibliothèque de son palais de Rome. C'est là une attention à laquelle aucun bibliophile ne se trompera, la reliure est un art tout français ; c'était, de la part du ministre devenu Français, un trait de bon goût et de bien pacifique propagande ¹¹¹.

Que sert-il de passer en revue, dans ce riche palais, tous les détails d'un luxe ¹¹² qui sut être complet ¹¹³ ? Faut-il suivre ici les ennemis du cardinal, et puiser dans les plus mordantes Mazarinades le tableau de ses cuisines ¹¹⁴ ou la description de ses écuries, dont la splendeur prit dans les critiques des formes féériques et des dimensions fabuleuses ¹¹⁵ ? Nous ne nous attacherons pas à relever le mérite de chacune de ses innovations, modèles offerts à l'industrie, et encore moins à faire ressortir l'intérêt historique qui s'attache, par ces diatribes mêmes, à cette grande habitation, n'en fût-il resté que ce que la satire appelait le beau palais de ses chevaux ¹¹⁶.

Ces grandes écuries, aujourd'hui les salles basses de la bibliothèque royale, placées le long de la rue Richelieu, furent construites à une époque où le cardinal, se trouvant à l'étroit au milieu de ses collections, jugea convenable, en même temps qu'il donnait place à ses tableaux et à ses livres, de donner aussi plus d'espace à ses chevaux. Dans la construction de ces nouvelles écuries, il eut recours aux plus habiles, et prit dans chaque pays ce que l'expérience avait sanctionné. On n'y vit ni ornements frivoles, ni dorures, ni peintures, mais on déploya un grand luxe dans le choix des bois appliqués aux mangeoires et aux râteliers, dans la place réservée aux chevaux, dans les nombreuses issues ménagées au service. Et ce luxe semble n'avoir pas dépassé

les convenances d'une écurie bien tenue, puisque la reine de Suède les traversa sans manifester un grand étonnement, et les jugea même trop étroites ; opinion qui vient fort à l'appui des réponses de Naudé aux calomnies de ces pamphléaires, qui mesuraient les somptuosités du palais Mazarin sur la misère de leurs galetas. « Il n'y a rien de particulier, disait le bibliothécaire de Sou « Éminence, sinon qu'elles sont bâties à profit, qu'on a soin de les tenir nettes « et propres, et qu'il y a de quoi placer cent chevaux et qu'elles ne sont si mal « gouvernées et si négligées que celles de beaucoup d'autres seigneurs ¹¹⁷. »

Ce n'était pas pour le vain luxe d'une petite vanité qu'on avait construit ces vastes dépendances, mais pour conformer l'état de la maison à celui de l'homme qui l'habitait. Sans doute le cardinal aimait les chevaux et faisait rechercher ce qu'il y en avait de meilleur et de plus rare par tous pays ¹¹⁸ ; en homme de goût, il avait adopté pour équipage de voyages les mules caparaçonnées à l'espagnole, et pour voiture d'apparat les riches carrosses italiens ¹¹⁹ ; mais en cela ses goûts, ses habitudes d'élégance, étaient en parfaite harmonie avec ce qu'exigeaient les convenances de son rang et d'un rang hors de pair ¹²⁰. Ainsi, lorsqu'il partit pour la frontière de l'Espagne en véritable plénipotentiaire, en arbitre de la paix du monde, à une époque où le cérémonial avait une si haute signification, il ne pouvait oublier ce qu'il devait à son rôle de représentant du roi, et il traversa la France avec un appareil vraiment royal. Arrivé en face des plénipotentiaires espagnols, il inspire le respect en confondant leur morgue ; aussi écrit-il à Louis XIV : « Votre grandeur a bien paru en tout ce « qui m'accompagnoit, et dans mes gardes à cheval et à pied ¹²¹, que vous « avez voulu que j'amènasse avec moi. Cette compagnie avoit formé un petit « bataillon à la tête du pont, qui faisoit bonne mine, et tous les Espagnols « l'allèrent voir ¹²². Il y avoit trente carrosses qui m'accompagnoient et plus « de deux cents gentilshommes, et comme il est malaisé de laisser pas un « seul marmiton au logis, en ces occurrences-là ; je vous puis assurer que la « première isle étoit toute pleine ¹²³. »

A quelque temps de là, lorsque Marie-Thérèse fit son entrée solennelle à Paris, la cour, la noblesse, les parlements, la bourgeoisie même, se mirent en frais, pour donner à la jeune reine une haute idée de son royaume et une preuve éclatante de la galanterie de ses sujets. La Fontaine pouvait dire dans son élan poétique :

Ce jour-là, le soleil fut assez matineux ;
 Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
 Il tempéra son éclat lumineux,
 En quoi je tiens qu'il fut sage ;
 Car, quand il eût eu des habits
 Tout parsemés de rubis,
 Et couverts des trésors du Pactole et du Tage,
 Qu'il eût paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,

Le moins brillant des seigneurs de la cour
Eût brillé cent fois davantage ¹²⁴.

Et cependant tout ce luxe fut érasé par le luxe du cardinal ¹²⁵. Nous avons les nombreuses représentations gravées ¹²⁶, de cette cérémonie, que l'Europe rechercha avec autant d'empressement que les Parisiens en avaient mis à l'aller voir en réalité. Les équipages, les chevaux et les mules de Son Eminence s'y déployaient; on remarque que son carrosse est vide, car le cardinal, déjà souffrant, assistait du haut d'un balcon au défilé du cortège royal et de sa propre maison ¹²⁷. Au lieu de ces gravures que nous ne pouvons reproduire ici, nous citerons quelques vers de la Fontaine, vive expression de son naïf étonnement :

Mais tout cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher;
Ils se suivoient en file, ainsi que patenôtres,
On en voyait d'abord vingt et quatre marcher,
Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre autres.
Les housses des premiers étoient d'un fort grand prix;
Les seconds les passoient, passés par les troisièmes:
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le cardinal s'entend en bonne foi,
Car après ces mulets marchaient quinze attelages,
Puis sa maison, et puis ses pages,
Se panadant en bel arroy,
Montés sur chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix;
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence ¹²⁸.

En longeant les écuries du palais Mazarin, on arrivait dans les jardins. On se figure difficilement aujourd'hui, au milieu de ces amas de pierres disposés en monotones carrés habitables, qu'autrefois il y avait là, comme dépendance d'un grand palais, un vaste et somptueux jardin ¹²⁹. L'habitation du cardinal était alors située en pleine campagne, n'ayant de voisins que les vergers et les potagers des Augustins et des Filles-Saint-Thomas. C'est sur cet espace, entre la rue Richelieu et la rue Vivien, que s'étendait son jardin.

Il n'y avait pas un seul hôtel dans Paris qui n'eût alors son jardin ¹³⁰, c'est-à-dire, son parterre régulier, en broderies et à compartiments, qui plaisait aux yeux par sa régularité, son ordre, la variété de ses couleurs, et à l'odorat par le parfum des fleurs et l'espace laissé à la circulation de l'air. On ne savait en

ce temps-là ni se promettre en long et en large, ni chercher puérilement les grands effets de la nature dans un terrain grand comme la main, et l'on n'était pas encore arrivé à ce degré d'innocence ou de raffinement, qui porte à chanter les bergers et à s'affubler de leurs costumes ; en un mot, on était dans le vrai : le jardin de la ville se réduisait à un parterre de fleurs ; et quand il s'agissait de promenade, on partait à cheval ou en carrosse, les femmes coquettement masquées et les hommes élégamment costumés, pour le cours ou la chasse, pour Vincennes ou Saint-Germain.

Le jardin du palais Mazarin était plus qu'un parterre, et son étendue permettait de le citer à côté des grands jardins de Thévénin, des Yveteaux, de Rambouillet, etc. La correspondance de Colbert avec Mazarin nous apprend les soins qu'il prit, dès le retour du ministre à Paris, pour disposer convenablement et embellir ce complément indispensable de son palais. Le cardinal le remercie de son zèle, et approuve tout ce qu'il a fait, en tant que ce soit d'accord avec le plan général que son architecte avait tracé pour conserver à tous les développements un ensemble et une proportion indispensables¹³¹.

Par sa magnificence et la richesse de ses collections, cette demeure devenait donc un véritable palais royal ; Mazarin comptait l'offrir à son souverain après l'avoir rendu digne de lui. En attendant, que pouvait-il faire de mieux que de former son royal filleul à l'amour des sciences par les livres, à l'estime des lettres par l'amusement du théâtre, au goût des arts par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, réunis dans ces immenses collections de peintures et de sculptures. Nous sommes en 1649. Qu'on n'oublie pas que Louis XIV est un enfant de onze ans, et que ce fut dans ce palais qu'il reçut les premières impressions, les plus fortes de toutes, qu'il contracta les premières habitudes, les seules durables.

Si le jeune roi vint y chercher les véritables enseignements de la jeunesse, ceux qui se gravent dans l'esprit par la force de l'exemple, le ministre du grand roi, ce J.-B. Colbert, qui s'est fait une si grande place dans le grand siècle, s'est aussi formé dans ces murs. Avant de mettre de l'ordre dans les finances de l'État, il s'y était préparé par l'habile gestion des grands revenus du cardinal¹³². Avant d'organiser la comptabilité et l'administration de la France, il avait organisé le service de Son Éminence et fait en triple l'inventaire de ses meubles. C'est dans l'amour de Mazarin pour les livres rares, pour les tableaux des grands maîtres et les statues de l'antiquité que Colbert puisa le goût des collections, la connaissance de leur utilité, et ce zèle qui ne se démentit point, soit qu'il ordonnât les recherches, les acquisitions de toute sorte, ou qu'il distribuât des encouragements pour le roi, pour l'État ou pour son propre compte.

Mais à l'époque dont nous parlons, il était, comme il l'écrit, « le plus dévoué des domestiques de Son Éminence¹³³. » Il n'y a pas de détails si minimes de chausses et de chemises dont il ne se chargeât, d'approvisionnements de toute

espèce et de soins de toutes sortes dont on ne l'accablât, tels enfin qu'on devait les attendre et pouvait les exiger d'un intendant actif et soigneux. « Nous « avons icy, écrit-il au cardinal, dans l'escurie de Vostre Eminence, deux grands « lévriers qui nous mangent huit sols chacun par jour. Si Votre Eminence a « le dessein de les donner ou de les renvoyer, il faudroit s'en défaire au plus « tôt. » Ne reconnaît-on pas là le style de l'intendant qui s'assimile au maître, qui épouse tous ses intérêts, ne fussent-ils que de huit sols par jour. Le cardinal, moins bon économiste ou plus passionné chasseur, répond en marge. « Il « faut garder ces lévriers¹³⁴. » D'autres fois, il élève plus haut ses remontrances : « Je supplie Votre Eminence de penser à décharger son escurie et à ne « pas augmenter sa famille, autant qu'il se pourra : je trouve que c'est une « chère marchandise que les chevaux. Il n'osait pas ajouter : « et les nièces. » Le cardinal répond brusquement : « Je songeray à cela¹³⁵. » Dans sa correspondance datée de Vincennes, on dirait un fermier qui écrit à son propriétaire : « Nous avons trois veaux qui sont nourris par six vaches avec force œufs « frais, le premier seroit excellent à présent. Nous avons six douzaines de « poulets d'Inde, autant de poules et poulets, qui sont fort bien nourris et « qui sont excellents ; cent moutons ou brebis pour avoir des agneaux de « bonne heure. La petite truie d'Inde a fait six cochons, dont trois sont morts, « et les autres trois auront peine à en eschaper, parce qu'elle n'a point « de lait. J'établis à présent deux vollières de gros pigeons¹³⁶. » Mais je m'arrête, car je m'aperçois que je tombe dans des détails de bien peu de valeur et par trop vulgaires, s'ils n'étaient écrits de la main d'un petit intendant, qui fut, plus tard, le grand Colbert.

Tant que la guerre dura, les affaires et les intrigues politiques suffirent aux distractions du jeune roi ; mais au milieu de la paix, les fêtes de la cour ne pouvaient guère endormir les passions, et surtout la plus violente, l'amour des femmes, qui se manifestait chez lui avec une fougue insolite¹³⁷. Le cardinal, d'accord avec la reine, se flattait cependant et s'efforça de le mener pur jusqu'à son mariage, dont il s'occupait déjà ; et en effet, malgré les conseils trop instructifs des héroïnes de la Fronde¹³⁸, en dépit de l'innocence trop engageante des filles d'honneur de la reine, il sut le tenir en garde contre les séductions, et le détacher de mademoiselle d'Argencourt¹³⁹. Après une retraite de huit jours dans les appartements du cardinal, les sentiments religieux ayant pris le dessus¹⁴⁰, le roi revint à la cour, maître de lui, esclave de ses devoirs. Sans doute la dame de Beauvais ou une simple jardinière purent bien lui donner quelques distractions¹⁴¹, mais elles calmèrent la fougue de ses désirs sans atteindre son cœur.

Telles étaient les dispositions du jeune roi, lorsque le cardinal Mazarin fit venir d'Italie les filles de sa sœur, les jeunes et belles Mancini¹⁴². A une époque où les femmes avaient étendu le domaine de la coquetterie jusque dans

les affaires de l'État, où les intrigues d'amour et les penchants du cœur faisaient si souvent pencher la balance dans laquelle se pesaient les destinées de la France, ce n'était pas un faible auxiliaire que cet escadron de jeunes filles aux yeux brillants, à l'imagination de feu. Le cardinal Mazarin avait un autre motif, il l'écrivit au cardinal Barberini : il voulait établir sa famille tout entière en France, pour ajouter à ses services ce nouveau titre de grande naturalisation¹⁴³. L'arrivée de ces jolies personnes fut saluée par chacun à sa manière¹⁴⁴. Pour les femmes, c'était un sujet de grand émoi ; pour les courtisans, un nouveau thème de flatteries ; pour le cardinal, un entourage qui avait sa douceur et son importance, par les nouveaux appuis que de grandes alliances devaient bientôt lui assurer. A lire les récits du temps¹⁴⁵, on ne sait que penser de la beauté de ces jeunes étrangères ; mais comment douter de leur séduction, après tout ce que nous savons de leurs conquêtes.

Ces jeunes filles, passablement coquettes, ces grands partis, un peu bien difficiles¹⁴⁶, ne se contentèrent pas d'attirer au palais Mazarin tout ce que la cour avait de plus distingué, elles imposèrent au jeune roi lui-même l'empire de leur séduction. Olympia Mancini parut avoir touché son cœur ; mais en se mariant avec le comte de Soissons, elle prouva bientôt qu'elle savait se consoler de la perte d'un trône¹⁴⁷. Marie fut plus ambitieuse ou plus tendre, et elle devint l'objet de l'attention générale, quand les assiduités du roi et ses préférences eurent donné un démenti à sa retenue habituelle.

Marie Mancini pouvait se dire comme la jeune fille du Cantique : « J'ai peu « d'attraits, peu de beauté, mais j'aime¹⁴⁸. » Ce mérite fut apprécié par le jeune roi, à ses yeux il l'embellissait ; ne vaut-il pas tout le reste ? Louis XIV s'abandonna à cet amour qui fit beaucoup parler la cour, et soupçonner le cardinal d'une excessive ambition.

En effet, il était alors permis de croire à des vues si élevées, puisque le cardinal était assez haut placé pour viser ce but, et assez puissant pour l'atteindre. Les historiens ont méconnu la position qu'occupait Mazarin en 1659, ils l'ont jugé sur les pamphlets de 1649. Maître du cœur de la reine depuis quinze années, et d'une autorité sans bornes depuis sa rentrée en France, il exerçait le pouvoir souverain qu'il avait rétabli à travers mille obstacles, au nom d'une reine régente qu'il dominait, et plus absolument encore au nom d'un jeune roi dont il était le parrain, le tuteur et l'unique conseiller¹⁴⁹.

Louis XIV, amoureux de la nièce de son ministre et voulant l'épouser, comme il le déclarait à la reine, « parce qu'il ne trouvait pas de plus éclatante manière de récompenser ses éminents services, » ne rencontrait dans la tendresse de sa mère qu'une faible opposition, facilement combattue par tous les sentiments qui dominent le cœur d'une femme ; dans Paris toute résistance était vaincue, dans les parlements toute opposition était vaine, et la France aurait été trop heureuse d'acheter la paix au prix d'une mésalliance de son roi.

Si nous ajoutons que Mazarin n'avait pas d'autres moyens de prolonger un pouvoir qui allait lui échapper, qu'en se faisant un appui du trône sur lequel il eût assis sa nièce, nous aurons tracé le tableau d'une position unique dans l'histoire, et ouvert la scène à un acte du plus beau désintéressement. En effet, cet homme, qui pouvait tout oser, n'hésita pas un instant à rejeter les prières, les séductions de son souverain, à combattre la passion de sa nièce, et à sacrifier les intérêts de son amour-propre et de sa puissance, en déclarant que ce mariage ne se ferait jamais, mais que, pour la gloire du roi, le bonheur de la France et l'honneur de son ministère, il allait à la frontière de l'Espagne demander la main de l'infante, et, à ce prix, négocier la paix ¹⁵⁰.

Le roi parut céder à de si nobles sentiments, il ne put résister à une raison si forte, si décidée; et le cardinal, pour s'assurer de ses résolutions, voulut que, pendant son voyage, sa nièce quittât Paris et se rendît en exil à la Rochelle. Une dernière entrevue fut accordée, elle eut lieu au palais Mazarin. Dans ces murs, Marie de Mancini contre-balança un moment les intérêts d'un royaume, la paix du monde, l'alliance des deux plus grandes couronnes. L'amant était tout-puissant, la jeune fille aimait de tout son pouvoir ¹⁵¹, c'est là tout ce qu'elle pouvait. Louis XIV sentit renaître sa passion; mais, en lutte avec les conseils et les menaces de son ministre, il n'osait pas céder, il pleurait. Marie aurait compris le dédain, la froideur, le refus le plus dur; son caractère violent n'admettait pas une faiblesse; elle quitta le roi en lui laissant tomber sur le cœur ce doux reproche, qui, dans la bouche d'une Italienne passionnée, était un sanglant outrage: « Vous êtes roi, vous pleurez, et je « pars! » Il la laissa partir, mais il tomba dans un vrai désespoir, et ne trouva qu'une faible consolation dans une correspondance qu'il sut quelque temps cacher à la vigilance du cardinal.

Le désintéressement le plus noble, comme l'ambition la moins mesurée, rencontre aussi des obstacles; Mazarin l'éprouva. Ayant reconnu que la passion du roi, loin de s'éteindre par l'absence, y trouvait un aliment, ainsi que dans l'habile correspondance de sa spirituelle nièce, il entra en lutte avec son souverain, et dans une suite de lettres, il lui rappela les lourds devoirs de la royauté, l'avenir glorieux que réserve l'histoire à un prince maître de ses passions, et jusqu'aux égards qu'il lui doit comme à un vieux serviteur et à un chef de famille ¹⁵². Tantôt suppliant, tantôt menaçant, un jour offrant sa vie, le lendemain prêt à s'embarquer avec ses nièces, toujours ferme dans son refus et noble dans son langage, il vit, dans les vicissitudes de ce drame amoureux, son pouvoir menacé, sa politique ébranlée, son honneur même compromis. La raison, enfin, eut le dessus sur la passion, Louis XIV épousa l'infante, et, de cette année de sentimentale mémoire, ne conserva que plus d'estime pour le ministre qui lui avait écrit: « Il n'y a pas de puissance qui puisse « m'ôter la libre disposition que Dieu et les lois me donnent sur ma famille,

« et vous serez un jour le premier à faire mon éloge sur le service que je vous
 « aurai rendu, qui sera assurément le plus grand de tous, puisque, par ma
 « résolution, je vous aurai mis en état d'être heureux, et avec cela le plus
 « glorieux et le plus accompli roi de la terre ¹⁵³. »

Mais revenons au palais de la rue Richelieu, témoin du fait qui nous a
 fourni ce curieux épisode. Rentrons dans ses vastes distributions, dont la
 richesse et l'élégance ne se trahissent pas extérieurement. Expliquons ce con-
 traste de luxe intérieur et de simplicité au dehors. Le cardinal, avons-nous
 dit, avait développé son palais au milieu de ses jardins, et ses fenêtres s'ou-
 vraient sur la campagne, dont les perspectives agréables traversaient des
 allées d'arbres, pour se prolonger jusque vers les buttes Montmartre, au
 milieu de ces ondulations du terrain que les nouveaux quartiers de Paris ont
 fait disparaître. La rue de Richelieu, alignée dès lors sur ses constructions,
 ne prit que plus tard son importance et son activité; à cette époque, elle était
 comme les autres, fangeuse, peu sûre, à peine éclairée par quelques lanoux,
 que les bourgeois allumaient dans leur intérêt, que les filous éteignaient dans
 le leur ¹⁵⁴. Les grands hôtels, en général, réservaient pour la cour intérieure
 et les façades du jardin toutes les beautés de l'architecture; bien qu'à l'exté-
 rieur on n'étalât plus le formidable appareil des fortifications, des créneaux
 et des meurtrières, on ne jugeait pas prudent néanmoins de faire parade sur
 la rue d'une richesse d'ornements qui n'eût attiré que des regards dont on se
 souciait peu, ou qu'on avait lieu de redouter. Des changements dans les
 mœurs produisirent, dans l'extérieur des habitations, quelques modifications
 heureuses. Le corps de bâtiment principal qu'isolaient la cour et le jardin,
 ou qu'enfermait une enceinte, fit une avance aux passants, en se reliant par
 des ailes aux deux pavillons qui s'élevèrent sur la rue et flanquèrent la grande
 porte. Leur architecture fut un nouveau programme, dont les artistes tirèrent
 parti pour montrer leur savoir-faire à un public qui désormais compta pour
 quelque chose ¹⁵⁵. Nous avons conservé dans les hôtels de Carnavalet, de
 Mayenne et de Sully, trois spécimens différents et curieux de cette innovation.
 Le palais Mazarin ne se présentait pas avec moins d'avantage sur la rue Neuve-
 des-Petits-Champs. Il était plus remarquable par les façades, sur les cours et
 sur les jardins, et plus encore par les commodités intérieures de ses dégage-
 ments, exprimant en cela le caractère du maître, ennemi du faste inutile,
 du bruit impuissant, amoureux de ses aises et de l'intimité dans l'étude des
 lettres, le culte des arts et le commerce de la vie.

Indulgent pour les goûts du monde, sévère pour lui seul ¹⁵⁶, il avait admis
 dans ses salons les charmes d'une galanterie réservée, la distraction du jeu et
 les plaisirs de la musique. L'introduction en France de l'opéra italien, quel-
 que utile qu'elle ait été aux progrès de la musique, ne peut être comptée
 comme un grand mérite à celui qui, sans doute, en jouissait plus que tout

autre; mais il n'est pas inutile de rappeler que le cardinal ne souffrit pas de théâtre dans sa demeure, et qu'il n'eut, dans aucun genre, à faire souffrir les autres des prétentions de son amour-propre ¹⁵⁷. Du reste, c'était là, chez lui, l'observation d'une simple règle de convenance et le penchant naturel de son caractère, je le fais remarquer, parce qu'on aurait pu voir l'intention de faire, par cette conduite, la critique de celle de son prédécesseur ¹⁵⁸. Le 14 décembre 1643, en présence de toute la cour, la salle du Petit-Bourbon reçut un éclat nouveau des débuts d'une troupe italienne. « Un opéra, dit un « témoin, la *Folle supposée* de Giulio Strozzi, fut accompagné de décorations, « machines et changements de scène jusqu'à présent inconnus en France, et « de ballets fort industriels et récréatifs ¹⁵⁹. » Ensuite le cardinal fit représenter au Palais-Royal, avec une dépense de 400,000 livres, l'opéra d'*Orphée* ¹⁶⁰, et lorsque par ses efforts la musique eut pris pied en France, et qu'on eut acquis par ses soins la certitude que notre langue pouvait se chanter, il fit représenter devant toute la cour, réunie au château de Vincennes, la nouvelle pièce entièrement chantée, dont Cambert avait composé la musique sur les paroles de l'abbé Perrin. Ce n'était rien de moins que la fondation de l'Académie royale de musique ¹⁶¹. Il est vrai que la mort de Mazarin retarda de huit longues années les autorisations nécessaires à son établissement définitif et l'expédition des lettres patentes. Mais l'intelligence de Louis XIV, à défaut de la passion qui possédait le cardinal, lui fit comprendre l'utilité de cette nouvelle institution, et la gloire qui devait en rejaillir sur son règne.

Le cardinal ne réserva pas tous ses encouragements à la musique, il en laissa une part à la tragédie et à la comédie. Molière reçut ses gratifications ¹⁶², d'un prix d'autant plus grand à ses yeux, qu'il devait déjà à sa nièce, la princesse de Conti, d'avoir pu jouer à Paris, dans son palais, des chefs-d'œuvre dont le succès contesté avait besoin d'appui en face de la concurrence des deux grands théâtres du Marais et de l'hôtel de Bourgogne ¹⁶³.

Le jeu animait les réceptions du cardinal; c'était alors la mode dans la société élégante, il n'y avait personne qui ne jouât, hommes et femmes ¹⁶⁴, quelques-uns par maintien, le plus grand nombre par passion; tous gagnaient ou perdaient sans aucun de ces scrupules d'honneur, qui font encore du jeu un passe-temps honnête. Il y a lieu de s'étonner, sans doute, que, dans une société aussi élégante, à une époque où l'esprit avait trouvé des raffinements de délicatesse, où l'honneur était si chatouilleux, un défaut aussi bas que la malhonnêteté au jeu ait été aussi commun. Mais de même que les modes ont des formes qui nous choquent, les coiffures des échafaudages qui nous semblent ridicules, il est aussi, selon les temps, des manières différentes de placer les scrupules. Les loteries alternaient avec le jeu. Le cardinal y apporta une magnificence toute nouvelle qu'on prisa fort. Dans sa vaste galerie se trouvèrent un soir exposés pour 500,000 livres, près d'un million de notre

monnaie, des hardes, des nippes, des curiosités, des diamants, et les nobles invités reçurent en présent un certain nombre de billets qui ne leur faisaient courir d'autre risque que de gagner plus ou moins. Mademoiselle de Montpensier, l'ancienne frondeuse, devenue plus accommodante, et qui se connaissait en magnificence, nous a laissé, dans ses curieux mémoires, une description charmante de cette innovation qui n'eut pas d'imitateurs ¹⁶⁵ : « Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la cour et par tout le royaume, et aux pays « étrangers. Elle était extraordinaire, et je pense qu'on n'avait jamais vu en « France une telle magnificence. Il y eut beaucoup de gens qui firent des « railleries de M. le cardinal et de la loterie. Pour moi, je ne trouvai pas qu'il « y eût sujet. Assurément, rien n'était plus galant et plus honorable ¹⁶⁶. »

Pendant qu'au dedans les millions se jouaient ou se tiraient au sort, au dehors les pistoles volaient par les fenêtres ; la belle Hortense Mancini, déjà duchesse de Mazarin, racontait ainsi cette espièglerie de jeune femme : « Un jour, entre autres, que mes sœurs et moi n'avions pas d'autres passe- « temps, nous jetâmes plus de trois cents louis par les fenêtres du palais « Mazarin, pour avoir le plaisir de faire battre un peuple de valets qui était « dans la cour ¹⁶⁷. »

Tels étaient le luxe et les fêtes dont ce palais fût le théâtre. A ceux qui font si peu de cas de ce vaste édifice et de ses souvenirs, je dirai : Renoncez à trouver ailleurs un témoin de ces manières élégantes, de cette galanterie à la fois italienne et française, et de cette spirituelle gaieté, compagne inaltérable de ce temps de troubles ; le palais Mazarin en est resté le seul représentant.

Jusqu'à présent je ne me suis attaché qu'au luxe, aux fêtes et aux choses d'apparat. Si maintenant j'entras dans le détail intime de la vie intérieure, ne rencontrerais-je pas plus d'une intrigue importante, plus d'un tableau piquant des scènes qui précèdent ou qui suivent la Fronde, plus d'un souvenir historique. La vie privée du ministre représentait toute la vie politique, il pouvait dire comme un roi, plus qu'un roi : l'État, c'est moi, car le roi, l'État, la cour, se confondaient dans sa personne ; aussi mêlait-il les affaires du gouvernement aux soins du ménage, plus par indolence, il est vrai, que par défaut de dignité. Écoutons Brienne : « Les conseils se tenaient dans sa chambre, « pendant qu'on lui faisait la barbe et qu'on l'habillait, et souvent il badinait « avec sa fauvette et sa guenon tandis qu'on lui parlait d'affaires. Il ne faisait « asseoir personne dans sa chambre, pas même le chancelier, ni le maréchal « de Villeroy. Le roi ne manquait jamais de venir prendre une longue leçon de « politique après le conseil. »

Louis XIV écoutant la leçon dictée par l'expérience du cardinal et apprenant du grand ministre à devenir un grand roi ! voilà pour un palais un titre de noblesse qui vaut tous les autres ¹⁶⁸.

On s'est étrangement mépris sur un des points les plus importants de l'his-

toire de ce siècle, on a singulièrement abusé de la crédulité des lecteurs, toujours plus pressés d'accepter des assertions que de les contrôler. D'après les libelles du temps, selon les mémoires de subalternes mal informés ou de quelques courtisans mécontents ¹⁶⁹, à en croire Voltaire, et qui ne l'en croirait pas ¹⁷⁰, Louis XIV aurait été laissé dans la plus profonde ignorance, soit des plus simples notions de l'histoire, soit de la conduite des affaires. Mais suivant les faits et les documents officiels, jamais éducation de prince appelé au trône n'avait été plus sérieuse, aussi complète : le règne de Louis le Grand a prouvé si elle fut efficace.

Le caractère du jeune roi, loin d'être facile, avait les défauts qui, dans ce monde de la cour, devaient le rendre le plus rebelle à l'éducation ; il était glorieux, passionné, emporté, et son esprit s'appliquait difficilement. Il fallait briser son orgueil sans diminuer de sa dignité, calmer ses passions sans affaiblir ce qu'elles avaient de généreux, régler son ardeur sans l'éteindre, et enfin appliquer cet esprit aux affaires sans lui donner prématurément la confiance de pouvoir les diriger lui-même. Il fallait bien des choses encore, mais avant tout il fallait en faire un grand roi. L'a-t-il été ?

Le cardinal créa une surintendance de l'éducation du roi pour en rester maître ; il dut choisir son gouverneur et son précepteur ¹⁷¹, ce choix dit tout : Nicolas de Neuville, duc de Villeroy et maréchal de France, un grand seigneur, un vieux militaire, eut la charge de gouverneur. Il avait vécu vingt ans dans les camps, il avait pris une part brillante à tout ce qui s'était livré de batailles ou fait de sièges pendant ce long temps, et néanmoins il rapportait avec ses lauriers l'élégance du gentilhomme et le bon ton de la cour. Cette rare réunion de qualités qui s'excluent d'ordinaire convenait à la nouvelle position de gouverneur du jeune roi : Louis XIV enfant devait profiter de l'expérience du vieux militaire, mise à sa portée par le duc élégant ¹⁷², qui forma en même temps le jeune roi et son fils, ce grand seigneur dont le charme, le faste et les vives réparties firent l'admiration de la cour la plus élégante, la plus fastueuse et la plus spirituelle.

Pour l'éducation morale, religieuse et scientifique, Mazarin ne crut pas trouver un meilleur précepteur que l'abbé Beaumont de Péréfixe, ecclésiastique aussi riche de science que dépourvu de pédantisme ¹⁷³, aussi rempli de piété et de vertus qu'exempt de rigorisme ¹⁷⁴. Sa vie entière venait, comme exemple, en aide à ses conseils, à ses maximes, à ses exhortations, et nous avons la preuve que son enseignement était capable de former un jeune esprit et d'instruire un grand roi. « La vie de Henry IV, dit Voltaire, fait aimer ce grand prince, et est « propre à former un bon roi. Beaumont de Péréfixe la composa pour son « élève ¹⁷⁵. »

En livrant Louis XIV à ces deux hommes, en écartant du jeune roi toute influence subalterne ¹⁷⁶, le cardinal aurait déchargé sa responsabilité, mais il

s'était réservé une partie de l'éducation qui n'était pas de leur ressort. Il voulait former le jeune prince dans le goût des arts, et le rendre habile dans tous les exercices du corps, afin d'en faire le roi le plus accompli par la distinction de l'esprit, le charme des manières, l'élégance de la tenue, et une certaine noble aisance dont il lui donna le secret. A-t-il réussi ?

Si Mazarin ne put inspirer au roi le goût des arts, parce qu'il ne se donne pas, il lui fit, du moins, et c'est déjà beaucoup, comprendre l'intérêt et l'importance des grandes collections¹⁷⁷, en l'associant à ses acquisitions, en discutant devant lui avec les savants ou les connaisseurs le mérite relatif et l'utilité des objets, en l'enveloppant d'une atmosphère italienne qui sentait son Léon X ou son Médicis. A défaut de cet instinct naturel qui devine le talent, de ce sentiment délicat qui cherche la perfection, Louis XIV s'en tira par le grandiose, et se jeta dans les profusions de la magnificence, faute de sentir la beauté dans sa simplicité. Il en est résulté dans toutes ses créations une certaine grandeur qui dédommage des défauts du reste, une noblesse qui surprend, et une royale majesté qui éblouit assez pour qu'elle se passe de plaire.

La danse était alors une gymnastique gracieuse qui donnait de l'aisance à la démarche et de la noblesse aux attitudes ; c'était aussi un prétexte à toilette, et il n'était pas indifférent d'apprendre à se costumer avec goût et distinction, à une époque où la mode, plus changeante que de nos jours, était bien autrement impérieuse. *L'Etat de la cour* montre que les maîtres de danse étaient rétribués selon leur mérite, et ils n'en manquaient pas sans doute, du moins à en juger par le chiffre de leurs appointements. Le cardinal ne négligea rien, et prodigua l'argent pour que la richesse des ballets, l'attrait de la musique, des décorations et des costumes entretenissent chez le roi cet amour de la danse¹⁷⁸, qui fut, plus tard, déplacé, mais qui, dans sa jeunesse, à une époque encore rude, pouvait être considéré comme un moyen d'adoucir les mœurs, comme le plus vif stimulant d'une galanterie élégante et de bon goût. L'hiver, il ne se passait de semaine où le Louvre ne retentit du bruit des vingt-quatre violons, des chants et du jeu des acteurs, et où l'on ne vit ballets, machineries et mascarades. L'été, on transportait fêtes et ballets dans les châteaux voisins ou chez les particuliers, dont les frais, en ce cas, étaient souvent supportés par le cardinal lui-même. Les exercices à cheval, les tournois, la chasse à tir, à courre et à l'oiseau, l'escrime, le mail, la paume et le billard complétaient cette éducation physique dont le cardinal fut le directeur. C'est lui enfin qui organise les carrousels, qui fait venir d'Italie le meilleur professeur d'équitation¹⁷⁹. Les chevaux, les oiseaux, les chiens, abondent dans les écuries ; Vincennes est peuplé d'animaux, et Son Eminence, montant elle-même à cheval, se fait suivre de ses nièces et des plus agréables beautés de la cour, piquantes amazones, pour applaudir à l'adresse du jeune roi et quelquefois à son courageux sang-froid. Le gazetier de la cour ne manquait pas

de relever chacun des exploits du jeune élève ; nous ne citerons que ce passage, tiré de son numéro du 15 février 1655 :

Dès l'autre samedi le Roy
 Alla chasser selon sa mode
 A Vincenne, lieu fort commode,
 Et son premier ministre avec.
 Surtout il fit voler l'oiseau,
 Ébat qui lui sembla si beau,
 Que cette chasse entre les chasses
 S'est fort acquis ses bonnes grâces.
 Les nièces de Son Éminence
 Et les mignonnes de la cour,
 Parurent si lestes ce jour,
 Qu'aux yeux même des moins profanes
 Elles passaient pour des Diancs.

On a reproché au cardinal d'avoir laissé le roi dans un véritable dénûment¹⁸⁰, au point qu'il renonçait à visiter les postes de ses soldats, faute de quelques pistoles¹⁸¹. Je n'ai trouvé aucune preuve de ces assertions, derrière lesquelles se cache le mauvais vouloir de courtisans insatiables ou de laquais déçus, qui levaient leurs mains d'indignation quand on ne les remplissait pas. Voltaire aussi nous apprend « que le roi demandait quelquefois de l'argent à Fouquet, qui répondait : Sire, il n'y a rien dans les coffres de Votre Majesté ; mais monsieur le cardinal vous en prêtera¹⁸². » Le roi avait-il des coffres, puisqu'il n'avait rien ? Le cardinal aurait-il prêté, et sur quoi ?

Ce qu'il y a de vrai dans ces erreurs, c'est qu'un jeune prince devait être tenu dans certaines limites de dépenses, pour l'empêcher de quitter certaine retenue de conduite. Mais aussitôt qu'il eut atteint l'âge où il pouvait, sans inconvénient, disposer des richesses d'un roi absolu, le cardinal lui forma une maison qui comptait, attachées de près ou de loin à son service, six mille personnes¹⁸³, et mit à sa disposition tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, et sa fortune entière. Ce passage d'une lettre autographe du cardinal vaut plus qu'une simple assertion :

« Je vous envoie un billet par lequel je donne ordre à Colbert de payer à Mouin mille pistoles ou onze mille livres. Il trouvera cette somme, et de plus grandes, si vous en avez besoin. Et il faut, une fois pour toutes, que vous sachiez que, n'ayant rien qui ne soit à vous, vous pouvez disposer de ce que j'ay, jusqu'au dernier sol ; et vous ne me sçauriez faire un plus grand plaisir, tout mon bonheur consistant à vous plaire, pour me conserver l'honneur de votre bienveillance¹⁸⁴. »

Non-seulement le premier ministre ne lui refusait pas les moyens de tenir noblement son rang élevé, mais il lui enseignait que la magnificence est une prérogative et aussi une obligation de la royauté. Soixante ans du règne le plus

fastueux ont assez prouvé que Louis XIV avait retenu la leçon¹⁸⁵. Le cardinal lui écrit, avant son départ pour les Pyrénées :

« Je crois que vous avez résolu avec Colbert ce qu'il faudra faire pour les
« préparatifs, lesquels il faut qui soient magnifiques : car vous savez ma
« maxime de despenser libéralement quand il le faut, non-seulement pour
« soutenir les affaires de l'Etat, mais pour faire avec eselat ce qui regarde la
« grandeur de votre personne. Vous ne vous estes pas mal trouvé de la
« manière dont j'en ay usé dans la guerre ; et si, dans ce rencontre de votre
« voyage, il faut, pour le faire avec luxe, vendre tout ce que j'ay, Colbert ne
« hésitera pas¹⁸⁶. »

Qu'on ne regarde pas comme une formule banale cette offre de sa propre fortune, pour subvenir momentanément aux dépenses urgentes. L'administration financière de cette époque, comme on le voit pour peu qu'on l'étudie, vivait d'expédients, et eut plus d'une fois recours à des ressources moins puissantes, dans des moments plus graves¹⁸⁷.

Il entra dans le plan du cardinal, aimant lui-même la bâtisse¹⁸⁸, de donner au jeune roi l'exemple des grandes constructions. Destinées à la demeure royale, elles inspirent, par leurs masses solides et leurs effets imposants, un respect dont la couronne a toujours besoin. Son palais de la rue de Richelieu ne lui suffisait plus pour prêcher d'exemple ; il fit comprendre au jeune roi la nécessité d'achever le Louvre, en même temps qu'il voulut lui donner le goût des plaisirs de la campagne, en disposant pour lui la résidence de Vincennes.

Nous avons fait ailleurs l'histoire du Louvre et de cet achèvement encore problématique, sorte d'énigme que tour à tour essayent de résoudre les générations. Mazarin l'avait décidé, c'est-à-dire qu'il fit facilement accepter à Louis XIV les raisons politiques de cette dépense, mettant en avant la dignité du roi, moins bien logé au milieu de Paris que ses courtisans, plus petitement établi dans sa capitale que pas un des princes italiens qui lui rendaient visite, sans oublier le devoir d'un roi de protéger les artistes et de favoriser leurs progrès en donnant essort à leur génie. Loret, toujours bien informé, annonce ce beau projet dans sa gazette burlesque du 5 juillet 1659 :

Par ordre de Son ÉMINENCE
On va, dit-on, en diligence
(Et tel dessein sent bien la paix),
Continuer mieux que jamais,
Par une belle Architecture
Du Louvre la grande structure ;
Et c'est à présent tout de bon,
Que le sage sieur RATAPON,
Comme ayant la surintendance
Des Bâtimens Royaux de France,
Va de bon cœur s'employer là ;
Et je jurerais de cela.

La transformation du château fort de Vincennes en une habitation royale des champs et de plaisance est une entreprise qui pourrait passer inaperçue, si on se contentait d'examiner ce qui reste des bâtiments et de leur décoration; mais elle prend une tout autre importance, si on y rattache la première idée de la construction de Versailles et le premier essai du roi, pour trouver hors de Paris une liberté de plaisir que lui refusait la capitale.

Lorsqu'il s'agissait, à cette époque, de construire un vaste palais, le choix d'un architecte flottait entre trois noms : François Mansart, le Muet, ou Leveau. Colbert, en les proposant au cardinal ¹⁸⁹, le laissa décider, et nous pourrions, non pas excuser, mais expliquer son choix par ses goûts d'innovation; il donna les travaux au plus jeune des trois artistes. Dès 1654, Leveau avait fait accepter ses plans. L'artiste s'était conformé aux désirs du cardinal de conserver tout l'appareil des fortifications, et d'enfermer le nouveau palais et ses dépendances au nord, entre les deux grosses tours qui défendaient la porte d'entrée; au sud, entre le vieux donjon et la sainte chapelle. Les constructions s'élevèrent, et le cardinal, n'ayant plus Romanelli à sa disposition, eut à chercher parmi les peintres de talent celui qui décorerait les appartements. Il prouva la sûreté de son goût en choisissant Philippe de Champaigne, et en rétribuant libéralement les élèves et les ouvriers dont cet artiste un peu lent s'entourait, pour mener rapidement à bien cette série de peintures ¹⁹⁰. De précieuses tapisseries, étendues sur les murs, complétèrent la décoration ¹⁹¹.

Les fossés du château fort se peuplèrent d'animaux sauvages, lions, tigres, ours, etc., et on éleva derrière le donjon de vastes dépendances pour établir les écuries et les étables destinées à abriter les meilleurs chevaux et les plus belles espèces de vaches, de moutons et de volailles de toutes sortes. Il y avait encore, dans ces grandes dépenses, un côté utile, que le cardinal faisait ressortir aux yeux du jeune roi. Charger un maréchal de France d'envoyer les plus belles vaches de Flandre, un archevêque de Bourges de diriger sur Vincennes les plus beaux moutons de l'Auvergne, s'enquérir partout des meilleurs modes d'éducation des bestiaux, ce n'était pas trop sans doute alors pour un plaisir de roi; mais, comme on le pensera aujourd'hui, c'étaient des dépenses bien placées, car l'agriculture n'était pas gâtée en fait d'encouragements et de coûteuses innovations ¹⁹².

Au dehors, la forêt fut percée selon les besoins de la chasse, et à l'entour du château on la transforma en jardins ¹⁹³. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici les magnificences de Vaux ou de Versailles, Lenôtre n'avait pas encore manifesté ses talents, on ne faisait que préparer le terrain où ils devaient se développer. Un simple jardinier fut chargé par Colbert de disposer les parterres; il dessina les compartiments et les remplit de fleurs, sans penser à exclure les œillets qui sentaient cependant l'épigramme, car ils avaient été la

consolation du grand Condé dans son donjon ¹⁶⁴, et le sujet choisi par mademoiselle de Seudéry dans ces vers :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Cultivait d'une main qui gagna des batailles :
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Le jeune roi avait une inclination naturelle pour tous les exercices du corps et tous les jeux d'adresse ; il acceptait avec plaisir les démonstrations scientifiques, les visites des collections, l'examen des bâtiments et des travaux des artistes ; mais il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait de s'appliquer aux affaires : là il se montrait rebelle et insouciant.

C'est encore un de ces endroits où les historiens se sont fourvoyés ; à les entendre, le cardinal Mazarin, pour prolonger son pouvoir, aurait distrait le roi des affaires, les lui aurait cachées ; mais, à n'en juger que sur les documents authentiques, on voit que Louis XIV fut initié de bonne heure à tous les secrets d'Etat, aux négociations les plus importantes, que souvent même le cardinal lui communique des particularités qu'il cache ou qu'il lui conseille de cacher aux autres ministres, qu'il ne manque aucune occasion de l'intéresser à la marche du gouvernement, qu'il le réprimande vertement, lorsque, par caprice ou par l'entraînement des plaisirs, son absence se fait remarquer au conseil ¹⁶⁸, et qu'en désespoir de cause, il remue dans le cœur du monarque la fibre la plus sensible, le ressort le plus puissant, le seul qui triomphe de son indolence, l'amour-propre, l'ambition de la gloire et les grandes pensées du devoir. Une lettre du cardinal, écrite d'Amboise le 2 juillet 1659, doit prendre place ici :

« Je continue d'estre fort satisfait du contenu de vos lettres et de la fermeté
« que vous tesmoignez pour exécuter la résolution que vous avez prise de
« vouloir vous appliquer aux affaires. Si vous arriviez à y prendre plaisir, je
« vous déclare sans exagération et sans flatterie que vous ferez plus de progrès
« et profiterez plus en un mois que un autre ne feroit en six. Le bon Dieu
« vous a donné libéralement tout ce qui vous est nécessaire pour estre un des
« plus grands princes du monde, et vous ne pourriez avec justice vous plain-
« dre que de vous-mesme si vous ne le deveniez. Enfin j'ay remarqué, comme
« je vous ay dit plusieurs fois, que quand vous prenez plaisir à quelque chose
« et vous appliquez à la bien faire, quoique très difficile, vous en venez à bout
« mieux que personne. Je sçais bien que vous ne m'accuserez pas jamais de
« flatteur, et que si j'avois prétendu à l'honneur de vostre bienveillance par
« ce moyen, j'aurois fort mal pris mes mesures ; insi c'est une vérité connue
« d'un chaeun, quand je vous dis que c'est à tirer et à toutes sortes de choses,
« soit à faire les exercices de cheval, soit à entendre ceux de la guerre, soit à
« jouer au maille, au billard, à la paume, soit à d'autres choses de ceste na-

« ture, qui sont très difficiles, vous faites voir à l'instant que vous avez plus
 « d'adresse et d'esprit que pas un : c'est pourquoy je vous responds de non-
 « veau qu'il vous arrivera de mesme dans les grandes choses quand vous vou-
 « drez; et puisque je vois que vous le voulez, je me réjouis à l'avance de la
 « réputation et de la gloire que vous acquerrez. »

Tant de moyens de succès, tant de soins, ont-ils jamais été donnés à l'éducation d'un prince, et ne devaient-ils pas rendre le jeune roi digne du trône qui l'attendait? Si la guerre, les temps agités de la Fronde, les déplacements obligés, n'ont pas permis à cette éducation de s'achever régulièrement; ces troubles, ces traverses elles-mêmes avaient leur enseignement qui n'était pas sans utilité. La connaissance des hommes ne s'acquiert que dans leur commerce, il n'y a pas d'école de politique qui vaille l'étude d'une intrigue et de son dénouement. Le cardinal, on le sait, n'avait que le choix dans toutes celles qui s'ourdissaient autour de lui, et il les donna toutes en exemples à son élève.

Après les grands troubles de la Fronde, le roi continua à développer ses rares facultés, et son ministre ne cessa de l'entretenir dans l'idée que bientôt il aurait à tenir les rênes de l'État, et qu'il devait, à l'avance, s'exercer à le diriger. Il lui écrit : Du Château-Neuf, le 1^{er} juillet 1659.

« Au surplus, je n'ay rien à répliquer à vostre lettre, si ce n'est que tout ce qu'il
 « vous plaist de me mander sur les affaires est fort bien, et vous ne me surprenez
 « pas : car, ainsy que j'ay en l'honneur de vous protester plusieurs fois, vous
 « ferez toujours toutes choses mieux que les autres, quand il vous plaira de
 « vous y appliquer, et trouver bon que toutes vos passions cèdent à celle
 « que vous devez avoir d'estre un roy aussi sage et capable de gouverner vostre
 « royaume que vous estes grand et déjà très glorieux, puisque ceux qui ont
 « jalousie de vostre puissance vous redoutent et font des avances pour avoir
 « vostre amitié, et les autres recherchent vostre protection et les assurances
 « pour en recevoir des effects. »

La reconnaissance que Louis XIV conserva au cardinal pendant sa vie, ses regrets après sa mort, sa soumission, la confiance entière qu'il lui accorda tant qu'il tint le timon du gouvernement, et ensuite cette expérience, cette habitude du pouvoir, qu'il développa subitement dès le lendemain de la mort de son premier ministre, tant de docilité hier, tant d'autorité aujourd'hui, sont-ils le fait du hasard? Des historiens l'ont cru plutôt que d'y voir le résultat de la patiente initiation du jeune prince dans toutes les affaires ardues qui, depuis 1649 jusqu'en 1661, furent exposées et discutées devant lui, de la communication confiante qui lui fut faite de toutes les lettres et propositions des chefs de la révolte, des négociations des ambassadeurs, des intrigues des partis, le résultat, en un mot, de ce grave enseignement de l'exercice du pouvoir royal, donné à un jeune prince au milieu de l'agitation de la Fronde et des vicissitudes de la guerre.

Ainsi s'explique naturellement, ainsi se démontre par les faits, cette éducation politique de Louis XIV, éducation si complète, qu'elle n'est pas l'un des moindres titres de gloire de l'homme d'État tant calomnié, du ministre habile qui prit soin de se donner pour successeur un roi puissant et éclairé. On n'a pas assez remarqué que le ministre mourant a pu conseiller à son élève de gouverner lui-même et de n'avoir plus de premier ministre; certes, il fallait être bien sûr de l'éducation du jeune prince pour oser proposer un mode de gouvernement qui n'avait pas d'exemple depuis l'établissement régulier de la monarchie, et auquel la France dut son grand siècle. Mais Mazarin avait cette confiance qu'il avait déjà manifestée. Un jour, nous dit l'abbé de Choisy, le maréchal de Grammont le flattait d'une puissance éternelle, fondée sur l'incapacité du roi. « Ah! monseigneur le maréchal, lui répondit-il, vous ne le connaissez pas; il y a en lui de l'étoffe de quoi faire quatre rois et un honnête homme. »

Pour donner à la description du palais Mazarin une suite et de l'ensemble, j'ai dû intervertir l'ordre chronologique des événements : rétablissons-le dans un rapide aperçu. Le capitaine Mazarin, agent du pape, arrive en France (1628) sous le règne de Louis XIII et le ministère de Richelieu ¹⁹⁶, il se distingue dans les négociations diplomatiques; il est fait cardinal ¹⁹⁷ et succède au premier ministre, dont il maintient la politique ¹⁹⁸ pendant la minorité de Louis XIV. La paix de Westphalie (1648) est son ouvrage; le traité de Munster donna l'Alsace à la France et servit de base à tous les traités. Il fait construire son palais par le grand Mansart après avoir essuyé les refus du Bernin (1644), il rend publiques ses collections (1648), et il encourage les lettres et les arts tant à Paris, au moyen de nombreuses pensions qu'il distribue avec intelligence, qu'à Rome, où il a la grande pensée de former une école de peinture, de sculpture et d'architecture (1655), dans laquelle les jeunes artistes français iront puiser à la véritable source les sages principes et les féconds enseignements ¹⁹⁹.

En même temps il lutte, au milieu de l'épuisement financier, contre l'esprit d'anarchie et l'envahissement des grands pouvoirs féodaux et parlementaires; mais au sortir de l'état de violente compression où se trouvaient Paris et la France à la mort de Richelieu, la douceur de son caractère ²⁰⁰ est impuissante contre le soulèvement des passions politiques et le besoin d'une liberté qui va jusqu'à la licence. Une explosion était nécessaire, elle a lieu ²⁰¹, et il en est la victime. Quand Mazarin eut inutilement résisté à tout et à tous ²⁰², aux parlements avec l'autorité royale ²⁰³, aux émeutes avec son courage et quelques partisans, aux brutalités même de M. le Prince ²⁰⁴ par sa patience, il usa de la seule arme qui lui restait contre tant d'effervescence, il céda. En présence de toute la cour, il prit congé de la reine: « Puisque tout le monde conjurait sa reine, lui dit-il, même M. le duc d'Orléans, il ne croyait plus pou-

« voir servir utilement Sa Majesté, et la suppliait de lui permettre de se
 « retirer : en quelque lieu qu'il allât, il n'oublierait jamais les obligations qu'il
 « avait à la France ²⁰⁵. »

Dans la soirée du 6 février 1651 ²⁰⁶, avec le costume d'un cavalier en voyage, accompagné seulement du comte de Broglie, il sortit à pied du palais Mazarin, suivit la rue de Richelieu, et trouva à la porte de la ville trois cents cavaliers qui l'accompagnèrent jusqu'au Havre. Après avoir délivré les princes, il fut abandonné du plus grand nombre de ses gentilshommes qui avaient perdu confiance en sa fortune, et il se dirigea presque seul sur Péronne, où le maréchal d'Hocquincourt lui amena ses nièces ²⁰⁷. De là, il poussa jusqu'à Brühl, château construit sur les bords du Rhin, près de Cologne. Quand il fut loin et bien à bas, lorsque le lion n'eut plus ni dents, ni ongles, le Parlement s'anima contre lui d'un violent courage, sa tête fut mise à prix et ses biens vendus à l'encan ; cette bibliothèque précieuse, réunie par Naudé, la plus innocente sinon la plus glorieuse de ses acquisitions, fut spécialement affectée à la rançon de la tête infâme du ministre qu'on ne craignait plus et qu'on ordonnait de ramener mort ou vif. Si sauvage et si stupide que fût un paroil arrêt, Mazarin s'y attendait, il connaissait son monde ; mais il comptait sur le roi et sur la reine mère, il fut sensible à leur abandon ; ses paroles à cette occasion étaient remplies de noblesse : « Le roi et la reine, écrit-il, m'ont
 « déclaré un traître, un insuffisant et l'ennemi du repos de la chrétienté après
 « les avoir servis avec tant de fidélité, sans aucun intérêt et tant de grands
 « succès ²⁰⁸. » Il ne savait pas que le roi, en signant, s'était récrié sur le procédé injuste ou au moins insolite, « d'exposer en proie la vie d'un cardinal ; » c'était alors le seul effort dont Louis XIV fût capable en faveur de son ancien ministre.

La mise aux enchères de quelques volumes semble devoir passer inaperçue au milieu de l'agitation générale ; on serait disposé à croire que la bibliothèque du cardinal avait encore moins de partisans que lui-même, on se tromperait. Cette brutale décision ne fut prise par le Parlement qu'après plusieurs ajournements et une longue discussion. Elle souleva une réprobation générale, on eût dit la fille innocente d'un grand coupable, enveloppée dans la condamnation de son père ; de tous côtés s'offrirent des âmes charitables pour la recueillir. C'est Tubeuf qui fait saisir le palais tout entier pour garantie du prix de sa maison ; c'est le trésorier de Moulins, M. Violette, qui en offre 45,000 livres. Mais rien ne servit, elle fut mise sur table aux cris perçants des vendeurs, « et tout Paris y alla comme à la procession, » ainsi que l'écrivait Guy Patin à son ami Spon, en oubliant cette fois les passions du frondeur. On n'en vendit toutefois qu'une faible partie, et l'on s'arrêta. Plusieurs raisons contribuèrent à suspendre la vente, d'abord les plaintes qui s'élevèrent de tous côtés sur l'inéptie des officiers publics chargés de ce soin, ensuite on vit que le résultat financier

serait bien faible, enfin, acheteurs et vendeurs furent un peu intimidés quand le roi, par une lettre de cachet, eut ordonné à Fouquet, son procureur général, de s'opposer à la vente de cette bibliothèque, dont le cardinal lui avait fait donation ²⁰⁹.

Mazarin ne s'endormit pas dans sa retraite; au moyen de ses relations avec les chefs de partis et de sa correspondance intime avec Anne d'Autriche ²¹⁰, il dirigea les affaires et domina la régente d'une manière plus absolue que s'il eût été encore près d'elle au Palais-Royal. Ses combinaisons étaient puissantes de toute son habileté, sans être affaiblies par son impopularité: elles tendaient toutes à faire cesser son exil; mais il ne voulut pas l'abrégier d'un jour, au prix d'une concession de l'autorité royale ²¹¹, ou d'un rapprochement avec l'Espagnol. Désirant n'en être redevable qu'à soi, il sacrifia tout ce qu'il possédait, et leva dix mille hommes de troupes, dont il donna le commandement au vicomte de Turenne, aux comtes de Broglie et de Navailles, aux maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté-Senneterre. Par leur renom militaire, autant que par la popularité dont ils jouissaient dans les camps où ils arboraient ses couleurs ²¹², ils relevèrent si bien sa cause, que les plus grands partis de France recherchaient la main des nièces de l'exilé, de celui dont le Parlement mettait la tête à prix et les biens en vente. On vit un duc de Mercœur épouser l'une à Brühl, un duc de Bouillon rechercher l'autre au milieu des camps.

Il rentra donc en France plus puissant qu'à son départ ²¹³, et, comme le roi l'annonçait par son ordre exprès, pour ramener la paix avec lui. Son parti fut suivi par les hommes les plus honorables du Parlement de Paris, par les caractères les plus austères de la noblesse de France. Mathieu Molé quitta son siège pour lui porter le secours de sa grande autorité et l'appui d'une influence populaire, qu'il devait à la conduite la plus noble, aux vertus les plus énergiques ²¹⁴. Le duc de Montausier, esclave des principes de la morale et d'une politique qui ne savait pas retrancher de ses obligations l'obéissance au roi, entraîna l'hôtel de Rambouillet, en allant combattre en Alsace pour la cour et son ministre ²¹⁵. L'armée mazarine, ainsi que l'appelait le prince de Condé, n'attendit pas longtemps la victoire. Le Parlement eut bientôt offensé le clergé, l'Hôtel de Ville irrita la noblesse; les Princes firent payer cher à tous les deux l'union séditieuse qu'ils avaient consentie, et quand le peuple, fatigué d'une guerre sans résultat et d'une famine sans compensation, trouva plus commode et tout aussi glorieux d'obéir à un prince, fût-ce même au plus légitime, ou à un maréchal de France, fût-ce même à Turenne, qu'au plus populaire des héros de la municipalité, le cardinal rentra dans Paris ²¹⁶ et fut accueilli comme un triomphateur, car il venait délivrer la capitale de bavardages inutiles, de vanités impuissantes, il ramenait l'unité en France, la prépondérance au dehors, le pouvoir dans la main royale et l'ordre dans les finances.

Ce serait sortir des limites de ce travail que d'apprécier l'influence des désordres politiques sur les mœurs, la littérature et les arts : un champ garde longtemps l'empreinte des ravages d'une eau qui a rompu ses digues, ainsi la société française porta les traces de ce débordement des passions mauvaises²¹⁷. On a épuisé sur la Fronde toutes les qualifications humiliantes, on l'a appelée une mascarade, une comédie; ses partisans eux-mêmes ne la prenaient pas plus au sérieux en acceptant son nom²¹⁸ ou en la comparant à une partie de chasse, comme le fait le coadjuteur²¹⁹, à une partie de cartes, comme le disait un chef de parti, ou encore au jeu de barres, comme l'écrivit Bussy-Rabutin²²⁰.

Jamais, à aucune époque, la France n'avait donné à tous les yeux un spectacle plus complet des défauts comme des qualités les plus brillantes du caractère national; d'une part, l'inconstance, la légèreté, l'esprit d'aventure et de galanterie; de l'autre, le courage et le dévouement. Si la Fronde, à sa surface, n'offre rien de sérieux, on ne trouve, en l'examinant plus à fond, que les mobiles les plus bas, l'amour-propre, une galanterie immorale²²¹, l'âpreté au gain, aux emplois, aux dignités, une absence complète de patriotisme, un oubli général des grands principes de la politique. Le cardinal Mazarin écrivait alors sur ses tablettes cette amère réflexion : « C'est un grand malheur « qu'il suffise, pour placer la France au plus haut degré de prospérité, que les « Français soient dévoués à la France, et qu'on ne puisse l'obtenir²²². » Après tout, pourquoi s'armer de colère et d'indignation? le sourire ne suffit-il pas? et l'esprit de légèreté, qui avait mis tous ces mauvais sentiments, tous ces vices à la mode, ne doit-il pas leur servir d'excuse? Jamais revirement d'opinion ne fut si prompt ni si complet que celui qui s'opéra en l'an 1655. Après trois ans de guerre civile et d'un bouleversement général qui semblaient dépendre de la présence ou de la retraite d'un seul homme²²³, cet homme reparait. Il sortit de la France parce qu'il était trop puissant, il rentra en maître absolu²²⁴, et tout se courba devant lui, tant on était convaincu de l'insuffisance des parlements et de la force de l'autorité royale. C'est que le cardinal Mazarin était de son temps et connaissait la France, tandis que les partis ne s'alimentaient que des souvenirs d'une féodalité dont on ne voulait plus, ou de velléités libérales dont on ne voulait pas encore. Il y eut, d'un côté, un principe et un homme d'État, de l'autre, des intérêts personnels et des brouillons²²⁵. C'était une question de temps, il eut facilement raison de tous, et à dater de 1655 les huit premières années du siècle de Louis XIV, qui préparèrent les autres, auraient droit de porter le nom de Mazarin.

Toutefois, ce grand spoliateur, ce ministre, objet d'innombrables calomnies, rentra à Paris, « réduit à une véritable nécessité, » ainsi que l'affirme un contemporain qui savait le fond des choses²²⁶. Ne retrouvant de son palais que les quatre murs, son premier soin fut de racheter, pièce par pièce, tout ce qui avait été vendu. On vint au-devant de ses désirs²²⁷. Meubles, livres, statues, tableaux, tapisseries, presque tout lui fut rapporté : car, on le conçoit facilement, dans ces

temps de prompts revirements, personne n'avait acheté sans une arrière-pensée de restitution ; on comptait bien n'y rien perdre en argent, on espérait se dédommager de la chance courue en s'en faisant un titre à la reconnaissance de l'émigré. C'est ainsi que la bibliothèque recouvra ses rares éditions et ses manuscrits si précieux, dont, cette fois, il fit dresser un catalogue exact ; c'est ainsi que les murs se ouvrirent des admirables et si coûteuses tapisseries ; les anciens tableaux rentrèrent dans les appartements, escortés des nouvelles acquisitions ; et les statues, après avoir été restaurées, reprirent leur place quand on eut retrouvé les artistes capables de compléter les fresques²²⁸. Rentré dans ses précieuses collections, dans son palais, au milieu de son luxe, le cardinal n'eut plus qu'un goût, celui d'augmenter sa fortune privée, et de pousser sa famille aux plus hauts rangs. Autant il avait été réservé et scrupuleux dans la jouissance des faveurs avant son exil²²⁹, autant il mit de hardiesse et d'autorité à les accaparer depuis son retour. Toutefois, les deniers de l'État restèrent, à ses yeux, une chose sacrée, les produits de l'impôt ne furent jamais détournés de leur emploi naturel, légal et juste ; mais, de ce que la France lui devait sa prospérité, il conclut qu'il avait droit de prélever sur elle une dîme équivalente à ses services, à ses travaux, à ses souffrances ; et chaque fois qu'une riche abbaye venait à vaquer, qu'un gouvernement productif pouvait être donné, il se demanda qui l'avait le mieux mérité de lui ou du courtisan qui les sollicitait, il comparait les services, et gardait l'abbaye et le gouvernement. Avait-il tort²³⁰ ? Il faut le croire : car l'histoire lui a déjà fait cruellement expier les vingt-cinq millions qui devaient rehausser l'éclat du nom de Mazarin²³¹.

Examinons cependant l'origine de cette fortune, qui ne dépasse pas celle de plusieurs de nos banquiers ; cherchons sans préventions la source de ces revenus, qu'on peut à peine appeler immenses. On trouve, dans les papiers de Colbert, la preuve que cet homme intègre a été l'auteur de cette fortune, commencée et accrue par ses conseils et ses négociations ; et si j'ajoute qu'en faisant ainsi prospérer les finances du cardinal, il agissait de même pour la sienne, je ne croirai lui faire tort aux yeux de personne, en même temps que je réduirai à sa juste valeur ce qu'ont dit de la rapacité du cardinal les mémoires de quelques courtisans insatiables.

Il faudrait, avant tout, se faire une idée exacte de l'état financier de la France au sortir de la guerre civile et pendant les six années qui ont précédé la paix générale. La correspondance du cardinal et de Colbert fait mieux voir que tout autre document le désordre, les expédients de cette situation tout à fait exceptionnelle et provisoire. Le cardinal avait concentré entre ses mains tous les services, parce qu'il les dirigeait tous, et la fortune publique se confondait avec la sienne. Il parle, dans les lettres qu'il adresse à son intendant, de ses propres finances, mais aussi de celles de l'État, du paiement des forti-

fications, de la solde des troupes et de l'expédition des galères; ailleurs, il écrit à Colbert (19 juillet 1655) : « Cependant la vérité est que ce soir, « après ce payement fait, il n'y aura plus un sol à la cour, non-seulement « pour donner à l'armée, mais même pour subsister; c'est pourquoy je vous « prie, sans perdre un moment de temps, de presser messieurs les surinten- « dants de nous envoyer un prompt secours au moins de cent mille francs; et « s'ils veulent mes pierreries pour avoir plus de facilité de trouver cette « somme sur-le-champ, vous les leur donnerez. »

Colbert lui envoie l'argent qu'il demande, et lui écrit : « Il est bien néces- « saire que Votre Excellence fasse payer les pourvoyeurs, fruitiers et boulan- « gers de sa maison, pour profiter de la plus-value des espèces. »

Le cardinal donne ses ordres d'après ces renseignements, puis il demande « des devises, des estendars pour son régiment, dix mille piques, mille pisto- « lets, des mousquets et vingt milliers de plomb, » ici on voit le ministre de la guerre; « des montres et des tabatières pour cadeaux, » là c'est le ministre des affaires étrangères; des traites et des billets, c'est le ministre des finances. On ne sait pas souvent s'il s'agit de ses chausses et de ses propres souliers ou de ceux de l'armée : c'est une simarre doublée de martre, puis des équipements militaires, puis « une robe de chambre pour Son Eminence. couleur de taumé d'un costé, et l'autre peluche couleur d'aire. » Les tableaux du Corrège passent avec les galères du roi, les dentelles de ses nièces s'accrochent aux opérations d'un siège (1655).

Cette confusion avait son excuse dans les circonstances : ce qui n'en a trouvé aucune, aux yeux de la postérité, c'est la vente des charges publiques ²³², usage reçu qui s'était continué et n'a que très-peu contribué à la fortune du cardinal. Ce procédé fiscal avait ses approbateurs, puisque Colbert écrit à Mazarin, le 10 mai 1655 : « Une personne de condition, frère d'un maistre « des requestes, m'est venu donner advis qu'un des aulmôniers du roy étoit « malade à n'en point relever, et que sy Votre Eminence vouloit se servir du « prix de cette charge pour les présentes affaires de l'Estat, qu'il en donneroit « ce qu'elle arbitreroit. »

C'est une insinuation; quant aux scrupules, voici le cas qu'on en faisait : Colbert demande la charge de capitaine de la voillière des Tuilleries dont on offre 20,000 livres. « Sy Votre Eminence avoit la bonté de m'en gratifier, « elle m'obligeroit infiniment; et mesme, si elle désiroit que j'en donnasse « quelque chose, ses volontés seroient exécutées ²³³. »

Avec de grands appointements, de nombreux bénéfices qui revenaient à juste titre au cardinal ministre, si l'on apprécie ses services; avec Colbert, profitant du change et du cours des espèces, administrant avec zèle et habileté, cette fortune s'accrut rapidement; mais, je le répète, Colbert dirigeait tout, Mazarin laissait aller les choses. Nous voyons dans une lettre qu'il écrit à son intendant, le

16 octobre 1653, l'aveu de son incapacité et l'honorable excuse qu'il donne du désordre dont il est cause :

« Il est bon que vous sachiez, une fois pour toutes, en m'obligeant à appliquer à mes affaires comme je fais à présent, car j'ay cinquante ans, j'ay eu plus des nécessités que je n'en ay à ceste heure, et il n'a jamais esté en mon pouvoir de faire aucun effort pour les mestre en bon estat. Il faut que vous me supléyez en ce manque et que vous ne prétendiez pas d'exiger de moy certains soins qu'il ne m'est pas possible de donner à mes intérêts particuliers, que je suis en possession depuis longtemps (et par mon naturel et par habitude) d'oublier pour les affaires publiques ²³⁴. »

En 1654 (7 juillet) Colbert écrit : « Je n'ose rien dire à Votre Eminence de ses affaires. Aux mois de juillet, septembre et octobre 1654, elles n'estoient pas si mauvaises qu'elles sont, et je n'ay rien à recevoir de plus de six mois d'icy et beaucoup et incessamment à dépenser ; l'ordinaire de sa maison mesme a esté diverti et je ne puis venir à bout de le faire réassigner ; voicy le troisième mois qu'il est deubt, je me taste moy-mesme souvent pour connoistre, sy cela vient de ma faute, mais je ne trouve rien à me reprocher autant que mon industrie se peut estendre. »

Le cardinal met en marge : « Je crois ce que vous me dites, et je vois fort bien que je gâte plus en un jour que vous ne scauriez accomoder et mesnager en deux ans ; mais c'est impossible de me refaire, et comme tout cela vient d'un principe si glorieux comme est de servir le roy, je réputeray à malheur si je ne continuois à avoir ce zèle ²³⁵. »

Ces nobles sentiments sont devenus de nos jours des règles banales de conduite, c'étaient alors des exceptions louables. Il était admis que les charges publiques enrichissaient leurs titulaires, et les exemples ne manquent pas avant la minorité de Louis XIV, pendant le ministère de Mazarin et après, pour établir que tous ceux qui sont entrés dans de grands emplois en sont sortis avec de grandes fortunes.

Le petit évêque de Luçon écrivait, en 1609, à madame de Bourges : « Nous sommes tous gneux dans ce pays, moi tout le premier ; mais il faut y porter remède, si l'on peut ; je n'ai aucun lieu où je puisse faire du feu à cause de la fumée. Mon évêché est le plus crotté de France. » Il n'avait encore ni petit Luxembourg, ni Palais-Cardinal, et dans l'occasion il faisait vendre ses tapisseries pour s'entretenir convenablement. « C'est grande pitié que pauvre noblesse, écrit-il encore à madame de Bourges, je vous rends mille grâces de la peine que vous avez eue de vendre ma tapisserie, par là vous connaissez la misère d'un pauvre moine réduit à la vente de ses meubles. »

Ce pauvre noble laissait, en 1642, un million et demi à son roi, un palais qui surpassait en magnificence les palais royaux, et il dotait toute sa famille de legs non moins considérables ; mais, Richelieu avait rendu de grands ser-

vices à son pays, et sa réputation avait triomphé des criaileries de l'envie. Louvois ²³⁶, de même que Letellier, son père, amassa de grands biens, Colbert divisa entre ses neuf enfants une fortune qui ne saurait être évaluée à moins de dix millions, et le marquis de Seignelay, ministre de la marine, un prodigue, avait encore à sa mort en 1690, dix-sept millions. Peut-on comparer des temps si différents et aux services rendus par le cardinal Mazarin, des services d'un ordre tellement subalterne.

Les dépositions de Fouquet ²³⁷, dans son procès rendu célèbre par les regrets de ses nombreuses créatures ²³⁸, ont plus contribué que toute autre cause à exagérer les torts du cardinal ²³⁹. On n'a pas considéré qu'un surintendant qui n'avait rendu à son pays aucun service, qui volait pour satisfaire à d'immorales prodigalités, et qui mentait à son souverain pour voler impunément ²⁴⁰, n'avait pas le droit de mettre en parallèle la gestion la plus scandaleuse des finances de la France, gestion que le procureur général appelait un brigandage avec la fortune d'un ministre qui avait gouverné pendant vingt ans, agrandi la France, marié le roi et pacifié l'Europe, surtout quand cette fortune, selon les idées du temps, bien légitimement acquise, n'avait fait tort ni aux individus, ni au peuple, ni à l'État, et n'atteignait pas le chiffre des dépenses du seul château de Vaux ²⁴¹.

Mais laissons de côté ces imputations, prises en dehors du vrai, qui dans l'histoire doit se régler d'après la manière de voir de chaque époque, et constatons seulement que cette fortune et la restauration de son palais ²⁴², permirent au cardinal, dès l'hiver de 1655, de recevoir la famille royale, et de lui donner repas et concerts, en même temps qu'il logeait les jolies nièces qui lui restaient à placer. Le prince de Mantoue arrivait à Paris, le roi pensa qu'il devait lui faire une réception digne de son rang; aussi y eut-il le matin concert et repas au palais Mazarin, le soir bal et ballet au Louvre, et dès lors les deux habitations vont sur le même rang, quant à la magnificence et au luxe. Nous pourrions faire parler un témoin, car Loret, le gazetier fidèle, le poète burlesque, avait assisté aux deux fêtes; il était chargé d'en tenir le procès-verbal, il n'omet aucun détail, pas même les regrets excités par les traces « des fureurs barbares de messieurs du Parlement ²⁴³. » Mais ses descriptions sont longues, il faut y renvoyer ainsi qu'au tableau qu'il trace de Paris « inondé de joie, » entraîné dans les plaisirs, les bals et les mascarades. Parmi les plus grands noms et les beautés les plus à la mode, il cite, on le pense bien, « les nièces de Son Eminence ²⁴⁴, » il n'y avait pas de fêtes sans leur présence. Il n'y eut bientôt plus de mariages sans elles.

Les fêtes n'empêchèrent point que ce palais ne redevînt un asile pour de nobles exilés, ou une hôtellerie splendidement hospitalière pour quelques grands personnages dont le cardinal avait eu à se louer à sa sortie de France ²⁴⁵. C'était aussi une des curiosités que les étrangers s'empresaient de visiter

pendant leur séjour à Paris ²⁴⁶, ainsi qu'un vaste musée de l'industrie, des arts et des sciences, que les savants et les artistes consultaient avec fruit. Car nous ne saurions oublier, ni laisser passer inaperçu, le caractère de publicité libérale, tout particulier aux collections du cardinal, dans un temps où au Louvre il n'y avait de tableaux que dans les appartements particuliers de la reine mère et du roi, où le Luxembourg ne possédait que peu d'objets d'art, et où les abbés de Cluny n'avaient rien à montrer.

On ne comptait donc pas une seule collection publique à Paris, et les singulières distractions que se permettaient les plus nobles visiteurs, rendaient plus méritoires encore les facilités offertes chez lui par le cardinal. Chaque époque apporte des différences dans les mœurs, mais le respect pour certains principes semblerait devoir dominer leurs modifications passagères. Tout le dix-septième siècle a été enclin à la rapine : au jeu on trichait, dans les plus simples rencontres de la vie on prenait indûment à droite et à gauche, dans les charges et dans les finances de l'État on faisait des profits illicites, partout enfin on volait. Les exemples seraient faciles à donner, ils surabondent, et ces faits expliquent pourquoi l'idée de rendre publiques des collections d'objets précieux n'était venue à personne, les permissions de les montrer étaient même très-restreintes ²⁴⁷. Un jour, le cardinal Barberini, le même qui plus tard vint demeurer au palais Mazarin, étant alors légat en France, durant le pontificat de son oncle, eut la curiosité de voir le cabinet du peintre du Moustier et du Moustier lui-même. On prend heure, il se présente, en entrant il répond de sa suite, précaution d'autant plus singulière, qu'il n'avait avec lui que les personnes de sa compagnie, et entre autres, monseigneur Pamphili, qui fut plus tard Innocent X. Après avoir tout visité on se retire, mais il manque à du Moustier un beau volume du Concile de Trente, et il se retrouva sous une soutane ²⁴⁸.

La reine Christine donnait, à ce qu'il semble, dans ce travers; étant à Paris, elle n'aurait pas cru connaître la capitale, si elle n'avait visité le palais Mazarin ²⁴⁹. Elle s'y annonce, Colbert se met à sa disposition; mais laissons-le parler, il rend compte au cardinal de cette visite royale, nous verrons après, le singulier avis confidentiel que l'intendant reçoit au sujet de *cette folle* : « La
 « royne de Suède vit hier (11 septembre 1656) le palais de Votre Éminence, où
 « elle arriva à trois heures et en sortit entre cinq et six; elle commença par
 « l'appartement bas, dont elle considéra fort les statues et les trouva fort
 « belles, elle vit l'escurie, qu'elle dit estre estroite. En suite elle monta en
 « haut, s'arrêta dans chaeune chambre assez longtemps, en considéa tous
 « les tableaux et parla presque sur tons, et particulièrement sur la sainte
 « Catherine du Corrège, elle considéa fort la chambre du grand alcôve,
 « qu'elle trouva fort belle, elle vit ensuite la bibliothèque et voulut monter au
 « garde-meuble, où elle admira la Vénus du Corrège et celle du Titien. Elle

« parla pendant tout ce temps, beaucoup plus italien que françois. » Le cardinal écrit sur la marge de la lettre de Colbert : « Je ne vois pas par ce récit « que la Reyne aye veu mon appartement du Louvre, mais en cas qu'elle « demande à le voir, je vous prie de prendre garde que la folle n'entre pas « dans mes cabinets, car on pourroit prendre de mes petits tableaux. » Colbert répond le 45 septembre : « Elle n'a pas visité l'appartement du Louvre ; sy « elle y avoit esté, j'aurois tasché d'empêcher le désordre, comme j'ai faict « avec assez de peine dans le palais de Votre Éminence, quoyque M. de la Bre- « tèche, qui gardoit Sa Majesté, ay fait ce que je désirois de luy. »

La princesse royale et le roi de Danemark peuvent encore être cités parmi les visiteurs ; ce dernier fit exécuter dans son pays quelques-unes des dispositions de cette belle habitation, et rendit publiques sa bibliothèque ainsi que ses autres collections. C'est ainsi que la France se plaçait déjà à la tête des nations et donnait des modèles aux pays étrangers ²⁵⁰.

Un soir, le palais Mazarin s'illumine de mille feux variés, pendant trois jours des fontaines de vin coulent à ses portes, de longues files de mendiants viennent recevoir des aumônes d'argent, de pain et de viandes. Qu'est-il donc arrivé ? Un fait impatientement attendu depuis longues années, la paix. Le cardinal l'a signée à la frontière d'Espagne, la France est heureuse, Paris est dans l'ivresse, et au milieu des magnificences de la ville et des libéralités de ses habitants, la demeure du ministre pacificateur est à bon droit la plus magnifique et la plus libérale ²⁵¹.

Mais nous touchons au terme de cette carrière qui a fait à Mazarin une si grande place dans l'histoire : c'est à la frontière d'Espagne, après la conclusion de la paix et du mariage de Louis XIV, deux actes politiques, qui, pour la gloire d'un homme d'État, valent un grand historien ²⁵², que le cardinal, usé par les affaires et l'activité dévorante d'une vie de lutttes et d'intrigues, ressentit les premières atteintes du mal qui devait le mener au tombeau. Il avait droit de dire, en montrant à la reine ses jambes couvertes de plaies : « Voyez, « madame, ees jambes qui ont perdu le repos en le donnant à la France ²⁵³. » Arrivé à Paris, il s'établit dans son palais ²⁵⁴, renonçant désormais à habiter le Louvre, où le roi, alors marié, n'était pas trop à l'aise. Comme ses souffrances lui rendaient toute marche pénible, il fit pratiquer dans sa galerie ²⁵⁵ une machine à contre-poids pour monter et descendre, s'évitant ainsi les fatigues de l'escaier. C'est le seul changement, la seule augmentation qu'on remarquât dans son palais.

En cet état de faiblesse, il ne put faire partie du grand cortége qui accompagna la reine Marie-Thérèse à son entrée dans sa bonne ville ; il y envoya toute sa maison, qui sortit en bon ordre par la rue de Richelieu, sous la conduite de son intendant Colbert ²⁵⁶. Le luxe qu'il déploya en cette circonstance répondait à la part glorieuse qu'il avait prise dans cet heureux événement, et la richesse de ses

carrosses, la beauté des harnachements de ses chevaux, étaient encore rehaussées par l'escorte brillante de nombreux gentilshommes, parmi lesquels on comptait les seigneurs les plus fiers et les plus élégants de la cour, un chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds, etc., etc. ²⁵⁷.

Le cardinal se fit porter à l'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, il s'y rencontra avec Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre, Turenne et ce qu'il y avait de plus brillants courtisans ²⁵⁸. Ses nièces l'avaient accompagné; Olympé et Marie de Mancini, la dame de Beauvais elle-même, durent saluer le royal époux de l'infante avec ce sentiment de souvenirs confus qu'on éprouve au sortir d'un rêve; en effet, la réalité commençait pour tout le monde, excepté peut-être pour une femme, dont le passé avait été si triste, qu'il lui était permis de rêver un meilleur avenir. La femme du cul-de-jatte Scarron ²⁵⁹ était confondue dans la foule des curieux, elle vit le roi sans être remarquée de lui, elle l'admira sans qu'il songeât à elle, et le lendemain elle écrivait à madame de Villarceaux: « Pendant dix heures je fus toute yeux. La reine dut se coucher, hier au soir, assez contente du mari qu'elle a choisi. » La future madame de Maintenon se trahissait dans son admiration pour le futur grand roi, dont elle devait être contente à son tour.

A partir de ce jour l'état de la santé du cardinal empira. Les gazettes et la muse historique de Loret donnaient chaque semaine les bulletins de ses indispositions ²⁶⁰, mais en homme courageux le ministre n'abandonnait pas le timon des affaires ²⁶¹, en homme de cour il conservait au milieu des souffrances un visage calme et impassible ²⁶². Il voulut même recevoir chez lui et fêter à sa manière la jeune reine. Les vingt-quatre violons, assistés de vingt chanteurs italiens, firent merveille devant la famille royale et toute la cour. Après un souper magnifique, il y eut spectacle, mais de ces divertissements le plus goûté fut la promenade dans les vastes appartements splendidement éclairés, et l'inspection des riches collections. On s'arrêta dans la bibliothèque, on admira les fresques, les tableaux, les tapisseries, les statues et les meubles ²⁶³.

Ce devait être la dernière fête de cette grande demeure; le cardinal ne put jouir de la paix dont il était l'auteur. Il comptait cependant sur ce retour de la tranquillité pour rétablir en France l'ordre dans tous les services, la prospérité dans toutes les industries ²⁶⁴. En architecte habile, son premier soin avait été d'assurer le sol sur lequel il voulait construire; la paix conclue, rien ne l'ébranlait plus, il pouvait poser la première assise. Colbert reçut ses instructions, le roi eut l'honneur de les mettre en pratique ²⁶⁵.

Une solennelle consultation des neuf médecins les plus célèbres eut lieu, et Guenaud ²⁶⁶ se chargea d'annoncer à l'illustre malade sa mort prochaine. Il reçut ce terrible arrêt avec calme, et se disposa à quitter cette vie avec dignité, mais la nature fut plus forte que son courage. Dans ce palais somptueux, entouré d'un luxe qui avait été l'amusement de sa vie, et d'objets d'art

qui le charmaient encore, il ne put retenir le cours de ses regrets. Le comte de Brienne en fut témoin. « Je me promenais dans les appartements neufs de son palais (on sait qu'il s'agit de la grande galerie qui longe la rue de Richelieu et qui conduisait à sa bibliothèque), j'étais dans la petite galerie où l'on voyait une tapisserie toute en laine qui représentait Scipion, exécutée sur les dessins de Jules Romain ²⁶⁷. Je l'entendis venir au bruit que faisaient ses pantoufles qu'il traînait comme un homme fort languissant et qui sort d'une grande maladie. Je me cachai derrière la tapisserie et je l'entendis qui disait : « Il faut quitter tout cela. » Il s'arrêtait à chaque pas, car il était fort faible, et se tenant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et jetant les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue, il disait du profond du cœur : « Il faut quitter tout cela. » M'ayant aperçu, il me dit d'un ton fort dolent : « Donnez-moi la main, je suis bien faible, je n'en puis plus, et cependant je suis bien aise de me promener, et j'ai à faire dans ma bibliothèque. » Je lui présentai le bras, et il s'appuya dessus. « Voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège et encore cette Vénus du Titien et cet incomparable déluge d'Antoine Carrache, ah ! mon pauvre ami, il faut quitter tout cela. Adieu, chers tableaux que j'ai tant aimés ²⁶⁸ ! »

Le vieux cardinal moribond, courbé sous le poids de ses regrets, ce grand corps livide, enveloppé tout nu dans sa robe de chambre de camelot, fourré de petit-gris, et seul se traînant au milieu de ses galeries, de sa bibliothèque et de ses vastes appartements, n'est-ce pas un sujet de tableau digne d'un artiste, sujet moins piquant sans doute que le spectacle des tables de jeu et de l'élégance de la cour entourant son lit de mort, mais plus dramatique et d'un haut enseignement moral ? Reportons-nous à cette époque : jamais homme d'État était-il parvenu à cette élévation ? Après tant de résistances, tout pliait, tout avait cédé ; après tant de dédains et d'injures, il se voyait entouré des princes de l'Eglise, ses frères, et de ses neveux, parmi lesquels il comptait un petit-fils de Henri IV, un prince de Savoie, un duc de Modène, les plus grands noms de France, et dans l'avenir, les illustrations militaires qui portent nom Conti, Vendôme, et le plus illustre de tous, le grand prince Eugène. Il était si haut placé, qu'on lui supposait toutes les ambitions ; et après l'avoir soupçonné de destiner ses nièces aux trônes de France et d'Angleterre, on l'accusait enfin lui-même de se préoccuper de la succession du vicaire de Saint-Pierre ²⁶⁹.

Le palais Mazarin, si bien fait pour une vie de luxe et de plaisirs, convenait peu à la mort ; le malade vint l'attendre dans la tranquillité de sa belle résidence de Vincennes, espérant peut-être quelque soulagement de l'air des bois, dont il avait plus d'une fois ²⁷⁰ éprouvé la bénigne influence, et du printemps qui s'approchait. La cour l'y suivit, morne et silencieuse, Louis XIV et sa mère ne quittèrent pas le chevet de son lit ²⁷¹ ; et tandis que les églises de

Paris retentissaient de ces prières funèbres que l'étiquette réservait à l'État et aux rois dans leurs grandes infortunes, le cardinal disait au curé de Saint-Nicolas des Champs : « Mon père, parlez-moi de la miséricorde de Dieu, car « pour ses jugements rigoureux, je ne sais que trop ce qu'ils peuvent être. » L'histoire ne donne pas d'exemple d'une tranquillité d'âme plus parfaite, d'un esprit aussi ferme, à la veille de quitter toutes les grandeurs de cette terre²⁷². Mazarin, comme l'avoue, malgré elle, madame de Motteville, « fit bonne mine « à la mort, » c'est-à-dire qu'il se montra chrétiennement résigné et repentant²⁷³.

Il y eut à ce lit de mort deux choses dont on était également avide, les conseils politiques du ministre et les richesses du cardinal. La distribution de ce grand héritage se fit en ordre, chacun eut sa part, et quelle part²⁷⁴ ! Au roi les conseils politiques²⁷⁵ : il les suivit si bien, qu'il sembla pendant plusieurs années que le ministre maintenait encore sa politique et défendait sa mémoire²⁷⁶ ; en outre dix-huit gros diamants, les plus beaux de la couronne, et les magnifiques tableaux de sa galerie, aujourd'hui l'ornement du Louvre ; au Pape, 600,000 livres pour faire la guerre au Turc ; à la ville de Paris, plus de 2 millions pour fonder un collège et construire une bibliothèque publique, le rêve de Naudé dans des temps meilleurs ; aux hommes de lettres, leurs pensions aussi exactement payées que s'il avait encore à les craindre ; et dans ces grandes libéralités qui couvrent dignement la source de ses richesses, le cardinal-ministre n'oublia pas la France : Richelieu avait imposé Mazarin²⁷⁷ ; Mazarin condamna Fouquet²⁷⁸ et recommanda Colbert²⁷⁹.

§ 2. LES HÔTELS DE PARIS, AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

La vie politique d'un grand homme d'État, les souvenirs d'une époque brillante de notre histoire, doivent augmenter l'intérêt que présente encore de nos jours un noble édifice. Son importance deviendra plus sensible encore à tous les yeux, si, à l'éclatant tableau du luxe et de l'élégance qui élevèrent, au dix-septième siècle, en moins de cinquante ans, tant de somptueuses demeures à la ville et aux champs, on oppose le triste dénuement où nous a réduits le marteau des révolutions et des démolisseurs.

Mais, dit-on, et ce langage est celui des plus fervents amis des arts, ces bâtiments sont modernes, leur style manque de pureté. J'en conviens : comparées aux monuments de l'antiquité, ces constructions sont modernes ; comparées au Parthénon, elles ont des défauts que n'a pas le Parthénon. Cependant derrière nous déjà une nouvelle postérité nous presse ; ce que nous faisons aujourd'hui, vaille que vaille, serre la main de l'histoire. Ces habitations de nos pères, pour nous fraîches écloses, prendront bientôt le caractère de monuments historiques, si nous parvenons à les préserver des transformations qu'amène le temps, cet ouvrier infatigable, et de ce goût d'innovation qui d'âge en âge détruit les anciens chefs-d'œuvre, pour faire place aux essais toujours hasardeux du style à la mode. Les habitations monumentales dont je parle méritent sans doute plus d'une critique, et je l'accorde volontiers, pourvu qu'on ne veuille pas s'en faire un argument pour démontrer la nécessité de les détruire ou de les abandonner. Chaque époque a son caractère, son style et ses beautés ; il importe de garder la trace du passage de tous les grands artistes, en conservant le souvenir de leurs travaux. Moi aussi j'admire le Parthénon, j'ai étudié avec des serremments de cœur les mutilations qu'il a souffertes depuis deux mille ans, mais je n'en conserve pas moins d'admiration et d'égards pour les monuments élevés à d'autres époques moins brillantes, en d'autres contrées moins favorisées.

Il est utile de mettre ces considérations sous les yeux des hommes de goût, il est urgent qu'ils les aient souvent présentes à l'esprit ; dans leur amour pour les monuments du vieux temps, ils sont trop disposés à faire bon marché des monuments plus récents, qui n'ont qu'à vieillir pour acquérir des droits au respect de tous. Que désormais il n'y ait qu'une règle de con-

servation pour tous les chefs-d'œuvre, qu'ils soient de Phidias ou de Jean Goujon, d'Ictinus ou de Philibert Delorme.

La construction du palais Mazarin au milieu de la ville de Paris n'est pas une circonstance indifférente ; la distribution de ses appartements, l'ornementation de ses murs, la disposition de ses magnifiques collections, ne peuvent passer inaperçues dans l'histoire des arts en France. J'y vois un de ces faits qui ouvre une ère et forme un temps d'arrêt convenable pour placer quelques observations générales sur la marche de notre architecture ²⁸⁰.

Charlemagne eut assez de puissance pour ordonner la construction de grands monuments, ses successeurs eurent assez de persévérance pour faire naître un style ; l'architecture religieuse, au moyen âge, n'a nulle part conquis d'aussi beaux trophées que dans notre pays, mais ce grand art, qui, sous le nom de byzantin et de gothique, fut si bien français en France, tomba en discrédit. On n'aurait plus voulu, au seizième siècle, habiter le charmant hôtel de la Trémoille ou celui des abbés de Clugny ²⁸¹. Jean Bullant, Pierre Lescot, Philibert Delorme, Androuet Ducerceau, rapportèrent d'Italie un autre style et une autre pratique dans l'art de bâtir. Inutile de comparer entre eux les styles d'architecture et de distribuer des regrets ou des applaudissements ; il y a des empires qui eroulent et qu'on ne relève pas, quelque grands que soient leurs souvenirs, et majestueuses les ruines dont leur sol est couvert. Le style aux effets hardis et aux inépuisables caprices avait fait son temps, l'ogive était passée de mode. En traversant le midi de la France et de l'Italie, nos princes et leurs armées, composées de toute la noblesse des cours, virent les monuments de l'antiquité, et les yeux furent frappés de la sobriété des ornements, de la régularité et de l'équilibre des dispositions générales, du rapport des proportions et des ordres avec les élévations et les charges. Ils s'éprirent de cette manière antique, mais pour eux toute nouvelle. François I^{er} fit venir Serlio de l'Italie, et nos artistes allèrent dans l'antique Rome chercher le nouveau, et s'inspirer des monuments de l'antiquité pour construire de modernes habitations.

C'était une révolution dans l'art, mais non dans les habitudes ; que la salle fût éclairée par des ogives ou par des fenêtres carrées, qu'elle fût couverte par une voûte à nervures, par un plafond uni ou à pontres saillantes, elle n'en était ni moins vaste, ni moins froide, elle n'en devenait ni plus intime, ni plus commodément habitable. C'est au dix-septième siècle que l'on comprit enfin, qu'à des modifications dans les mœurs devaient correspondre des changements dans les constructions, et que l'architecture ne serait qu'une théorie creuse, si elle n'avait cette souplesse qui se conforme aux temps et aux lieux.

Comment le dix-septième siècle entreprit-il cette révolution dans les habitudes ? A qui revient l'honneur de l'avoir commencée, puis dirigée ? C'est à ces questions que nous allons répondre.

Au sortir du seizième siècle, la société française semblait avoir atteint toute la gloire que peuvent donner les armes et les lettres, son nom retentissait dans tous les pays assez civilisés pour lui faire écho, et cependant le dix-septième siècle semble lui ouvrir une carrière nouvelle; c'est qu'avec lui commence la société moderne. Théologie, jurisprudence, art militaire, poésie, littérature, beaux-arts, tout change d'allure et revêt la forme de l'esprit moderne.

La première moitié de ce siècle comprend Henri IV et Sully, Louis XIII et Richelieu, Louis XIV et Mazarin : ces trois rois, ces trois ministres, assistent et président à la transformation des derniers restes de la brutalité féodale, à la transition de l'ancienne société à la nouvelle. Il suffit de ces grandes lignes, pour se placer au vrai point de vue et pour apprécier les changements que nous allons indiquer dans les habitudes et qui se marquent dans les habitations.

Délivrée des luttes civiles, à l'abri désormais de ces attaques à main armée, qui troublaient la vie privée et faisaient de chaque demeure une forteresse préparée et munie, pour la défense de la vie, de tout ce qui sert à la conserver, la société se réveilla comme d'un long cauchemar, et chercha autour d'elle à rendre l'existence plus commode, en même temps qu'elle devenait plus douce.

On trouva les portes cochères bien étrangées, les escaliers en limaçon bien étroits et bien sombres, les antichambres et les grands appartements bien trop vastes pour l'habitude de la vie; on comprit vaguement qu'il y avait une distinction à faire entre les réceptions officielles et le commerce de l'intimité, entre les grandes salles des fêtes et les petits appartements de la vie privée. On chercha; mais, tout ce qu'on attendait d'un architecte, tout ce qu'on demandait à un artiste, une femme du monde le donna ²⁸².

Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, chef d'une de nos grandes familles, distingué lui-même par les missions diplomatiques dont il fut chargé, épousa, en l'année 1600, Catherine ²⁸³ de Vivonne, fille du marquis de Pisani et héritière, par les Savelli, d'un des plus beaux noms de l'Italie ²⁸⁴. Une conformité heureuse de goûts pour la société et les gens d'esprit permit à la marquise de Rambouillet de s'entourer de tout ce que Paris renfermait de femmes agréables et d'hommes distingués. Loin d'avoir à craindre la comparaison, on à redouter le contact des gens de lettres, retenus jusqu'alors dans l'humble position d'une domesticité obséquieuse ²⁸⁵, elle voulut fonder sur une égalité réelle de goûts littéraires et de sentiments élevés, une quasi-égalité de rapports sociaux. Elle octroya une indépendance générale, sentant en soi le pouvoir d'une domination persuasive, qu'elle conquit sans effort sur la société de son temps, par les agréments de sa figure, le charme de ses manières, la douce tolérance de son austère vertu, et l'autorité d'une instruction solide et variée ²⁸⁶. Elle entreprit d'introduire l'honnêteté des sentiments au sein des passions les plus fougueuses, la délicatesse du langage au milieu du laisser-aller des conver-

sations, les finesses de l'esprit et les plus exquises recherches du cœur dans des rapports qui n'avaient guère connu jusque-là que les instincts brutaux. Grande entreprise, qui équivalait à la réforme de son siècle ²⁸⁷. Elle y réussit en faisant désirer de tous, comme un honneur, l'admission dans ses réunions où l'on donnait l'exemple de l'amour dans le mariage ²⁸⁸, d'une galanterie innocente dans la société des femmes ²⁸⁹, de la gaieté de bon goût dans le jeu contenu de l'esprit ²⁹⁰.

Sa longue vieillesse, son activité et sa grâce toujours jeune, n'auraient pas cependant rendu l'hôtel de Rambouillet aussi célèbre, si elle n'avait trouvé un aimable auxiliaire ²⁹¹, un digne successeur, dans Julie d'Angennes, la seule de ses filles qui se consacra au monde, pour rester près de sa mère ; élevée par elle, partageant tous ses goûts, elle recueillit, sans l'en déposséder toutefois, ses trésors de vertu, d'esprit et de beauté. On sait la passion qu'elle inspira au duc de Montausier, le plus galant et le plus patient des prétendants. La guirlande de Julie ²⁹² restera comme un témoignage de la délicatesse de ses sentiments et de l'influence de son exemple.

J'accorde volontiers au charme de l'esprit de ces femmes, aux qualités de leurs cœurs ²⁹³, à la noblesse de leur nom, l'empire qu'elles exercèrent, en remarquant toutefois que le champ était libre, puisqu'il n'y avait plus ou qu'il n'y avait pas encore de cour en France. Henri IV avait assez d'esprit et de séduction personnelle pour rendre impossible un hôtel de Rambouillet en face du palais du Louvre et des Tuileries ; mais le dévergondage de ses passions et la grossièreté de ses goûts le rendaient incapable de réformer de mauvaises mœurs dont il donnait l'exemple, et d'épurer un langage qu'il se plaisait à rendre vulgaire. Louis XIII vivait retiré entre ses scrupules et ses craintes, Louis XIV fut un enfant soumis jusqu'au moment de son mariage, et alors, au temps où la cour du Louvre commence son noble rôle, l'hôtel de Rambouillet avait achevé le sien.

Son influence avait été grande, elle laissa des traces profondes. L'année 1600 vit son début, et, dès 1660, les lettres et les arts du grand siècle étaient toutes fleurs écloses : qu'on recherche la brillante liste de ses écrivains, de ses poètes, de ses artistes, de ses guerriers, on verra que pas un n'était resté dans l'ombre, soit qu'il eût déjà brillé de toute sa gloire, soit qu'il n'eût montré que des essais ²⁹⁴, réservant ses chefs-d'œuvre à la protection du grand roi. Richelieu et Mazarin ont répandu tour à tour les grands encouragements, mais l'hôtel de Rambouillet disposait de ressorts délicats plus puissants encore. La marquise et sa fille Julie d'Angennes formaient, au milieu de leur monde, comme un aréopage doux, bienveillant et de bon conseil. L'amour-propre y trouvait un stimulant, le bon goût un guide.

La société de la belle Arthénice se réunit d'abord à l'ancien hôtel de Rambouillet ²⁹⁵ situé dans la rue Saint-Honoré. C'était, comme toutes les

anciennes habitations, un vaste ensemble de bâtiments ajoutés successivement les uns aux autres, sans régularité au dehors, sans intelligence des besoins au dedans. Sauval, qui l'avait visité, et le comparait aux habitations de son époque, en parle assez dédaigneusement : « Toutes ces pièces et ces édifices « comme ayant été faits dans un siècle brute et fort grossier, n'étoient ni réguliers, ni symétrisés, et pourtant ne laissoient pas de composer ensemble « un tout très considérable. » Madame la marquise de Rambouillet n'était certainement pas de l'avis de Sauval quant au « siècle brut et grossier, » car elle aimait les arts et elle admirait les chefs-d'œuvre du quinzième siècle. Mais pouvait-elle respecter de la même manière des distributions intérieures qui contrariaient ses goûts de société intime, de vie retirée et commode ? Tout était contraste dans ces grandes habitations, dont la société moderne du dix-septième siècle avait hérité de sa devancière ; partout le luxe côtoyait la misère, partout les beautés de l'art insultaient à l'absence du bien-être. Après avoir passé une grande porte ²⁹⁶, encore formidable entre ses tourelles, quoiqu'elle ne fût plus précédée de ponts-levis, ni escortée de chaînes et de leviers, on arrivait par une voûte sombre à une porte basse qui donnait entrée sur l'escalier. De chaque côté, des éteignoirs ²⁹⁷ pour les flambeaux des escortes, des montoirs ²⁹⁸ pour hucher sur leurs selles hautes les cavaliers lourdement armés, ou trop amplement costumés. On montait aux appartements par des marches roides et étroites, enroulées autour d'un pivot, et qui auraient eu besoin de plus de jour que n'en laissaient pénétrer d'étroites lucarnes. Au premier, cet escalier en limaçon s'ouvrait sur un corridor ou sur une vaste antichambre ouverte à tous les vents comme à tous les venants, vaste carrefour qui tenait de la halle et de la rue, car on y commettait les mêmes infractions aux habitudes de la propreté ²⁹⁹ et aux règles de la bienséance ³⁰⁰. On passait par une porte trop étroite ³⁰¹, dans une seconde antichambre trop vaste. Là se tenaient les nombreux représentants de cette domesticité vague, nommée esclaves chez les anciens, clients au moyen âge, et qui se retrouve encore chez quelques seigneurs espagnols et chez tous les Orientaux. Mais au dix-septième siècle, depuis qu'ils avaient cessé d'être une garde utile, ils n'étaient plus que des valets arrogants ou mendiants ³⁰², dont les étrangers comme les seigneurs du lieu obtenaient avec peine quelques services. Ces antichambres, ces salles, ces couloirs, étaient carrelés de pierre de marbre, et de terres cuites émaillées en riches dessins que les traces des pieds effaçaient ; les appartements étaient parquetés ou nattés : les plus riches avaient des tapis.

On laissait dans l'antichambre les manteaux chargés de pluie ³⁰³, les galoches couvertes de la boue des rues, et ³⁰⁴ l'on entraît dans les appartements, les salons et la grande galeric, vaste salle de réception, destinée aux fêtes qui se donnaient une ou deux fois l'an. La manière dont toutes ces salles étaient

décorées et meublées avait du grandiose, mais sans convenance; de la richesse, mais sans goût; ce vieil éclat sans fraîcheur s'alliait bien toutefois avec cette vieille noblesse et ses manoirs séculaires. Contre les murs se voyaient des cuirs estampés aux armes du propriétaire, des tapisseries toujours d'une grande valeur ³⁰⁵, quelquefois d'un mérite réel aux yeux des hommes de goût, et un objet de curiosité pour le vulgaire ³⁰⁶; des boiseries habilement sculptées, qui montaient presque aux poutres des plafonds, ou bien simplement des murs uniformément peints d'un brun rouge ou d'une teinte tannée. Pour meubles, des banes, de riches consoles ³⁰⁷, quelques chaises, de petits miroirs, comme aux fenêtres il y avait de petites vitres, et à la voûte des lustres maigrement ornés de boules de cuivre et de morceaux de cristal de roche.

Cette longue suite d'appartements portait les traces du passage de ces seigneurs qui « crachaient haut » pour marquer leur rang ³⁰⁸, et se permettaient de plus grandes libertés pour prouver leur indépendance ³⁰⁹. Mal éclairés le soir par de rares chandelles ³¹⁰, ils étaient glacés en hiver, même lorsqu'une forêt brûlait dans cet antre, qu'on appelait une cheminée, antre négligé par les fumistes, mais dont s'étaient emparés les artistes, pour sculpter les montants, les poignées et les énormes chenets ³¹¹. On marchait, on marchait longtemps avant d'arriver à la seule chambre habitée, quoiqu'elle fût tout au plus habitable.

Dans le vieux palais, dans l'ancien hôtel, la pénurie du logement, au milieu de la splendeur des appartements, avait fait de la chambre à coucher, ou, pour mieux dire, du lit et de ses ruelles, comme le refuge de toute la vie privée ³¹²; par cette raison, elle était un peu plus garnie sans être plus intime, un peu mieux défendue de l'air extérieur par de doubles portes ³¹³ sans être mieux fermée au vent ou au bruit, et munie d'un chauffe-doux ou d'une cheminée, de manière à lutter sans désavantage contre la mauvaise saison ³¹⁴.

Mais parlons d'abord du lit. Il semblerait que ce meuble eût un privilège et fût quelque chose de sacré, tant il était resté immuable, représentant encore au dix-septième siècle, ce qu'il avait été dans tout le moyen âge ³¹⁵. Vaste comme une chambre ³¹⁶, dressé sur quatre pieds ³¹⁷ et élevé sur une estrade, comme une tour sur ses fossés, surmonté d'un dais qu'on appelait un ciel, couvert d'oreillers de toutes grandeurs ³¹⁸ et d'une courte-pointe dont les bords retombaient en franges dorées ³¹⁹, le lit était enveloppé de vastes rideaux ³²⁰, qu'on fermait la nuit, afin d'intercepter le froid et le bruit, et il était défendu par le balustre, comme par une ligne fortifiée, qui avait pour sentinelle avancée l'étiquette ³²¹. Il était appuyé par le chevet, au mur, et avançait les pieds vers la porte d'entrée, afin que la personne couchée n'eût qu'à se dresser sur son séant, pour faire face aux nouveaux arrivants retenus par le balustre, et pour se tourner aussi aisément d'un côté et de l'autre vers ceux qui avaient le privilège d'entrer dans les ruelles, ici les nouvellistes, les élégants et les poètes, là les hommes politiques ou les gens d'affaires ³²².

Cette forme antique, conservée dans les habitations modernes, avait maintenu des mœurs du temps passé. La nouvelle mariée y attendait la foule le lendemain de ses noces ³²³, la femme du seigneur y recevait les hommages de ses vassaux ³²⁴, la femme du monde y restait couchée presque toute la journée ³²⁵; c'était, après le fauteuil, la place d'honneur où l'on faisait asseoir la personne la plus importante ³²⁶ et qu'on ne laissait pas usurper ³²⁷. Naturellement, ce qu'il y eut de société ou de sociabilité dans ces temps vint se réfugier autour du lit, et les ruelles devinrent le réduit où s'installèrent la galanterie, l'esprit, la conversation, la sensualité aussi et les instincts grossiers, selon les époques et les personnes.

La grandeur de ces lits ³²⁸, le froid de ces chambres, la rudesse des mœurs, qui sentaient le camp, une certaine familiarité presque rustique, maintinrent longtemps l'habitude qu'avaient les hommes entre eux, les femmes entre elles, de coucher deux ou davantage, de recevoir ainsi, de causer et de traiter affaires ³²⁹. Tout cela fit de la chambre à coucher le centre et comme le théâtre de toute la vie privée; aussi le lit est-il une scène d'aventures dramatiques ³³⁰, d'anecdotes piquantes ³³¹, de surprises risibles ³³², survenues, la plupart, faute d'une invention bien simple et qui devait longtemps encore manquer aux habitations. Les sonnettes étaient inconnues, on n'avait pas encore songé à faire courir ces menus fils d'archal contre les murs, de long en large, de bas en haut: où convenaient-ils mieux cependant que dans ces vastes hôtels, où des distances énormes séparaient la maîtresse de la maison de ses femmes et de ses domestiques? Aussi combien d'attentats à la vie que pouvait prévenir ce simple moyen de défense! combien d'attentats moins graves qui ont trouvé des victimes en leur laissant cette excuse!

Outre ces restes de la représentation et de la société du moyen âge, le dix-septième siècle avait conservé dans ses ameublements des traces de son existence guerrière, aventureuse et quelque peu nomade. Ainsi, de même qu'aujourd'hui dans tout l'Orient, la maison offrait un asile si peu sûr contre l'émeute, la guerre civile ou les proscriptions, que les moyens de fuir étaient toujours prêts ³³³; on n'aurait pas confié à des armoires fixées dans les murs ses bijoux, sa vaisselle, sa garde-robe; mais des bahuts portatifs, des caisses faciles à charger sur un mulet, contenaient tout l'avoir, ce qui formait la dot de la femme et le plus clair de la fortune du mari ³³⁴. La mode des bahuts sculptés, des cabinets d'Allemagne ou d'Italie faits en ébène ou en écaille, procédait avec des formes plus élégantes de ces sauvages précautions.

Au dix-septième siècle, beaucoup d'enfantillages du moyen âge étaient conservés par respect, mais plus encore par goût. Sur la table, une large nappe, plissée avec adresse, figurait « une rivière ondoyante qu'un petit vent « fait doncement soulever ³³⁵; » l'argenterie, quoique moins bizarre dans sa forme que les plats de Palissy, avait pris la figure de navires, les serviettes

celle de fruits et d'oiseaux ; les pâtisseries avaient reçu toutes les formes, pour représenter aux yeux des convives tous les objets de leur goût ³³⁶. La garde-robe aux nombreux costumes, la lingerie aux approvisionnements séculaires, offraient encore de singulières réminiscences, et si nous descendions aux détails de la vie privée, nous nous étonnerions d'une somptueuse pénurie ³³⁷, qui va d'accord avec les riches tentures, et de l'inconfort de la maison, avec l'or et la soie des meubles. Dans les cuisines, d'immenses cheminées, plus commodes pour rôtir un cerf entier que pour cuire un œuf, des écuries aussi vastes que des étables, mais non pas mieux tenues, des remises qui n'étaient que des hangars, des étuves moins bonnes que celles du public, bien que plus ornées, des bains auxquels on préférait le Baigneur, quoique les peintres les plus célèbres en eussent décoré les plafonds ³³⁸, et pour tous ces services, les mêmes passages, les mêmes escaliers pour les seigneurs et les laquais, les maîtresses et les servantes.

L'hôtel avait autrefois suffi à tout, on en jugera par une description du temps : « Les appartements de l'hôtel Saint-Pol étoient composés d'une ou de deux salles, d'une antichambre, garde-robe, chambre de parade, qu'on appelle la chambre à parer ; outre cela, d'une galerie ou deux, d'une chapelle basse et haute ; de deux cabinets, l'un grand et l'autre petit, celui-ci qu'on nommoit la chambre du petit retrait et l'étude, et l'autre, la grande chambre de retrait. De plus, il avoit un jardin, un parc, une chambre des bains, une des étuves, une ou deux autres chaudes, qu'ils appeloient chauffe-doux ; un jeu de paume, des lices, des vollières, une chambre pour les tourterelles, des maisons pour les sangliers, pour les grands lions et les petits, une chambre du conseil, etc., etc. ³³⁹. » C'était alors une sorte de forteresse, prête à subir un long siège ; ce fut plus tard une ville en devenant l'hôtel d'un Condé, par exemple, avec la foule de ses gentilshommes, de ses gardes, de ses pages, de ses secrétaires et de ses laquais ; mais quand renaquit la sécurité, lorsque le roi seul eut une cour, des gardes et des pages, lorsque le marché, bien approvisionné et les boutiques bien fournies, rendirent inutiles les ressources qu'on s'était créées dans la maison, alors on réforma le superflu et l'inutile, alors on s'aperçut des défauts des habitations.

Toute l'ancienne distribution ou l'absence de distribution tenait évidemment à des circonstances particulières qui avaient disparu, à un état de choses qui était changé. Désormais une société nouvelle, autre par ses goûts, autre par ses besoins, exigeait des dispositions différentes. Je l'ai dit, la marquise de Rambouillet se fit l'habile interprète de ses contemporains. Elle imagina (c'était alors une inspiration ³⁴⁰) qu'il était possible de réunir dans la même habitation les appartements de l'intimité et les salles des fêtes, de rendre les escaliers dignes des appartements auxquels ils conduisaient, et les appartements conformes aux goûts de ceux qui devaient les

habiter. D'après ces idées, elle dressa elle-même le plan du nouvel hôtel de Rambouillet, qui remplaçait l'hôtel de Pisani après la mort de son père ³⁴¹. L'architecte suivit en tous points ses indications.

Comme tant d'autres, cet hôtel a été détruit par la spéculation ³⁴², mais nous avons la description d'un contemporain. Sauval n'admirait pas moins l'intelligence qui présida à la distribution des appartements, que les grâces et l'esprit qui en avaient fait leur demeure. Nous citerons un passage de son ouvrage dans lequel il décrit le nouvel hôtel de Rambouillet : « C'est une
« maison de briques, rehaussée d'embrasures, d'amortissements, de chaînes,
« de corniches, de frises, d'architraves et de pilastres de pierres ³⁴³.

« De l'entrée et de tous les endroits de la cour, on découvre le jardin qui,
« occupant presque tout le côté gauche, règne le long des appartements et rend
« l'abord de cet hôtel non moins gai que surprenant : de la cour, on passe à
« gauche dans une basse-cour assortie de toutes les commodités et même de
« toutes les superfluités qui conviennent à une grande maison; le corps de
« logis est accompagné de quatre beaux appartements, dont le plus considé-
« rable peut entrer en parallèle avec les plus commodes et les plus superbes
« du royaume. On y monte par un escalier, consistant en une seule rampe
« large, douce, arrondie en portion de cercle, attachée à une salle claire,
« grande, qui se décharge dans une longue suite de chambres et d'anticham-
« bres, dont les portes en correspondance, forment une très-belle perspective.
« Quoiqu'il soit orné d'ameublements fort riches, je n'en dirai rien néanmoins,
« parce qu'on les renouvelle avec la mode et que je ne parle que des choses qui
« ne changent point; je remarquerai seulement que la chambre bleue, si
« célèbre dans les œuvres de Voiture, étoit parée de son temps d'un emmeu-
« blement de velours bleu ³⁴⁴, rehaussé d'or et d'argent, et que c'étoit le lieu
« où Arénice recevoit ses visites. Ses fenêtres sans appui, qui règnent de
« haut en bas, depuis son plat-fond jusqu'à son parterre, la rendent très-gaie
« et laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du
« jardin ³⁴⁵. »

On trouvera de plus amples détails dans l'ouvrage de Sauval, et l'on pourrait en demander d'autres à mademoiselle de Scudéry ³⁴⁶, à Voiture ³⁴⁷, à Huet ³⁴⁸, à Balzac ³⁴⁹, à Tallemant des Réaux ³⁵⁰, à Segrais ³⁵¹, à Flécher même ³⁵², et à tous les illustres ³⁵³ qui, admis dans l'hôtel des précieuses, l'ont rendu célèbre; mais il nous suffira de signaler leur accord pour remarquer qu'il ne se construisit plus, ni un palais, ni un hôtel, ni une maison de quelque élégance ³⁵⁴, sans que les architectes n'aient été envoyés à la demeure d'Arthénice, pour copier ou imiter ses innovations.

Madame la marquise de Rambouillet eut, comme je l'ai dit, une part active dans la construction de son hôtel; mais nous avons trop la pratique des arts pour admettre qu'ils s'improvisent, et pour donner le rang d'un Mansart à une

femme intelligente, parce qu'elle a fait bâtir sa demeure d'après ses goûts et l'a distribuée selon ses besoins. Son mérite n'en est pas moins grand, mais notre manière de l'envisager sera plus juste. La noble Arthénice avait le sentiment du bien-être social, le goût de l'intimité, elle sut le faire partager à toute la société française, et bientôt, en donnant dans la distribution de son hôtel l'exemple de quelques changements que le sentiment des arts lui avait montré praticables, elle apprit aux architectes à étudier les besoins nouveaux pour y répondre. Dans une société parfaitement tranquille, elle comprit et fit comprendre qu'une habitation devait se prêter avant tout aux aises de la vie; en se disant qu'une maison est une prison, elle lui donna le plus d'air et de jour qu'elle put; connaissant par expérience l'inutilité d'un nombreux domestique, elle congédia tous les serviteurs qui ne servaient pas³⁵⁵, et mit ceux qu'elle gardait à la portée de sa voix, afin de pouvoir les appeler en l'absence de sa demoiselle de service ou de compagnie. A l'habile ordonnatrice de ces nouveaux arrangements qui bouleversaient l'ordre des anciennes maisons, il ne manqua, pour compléter son œuvre³⁵⁶, que l'invention des sonnettes, meubles bien utiles cependant dans ces alcôves dont l'idée lui appartenait, près de ces lits dont la dimension raisonnablement réduite laissait de chaque côté assez d'espace pour une petite ruelle. Mais on ne peut tout prévoir, et c'était déjà beaucoup de mettre près du lit, des cabinets de toilette, des salles de bains³⁵⁷, et les dégagements du service. Ses cheminées furent proportionnées au feu qu'elle faisait, ses chambres au monde qui devait y être admis, et prenant cette sage mesure pour règle, elle eut des cuisines, des écuries, des remises en rapport de grandeur avec le nombre de ses convives, de ses chevaux et de ses voitures.

Pour ses réceptions mêmes elle avait bien de vastes salles, mais elle détermina leur grandeur de manière à donner des fêtes qui ne devinssent pas des colues, car elle avait renoncé de bonne heure à paraître au Louvre et à aller dans les salons, tant ces défauts lui avaient rendu insipides ou gênants les plaisirs du monde³⁵⁸.

Ses appartements eurent escaliers et dégagements selon les besoins. Aux salons de réception, l'escalier d'honneur qui s'arrête au premier; aux logements intimes, l'escalier de fond; aux cuisines et aux domestiques, l'escalier de service.

La même pensée qui avait présidé à ces changements dans la distribution de la demeure, eut son influence sur ses habitants et ses habitués, et réforma aussi l'ameublement. Réformer n'est pas le mot: il y avait à ajouter plus qu'à changer, la marquise de Rambouillet peupla le vide; la ruelle du lit, ce réduit³⁵⁹ de la causerie, lui avait paru trop familier, surtout chez elle, où l'alcôve³⁶⁰ la rapprochait davantage du lit, elle renonça donc à l'étiquette du balustre³⁶¹ et se tint près de sa cheminée, ou passa dans son cabinet³⁶², dont l'étendue s'était augmentée de tout ce qu'elle avait pris sur le jardin au moyen

d'un balcon vitré ³⁶³. Elle ajouta au fauteuil magistral et à quelques chaises pliantes bien rares ³⁶⁴, des chaises et des placets ³⁶⁵ qui venaient en aide, dans leur légère et vagabonde allure, aux larges fauteuils, permettaient de rompre un cercle, d'interrompre la monotonie d'une conversation, et de remplacer, par l'agrément des tête-à-tête ou des groupes, la solennelle gravité des anciens cercles. Les hommes continuaient bien à s'asseoir sur leurs manteaux, aux pieds des dames, mais ils ne conservaient ce vieil usage que pour mieux montrer leur galante soumission, la grâce de leur pose, l'aisance de leurs mouvements; ceux qui, moins jeunes, craignaient de se relever moins facilement, qui, plus économes, ne voulaient pas miroiter leur velours, vantaient les nouveaux usages en se servant d'un placet ³⁶⁶. Les femmes, après s'être démasquées en entrant ³⁶⁷, les hommes, sans replacer leur chapeau sur leur tête ³⁶⁸, venaient prendre des sièges auprès du fauteuil d'Arthénice, faisant cercle autour de la cheminée ³⁶⁹, préservés de l'ardeur du feu par des écrans, de l'âpreté de l'air par des paravents. Ces grands paravents avaient double fonction, d'abord d'arrêter les courants d'air, ensuite de donner à la chambre, selon le nombre des visiteurs, plus ou moins d'étendue, la proportionnant toujours à la société pour qu'elle ne cessât pas d'être intime. Ils permettaient d'entrer dans le cercle ou de se mêler aux groupes sans se faire annoncer, pas même par le bruit d'une porte, et ils laissaient à chacun la liberté de se retirer sans se faire remarquer ³⁷⁰. Ces minuties sont les ressorts de la civilisation dans la société du grand monde. Une seule remarque prouvera leur influence : tôt ou tard, toutes les nations de l'Europe sont arrivées à la moralité dans les mœurs, à la politesse dans les manières, toutes ont des chefs-d'œuvre dans la littérature et dans les arts, des titres aux plus belles inventions, des faits glorieux dans les guerres, la France seule a un mérite qui date de deux siècles et qui a pris naissance dans l'hôtel de Rambouillet, elle a une conversation.

La marquise de Rambouillet étendit sa réforme sur d'autres parties de l'ameublement qui en avaient besoin. Ainsi les grandes tapisseries qui ne permettaient pas les tableaux restèrent immobiles dans les salles de réception; mais elle adopta pour les murs de ses chambres et pour les rideaux des fenêtres les couleurs tendres d'étoffes moelleuses, qui reflétaient le jour ou l'interrompaient avec douceur, d'une manière aussi favorable à la beauté ³⁷¹ qu'à l'esprit, à l'imagination, à l'intimité. Selon l'époque de l'année, on variait l'ameublement de manière à le mettre en rapport avec la saison ³⁷²; dans l'alcôve, on suspendit quelques tableaux de sainteté, peints par les grands maîtres, ou des portraits de famille ³⁷³. Sur sa table, à défaut de porcelaine, elle étala la vaisselle plate; mais elle la voulut simple ³⁷⁴ quoique élégante de forme, et bannit de ses dîners tous les enfantillages d'un autre temps qu'avait propagés la puissance du mauvais goût ³⁷⁵.

En cela, comme en toutes choses, l'hôtel de Rambouillet eut ses imitateurs,

ses copistes maladroits et ses caricatures. Si quelques sottes poussèrent la délicatesse des sentiments jusqu'à l'afféterie, l'honnêteté jusqu'à la prudence, la pureté du langage jusqu'au ridicule, d'autres sottes voulurent avoir l'air de bâtir d'inspiration, et ennuyaient leurs courtisans de plans mal conçus, que personne, sans en excepter les inventeurs, ne songeait à exécuter ³⁷⁶. « Ces précieuses ridicules » furent bafouées par Molière, aux applaudissements des véritables précieuses ³⁷⁷, qui n'eurent que le tort bien pardonnable de ne pas comprendre qu'elles seraient un jour confondues dans la même condamnation par la postérité, décidée à n'accepter, en fait de jugements, que ceux qui lui sont commodes.

Marie de Médicis fut la première à apprécier les innovations de sa compatriote : décidée à quitter le Louvre, elle voulut, en se faisant construire une habitation digne de la veuve de Henri IV, qu'elle réunît à toutes les beautés de l'architecture du palais Pitti, toutes les distributions commodes de l'hôtel de Rambouillet. Jacques de Brosse ³⁷⁸, son architecte, termina, en 1620, le palais du Luxembourg ; Rubens avait peint son histoire ³⁷⁹, et nous ne voulons pas d'autre témoignage de la commodité de ses appartements, que celui de la grande Mademoiselle, qui, bien que plus flattée de son logement des Tuileries, n'en convient pas moins que « le Luxembourg est le lieu du monde le plus propre à donner de grandes et petites assemblées ³⁸⁰. »

En homme d'esprit, le cardinal de Richelieu faisait grand cas de la marquise de Rambouillet ; en homme d'État, il prisait haut l'influence qu'elle exerçait sur la littérature et sur les mœurs ; en homme de goût, il adopta dans sa nouvelle demeure les dispositions de l'hôtel de la marquise dont il avait été l'habité, quand l'évêché de Luçon lui laissait tout le temps d'y soutenir des thèses d'amour et d'y faire valoir la vivacité de son esprit. Le Petit-Luxembourg a conservé jusqu'aujourd'hui les traces de cette influence ; la beauté de l'escalier qui conduit et s'arrête au premier, la régularité des appartements, leur commode distribution, sont comme une copie assez fidèle de l'habitation de la belle Arthénice, et ce qui, mieux que tout commentaire, en prouve les avantages, c'est qu'aujourd'hui, dans l'hôtel du Petit-Luxembourg, ils sont sentis aussi vivement par M. le chancelier de France qu'ils pouvaient l'être par les brillants cercles de madame la duchesse d'Aiguillon, au temps où ses salons, rivaux de ceux de l'hôtel de Rambouillet, retentissaient des démonstrations de Pascal, du murmure des conversations et de la musique des vingt-quatre violons.

Le cardinal de Richelieu avait construit son habitation près du Luxembourg, croyant que cette demeure serait habitée par le roi ; mais le Louvre lui parut bien éloigné, et, sous prétexte que son hôtel était trop petit, il fit élever, dans la rue Saint-Honoré, à côté du palais des rois, sa nouvelle demeure qu'il intitula Palais-Cardinal, élevant ainsi palais contre palais, puissance contre puissance.

De tous les terrains qui lui furent proposés, celui-là seul lui convenait par sa position et par la liberté qu'il avait ou qu'il prit de déborder sur l'enceinte de la ville, de manière à isoler son habitation, en l'encadrant d'un magnifique jardin.

Les anciens hôtels de Rambouillet, de Mercœur, de Brion, firent place au nouvel hôtel Richelieu, dont le cardinal voulut être l'architecte ; ainsi l'exigeait la mode. Il ne laissa à Lemercier la responsabilité d'aucune de ses fautes, c'était un moyen commode de s'attribuer tous ses mérites ³⁸¹. Les défauts furent grands, ils provenaient tous du manque d'ensemble. On commença par un corps de bâtiment, sans avoir prévu quel édifice viendrait s'y joindre, et on compléta ainsi tant bien que mal un grand palais, sans style à l'extérieur, sans distribution à l'intérieur ³⁸², vaste entassement de salons, de galeries et de collections, rehaussé au dedans par les peintures des plafonds et les objets d'art, embelli au dehors par le plus beau des jardins.

Le cardinal Mazarin lui avait été cependant de bon conseil ; nouvellement sorti de l'Italie, il lui avait inspiré le goût de ce luxe grandiose et élégant dont Rome a donné les modèles, et de ses différents voyages il lui avait rapporté de beaux morceaux de sculpture et quelques tableaux de prix qui furent le noyau de ses collections ³⁸³. Mais, quand le sentiment et le goût n'agissent qu'à titre de conseil, ils manquent leur effet ; dans la demeure du cardinal Mazarin, au contraire, ils le dirigèrent, et, « ce nouveau palais, dont « le Palais-Cardinal n'avait été que l'ébauche, » s'en ressentit partout. Cette remarque est de Sauval, et ce laborieux écrivain de l'histoire et des recherches des antiquités de la ville de Paris ajoute : « Tout le monde y remarque « une certaine grandeur qu'il avait apportée d'Italie, et qui n'est point encore « entrée dans les maisons particulières, non pas même dans les royales ; ce « palais est une des merveilles de Paris et de la France ³⁸⁴. »

Sauval était contemporain de toutes ces créations, il les vit dans l'éclat de leur nouveauté. Reçu partout, et comme homme de lettres et comme le futur historien de Paris, il put à son aise examiner et comparer ; il vivait familièrement avec tous les artistes qui concoururent à orner ces nouvelles habitations et à transformer les anciennes, il connaissait leur mérite et appréciait bien leur talent ; enfin, pour dernière garantie de son impartialité et de son exactitude, je rappellerai qu'il écrivait après la mort de ces hôtes illustres, et, plus heureux que nous, ayant encore toutes leurs créations sous les yeux.

De ce moment ³⁸⁵, la distribution des appartements fut un art, chaque besoin nouveau devint un sujet d'étude ; les architectes se mirent à la disposition des personnes qui leur demandaient une demeure, et au lieu de la construire sur un patron traditionnel et uniforme, ils reçurent les désirs comme des ordres, les moyens financiers comme des programmes, les caprices même comme des

indications, et, quelles que fussent l'irrégularité du terrain, la différence des niveaux, ils n'y virent qu'un stimulant à leur zèle, qu'un moyen de faire preuve de talent avec plus d'évidence ³⁸⁶.

L'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine ³⁸⁷, le collège Mazarin, quai Conti ³⁸⁸, l'hôtel de Vauvray ³⁸⁹, rue de Seine, et tant d'autres, dans une suite non interrompue, prouvent quelle étude on fit dès lors de la distribution, et avec quelle souplesse l'art et le génie des architectes se prêtaient à toutes les exigences nouvelles.

Ces beaux hôtels habilement construits, ces anciennes habitations ainsi transformées, furent pour Paris un nouvel ornement, et, pour tous les artistes de l'Europe, des modèles. Que nous en reste-t-il ?

On ne sait point assez ³⁹⁰, les Parisiens ignorent eux-mêmes, tout ce que la capitale a perdu de monuments dignes, à tous les égards, d'être conservés à l'étude des artistes, à l'admiration des hommes de goût. Quand on pense que cette ville a réuni, sans interruption depuis quinze siècles, la magnificence de la couronne, le luxe des grands, la richesse de l'industrie ; que Paris n'a pas cessé d'être le foyer actif de l'intelligence, le théâtre brillant des arts, le dominateur permanent de ce qu'il y a de plus variable, le goût et la mode, on a droit de s'étonner de sa pénurie monumentale. Arles, Nîmes, Orange, Vienne, pour ne pas sortir de la France, ont conservé ce que les Romains ont construit ; Avignon semble être encore la ville papale, et Dijon la résidence des ducs de Bourgogne ; Rouen est une ville gothique, Blois et Orléans des villes de la renaissance, et Paris, où la domination romaine, la royauté de toutes les races, le élève de tous les degrés, la municipalité, l'université, les ducs et seigneurs, les gens d'épée, de robe et de finance, ont élevé à grands frais de magnifiques habitations, sous la direction des plus habiles artistes, Paris ne conserve rien, rien !

Notre capitale hérita des Romains tous leurs monuments : temples, cirques, thermes, palais royaux, rien ne lui a manqué. De toute cette époque que reste-t-il ? Un pan de mur ³⁹¹. Après les Romains, le christianisme employa dans Paris la pierre qu'on tire de son sol, le plâtre dont il possède des carrières, la brique qu'il fabriquait dans ses tuileries, sur le bord de la Seine, le bois de ses forêts, enfin tous les matériaux de construction accumulés dans le fond de cette vallée, comme par un pourvoyeur prévenant dans le vaste magasin de la ville.

Notre-Dame, Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Julien le Pauvre, Saint-Séverin ; puis les palais royaux : l'un sur la hauteur de Sainte-Geneviève, l'autre à la pointe occidentale de la Cité, le troisième au sud de la ville, enfin le Louvre, « cette maison de campagne aux environs de Paris ³⁹², » formèrent les centres religieux ou royaux auxquels se rattachèrent les nouveaux accroissements de la ville. De ces pieuses fondations, de ces nouveaux palais, qu'avons-nous conservé ? Rien !

Bientôt Paris s'enferme dans une nouvelle enceinte, hors des murs de laquelle de picux solitaires, hardis pionniers de la civilisation, fondent, comme autant de forts détachés, des abbayes bastionnées qui appellent les populations. De ces innombrables fondations religieuses, il nous reste quelques noms peints, sur lave de Volvic, aux coins de nos rues.

Sans doute, de ces monuments et de ceux qu'élevèrent, dans Paris, les générations suivantes, tous n'ont pas eu le même sort. Félicitons-nous d'avoir sauvé quelques chefs-d'œuvre de l'art et de magnifiques témoignages de la piété de nos pères ; mais ici, où nos recherches se bornent aux édifices civils, il ne reste presque partout que des souvenirs. La royauté, la noblesse, le clergé dans l'université, n'avaient-ils pas assez construit de palais, d'abbayes, d'hôtels, de collèges, pour espérer que ce sol, qu'ils avaient si souvent et si profondément creusé, garderait l'empreinte de leur passage ; vain espoir : tout a croulé ! le palais des Thermes, le palais de Sainte-Geneviève, le palais de la Cité, le palais du Louvre, l'hôtel de Soissons, qui était aussi un palais : tout a disparu ! Devons-nous pousser l'exactitude jusqu'à rechercher ce qu'il reste du palais de la Cité : une salle basse, que l'on cherche à la lumière, et que l'on reconnaît aux gémissements qui en sortent ; un escalier, qu'anime le pas chancelant de quelque criminel conduit à l'échafaud.

La noblesse avait peuplé nos rues de ses somptueux manoirs, qui leur ont laissé leurs noms, et dont l'histoire est celle de Paris. De ces grandes existences, il restait, il y a encore trois ans, un seul témoin : l'hôtel de Guy de la Trémoille. On l'aurait mis sous verre, tant était curieux, tant était rare, ce monument unique de l'art gothique appliqué aux habitations, ce représentant de l'histoire privée de huit siècles. Le conseil municipal et l'État n'ont pas trouvé cent mille francs pour arrêter sa ruine : il est tombé pierre à pierre, le dernier coup de marteau résonne encore à nos oreilles.

Des élégantes maisons de nos riches abbayes qui logaient à Paris les représentants chargés des intérêts de la communauté, nous n'en avons plus qu'une seule : l'hôtel de Clugny. On allait le vendre et l'abattre ; mais la ruine de l'hôtel de la Trémoille avait laissé un remords ; en tombant il sauvait son frère ³⁹³. J'allais oublier l'hôtel de Sens, qui, déshonoré depuis longtemps par la destination qu'on lui a donnée, reste encore debout pour représenter les habitations de nos grands dignitaires ecclésiastiques au quinzième siècle. Défendu moins par la solidité de ses murs épais et des tours qui le flanquent, que par l'abandon où tombe le quartier de l'Arsenal, il subit lentement les sourdes détériorations que lui fait endurer son seigneur : le roulage général ³⁹⁴.

Quant à ces collèges qui s'élevèrent par centaines sur le penchant de la montagne Sainte-Geneviève, aux applaudissements de la jeunesse européenne, avide de science et accourue de toutes parts dans Paris, son asile, pour enten-

dre ses éloquents professeurs, demandez à cette grande université fondée par Charlemagne ce qu'elle en a sauvé. Elle vous montrera la Sorbonne, mais le confesseur de saint Louis n'y reconnaîtrait pas une seule des pierres qu'il y a mises ; elle vous dira les noms des autres collèges, parce qu'elle sait son histoire, mais elle ignore jusqu'à la place où ils étaient construits.

Dès cette époque, la Cité regorgeait d'habitants ; le quartier de l'Université, ou tout ce que comprenait sa juridiction, était encombré, et cependant une seule classe de la population s'était portée de ce côté ; tous les suivants de ce qui entoure la cour et de la noblesse s'étaient abattus dans ce vaste espace qui s'étend sur la rive droite de la Seine, en formant un triangle entre le Louvre, les hôtels Saint-Pol et des Tournelles, et enfin les Célestins. Pas un grand nom alors qui n'y eût un grand hôtel ; c'étaient de véritables forteresses, dont la solidité eût défié le temps, si elles n'avaient eu que le temps à combattre. De tous ces hôtels royaux, de toutes ces maisons seigneuriales, de ces riches abbayes, de ces redoutables enceintes bastionnées, il reste par-ci par-là un pan de mur, une arcade, une tourelle ³⁹⁵ ; mais on croirait que la haine populaire de 93 a tout renversé avec la Bastille de Charles le Sage.

Le seizième siècle a porté bonheur à tous ses parrains. François I^{er} doit sa célébrité à la renaissance : les arts se sont ainsi acquittés envers lui de la protection qu'ils en ont reçue. Sans vouloir protester contre ce protectorat, je vois clairement tout ce que nous a coûté de vétérans des arts cette ère de jeunesse, et je cherche ce qu'elle nous a laissé de beaux rejets. Nos grands manoirs, dont la liste serait longue, si ces études néerologiques pouvaient avoir quelque intérêt, tombent alors avec fracas ; on renverse les hôtels de Bourgogne, de Nesle, des Ursins, d'Artois, de Flandre, de Fécamps, et, plus tard, ceux de Saint-Pol et des Tournelles ³⁹⁶ ; des rues s'ouvrent sur leur emplacement, de nouvelles demeures s'élèvent. Qu'avons-nous conservé de cette transformation ³⁹⁷ ? Rien ! Et il a fallu qu'à notre confusion, à notre joie aussi, un homme de goût vint nous apporter, dans des caisses, un hôtel de la renaissance, pour peupler le quartier de François I^{er}. Je me trompe : une fumée d'arquebuse, un flot de sang m'avait caché le Louvre ; le chef-d'œuvre de Pierre Lescot ne doit pas être responsable de la faiblesse de Charles IX.

Des cinq règnes qui suivent, il n'est resté intact que l'hôtel de Carnavalet. C'est bien peu, c'est encore trop, pensent les spéculateurs qui songent à l'abattre. Heureusement que le temps de ces sauvages démolitions est passé. Qui oserait, aujourd'hui, porter la main sur le seul monument qui nous rappelle à la fois toutes les gloires des arts français : Jean Goujon, Audrouet Ducerceau, Jean Bullant, François Mansart, et les charmants souvenirs de madame de Sévigné, et ses petites mutilations aussi ³⁹⁸.

Henri IV aurait-il réservé, pour le culte des chefs-d'œuvre du temps passé, des scrupules qu'il n'avait pas eus pour sa religion. Trop positif pour être sen-

sible à certaines délicatesses, il traita les arts avec tout le sans-gêne d'un soldat et la rigueur aveugle d'un agent voyer. De son règne datent la tyrannie destructrice de l'alignement et les envahissements vandales au nom de l'utilité publique ; ce règne si brillant d'ailleurs est marqué dans Paris par de larges voies de communication, par le Pont-Neuf ³⁹⁹, par des quais, des rues, des places publiques ; malheureusement partout on abattit pour reconstruire. Le palais des Tournelles avait résisté à l'arrêt de Charles IX ; il croula devant un plan d'alignement, la place Royale s'éleva sur ses ruines ; l'hôtel des Étuves, maison de plaisance bâtie par nos rois, à la pointe de la Cité, ne put obtenir grâce devant la place Dauphine ⁴⁰⁰, la rue du Harlay et les nouveaux quais. Henri IV allait encore s'emparer de l'île de Notre-Dame (Saint-Louis), pour en régulariser les constructions ; il projetait, dans d'autres parties de la ville, des rues tirées au cordeau, qu'il appelait déjà de noms glorieux, quand il tomba sous le poignard d'un assassin.

Les Parisiens avaient suivi l'impulsion de ce rude adversaire de nos vieux monuments : on a depuis autant construit que sous Henri IV, jamais on n'a plus abattu. Nous ne parlerons que des constructions qui se rapportent à ce règne, et seulement des plus importantes. A ce titre se présente d'abord à nos yeux l'hôtel de ville, terminé à cette époque. C'est un monument curieux par ses beautés et ses défauts, souvenirs fidèles des changements de style survenus pendant la lenteur de son exécution. En remontant la Seine, sur la même rive, on rencontre l'arsenal et l'hôtel du grand maître de l'artillerie. C'était le logement de Sully, qui occupa cette charge, et se la réserva, en se démettant de tous ses autres pouvoirs, à la mort de son maître. Il agrandit cette demeure ⁴⁰¹ et la fit orner intérieurement avec un luxe d'élégance qui contrastait avec ce qu'on suppose de la sévérité d'un grand maître de l'artillerie et ce qu'on sait de son caractère, mais qui convenait aux fêtes galantes qu'il donna et dont nous avons la description ⁴⁰². En remontant vers la rue Saint-Antoine, on traverse la rue de la Cisaerie, au fond de laquelle se cachait ce grand hôtel Zamet ⁴⁰³, « l'hôtel des menus plaisirs du roi, » et plus tard l'hôtel Lesdiguières. La rue Saint-Antoine montrait l'hôtel de Mayenne ⁴⁰⁴ et, presque en face, le grand hôtel du joueur Gallet, qui porta ensuite le nom de Sully, quand le ministre l'eut acquis ⁴⁰⁵. Dans la rue des Filles-Aymont, l'hôtel des ducs de Guise fut reconstruit à neuf ⁴⁰⁶, et l'hôtel de Roquelaure, qui fut, plus tard, l'hôtel Saint-Paul, reçut ses plus beaux embellissements ⁴⁰⁷. En descendant par la rue Saint-Honoré, on remarquait l'hôtel de Sillery ⁴⁰⁸ ; dans l'espace compris entre le Louvre et les Tuileries, l'hôtel du marquis de Vieuville, et, dans la rue Fromanteau, l'hôtel du maréchal de Souvré ⁴⁰⁹. Sur la rive gauche, nous ne citerons qu'un seul édifice, le palais abbatial de Saint-Germain des Prés, grande et imposante demeure comme elle convenait alors à ces puissants seigneurs, à cette belle église, à ce grand domaine ⁴¹⁰.

Le caractère de ces monuments, le style de cette architecture, se distinguent par l'appareil de la construction ; on peut considérer, d'une part, celle qui sert de pierre de taille, et de l'autre, celle qui emploie la brique comme revêtement extérieur et moyen de décoration. La pierre permet de plus vastes constructions, un grand luxe de sculptures. La lourdeur est le défaut des artistes de ce temps ; elle se communique des profils à la sculpture ; on avait été élancé et fluet, on se fit court et trapu : les arts procédèrent assez souvent par ces extrêmes.

Quand les architectes associent la brique à la pierre, il y a, en général, plus de simplicité dans la disposition des corps de bâtiment, moins de charge sur les étages, plus de sobriété dans les ornements. On se sent plus à l'aise au logis : car ces matériaux conviennent à l'habitation particulière, à notre climat, à nos besoins ; et, à l'extérieur, l'opposition des couleurs entre la brique, la pierre et l'ardoise s'harmonise d'une manière gaie et pittoresque.

Nous sommes plus heureux pour cette époque que pour celles qui l'ont précédée et suivie : presque tout ce qu'elle a élevé est encore debout ; des diverses causes qui ont valu aux monuments du règne de Henri IV un respect qu'on a refusé à leurs devanciers et à leurs successeurs, la plus puissante, et non pas la moins singulière, c'est l'abandon. En effet, la mode que les tournois, les duels, les galantes aventures⁴¹¹, semblaient avoir fixée dans la place Royale et ses alentours, s'en retira peu à peu, et ce ne fut pas la boutade d'un amant, mais le dernier adieu d'un dernier départ. Du moment qu'il n'y eut plus d'intérêt à construire, il n'y en eut pas à abattre : c'est ainsi que nous avons conservé la place Royale tout entière, les hôtels de Lesdiguières, de Mayenne et de Sully, et de même bon nombre de maisons dans leur style primitif autour de la place Dauphine, de la rue du Harlay, et des quais des Orfèvres et des Morfondus, sans omettre sur la rive gauche le palais abbatial de Saint-Germain des Prés. Toutes ces constructions, mi-parties brique et pierre, sont solides et ne céderont qu'au marteau. Si l'hôtel de ville est trop restauré, l'hôtel de Sully l'est trop peu : celui-ci, construit en pierres de taille, voit ses sculptures, ses corniches, menacées de tous côtés ; espérons que le gouvernement viendra en aide au propriétaire pour conserver aux artistes ce spécimen d'une grande habitation sous le règne de Henri IV.

Le Pont-Neuf a résisté aux deux courants destructeurs qui ne cessent de l'ébranler, le courant qui s'écoule sous ses arches en flots bruyants, en glaçons menaçants, et le courant qui roule, qui marche, qui trotte sur son pavé, et qui a centuplé, depuis deux cents ans, en nombre et en rapidité.

L'hôtel de ville a résisté aussi, mais avec moins d'avantages, contre les restaurations modernes, les appropriations et les achèvements ; cependant, comme on menaçait d'écraser sa forme première sous les additions, il faut se réjouir d'avoir obtenu qu'au moins on conservât l'original à côté de la pâle copie.

Après avoir quitté l'extrémité orientale de la ville, la mode resta quelque temps indécise entre le Luxembourg et le Louvre. Le cardinal de Richelieu en 1636, et son successeur en 1640, firent tourner la chance et donnèrent à la tendance de Paris vers le nord une impulsion dont nous ressentons encore l'influence après deux siècles d'activité. Il y eut toutefois cette différence essentielle entre la conduite des deux ministres, que Richelieu abattit trois beaux hôtels ⁴¹² pour élever le sien, tandis que Mazarin conserva, dans les vastes développements de son palais, le petit hôtel qui en avait été le germe. Interrogeons les trente années qui suivent le règne de Henri IV, recherchons de combien de grandes habitations elles dotèrent la ville, et ensuite de combien elle s'est appauvrie.

Pendant que le vieil archevêché se relève par les soins de monseigneur de Gondi, pour mieux loger plus tard son célèbre neveu, le premier président se fait bâtir une noble demeure dans le voisinage du palais, non loin de l'hôtel du trésorier de la sainte Chapelle. Le choix de l'emplacement se subordonnait ici à la position officielle des propriétaires. Ailleurs, et en général, le mouvement était excentrique, l'enceinte de Paris, loin d'être un obstacle, semblait inviter à franchir cette limite. Des Yveteaux, qu'on avait appelé par plaisanterie *le dernier des hommes*, parce qu'il habitait seul au Marais, vit bientôt s'aventurer plus loin que lui, dans le faubourg Saint-Germain, les grands hôtels de Liancourt ⁴¹³, de Concini ⁴¹⁴, de Retz ⁴¹⁵, de la Force ⁴¹⁶, de Mortemart ⁴¹⁷, de Falconi ⁴¹⁸, et sur le Pré-aux-Cleres, la maison du président le Coigneux ⁴¹⁹.

Si nous quittons la circonscription de l'Université pour entrer dans la ville proprement dite, par les Célestins ou la porte Saint-Antoine, près de la Bastille, nous trouvons la place Royale, qui se complète par les hôtels de Lavardin, de Saint-Géran, de Saint-Luc ⁴²⁰, et en même temps les hôtels de Mayenne, de Sully et de Vitry qui se terminent; mais aucune construction nouvelle ne ranime ce quartier, qui vit sur sa vieille réputation, sur ses belles habitations, sur ses anciens habitués. En gagnant la rue Pavée, on passait près de l'hôtel d'Angoulême, qui s'appela plus tard de Lamoignon ⁴²¹; on ne suivait pas la rue Saint-Denis sans remarquer, après la fontaine du Ponceau, le grand hôtel de Saint-Chaumont ⁴²²; la rue Vieille-du-Temple montrait l'hôtel d'Amelot, de Bizenil, où le luxe dépasse toutes les bornes, et l'hôtel d'Effiat, remarquable par son étendue; on trouvait dans la rue Sainte-Avoye, l'hôtel d'Avaux, l'ancien hôtel de Montmorency, transformé et reconstruit pour l'ambassadeur Claude de Mesme ⁴²³, et en avançant davantage à l'ouest, on rencontrait le magnifique hôtel construit en 1615 par Roger de Saint-Larri, duc de Bellegarde, grand écuier de France, et qui devint, en 1655, l'hôtel Séguier, théâtre des fêtes royales, asile des lettres et des arts, lieu de réunion de l'Académie naissante ⁴²⁴. Dans la rue Cop-Héron, M. de Fontenay

Marenil fondait sa demeure, et non loin de Saint-Eustache, rue Coquillière, on voyait l'hôtel Châteauneuf ⁴²⁵.

Près du Louvre, les hôtels de Clèves et d'Eu s'élèvent pour la duchesse douairière de Guise ⁴²⁶; la marquise de Rambouillet construit le sien en s'appuyant sur les murs des Quinze-Vingts, et dans l'espace qui sépare le Louvre des Tuileries ⁴²⁷, déborde un flot de grands seigneurs qui semblent vouloir assiéger la demeure royale. La longue rue Saint-Honoré, ou ses aboutissants, comptent les hôtels de Schomberg ⁴²⁸, de Bellangreville ⁴²⁹, de la Roche-Guyon, ⁴³⁰ de Royaumont ⁴³¹, d'Hocquincourt ⁴³², et en appuyant vers le nord, l'hôtel d'Herbaut de la Vrillière, construit par le grand Mansart ⁴³³, l'hôtel Brion, accolé par le duc de Damville au Palais-Cardinal ⁴³⁴; plus haut, vers la rue Plâtrière, l'hôtel du surintendant des finances, Claude de Bullion ⁴³⁵; plus haut encore, touchant aux limites de Paris, le Palais-Cardinal, et tout autour les hôtels de ses créatures, les Chivry, Tubenf, Bautru, Vanel ⁴³⁶, enfin, et comme dernière limite du développement de la ville, comme suprême expression du luxe et de l'élégance, le grand palais Mazarin.

De tant de somptueuses demeures, de cette richesse empruntée à tous les pays, de cette élégante transformation sous la direction de nos grands architectes François Mansart, Ducerceau, Métézau et d'autres, que reste-t-il? Un seul représentant, le palais Mazarin, tout le reste a été détruit ⁴³⁷.

Nous arrêterons ici nos recherches; poussées plus loin, elles ne serviraient, du reste, qu'à prouver encore avec plus de force la nécessité évidente de faire quelques sacrifices et de grands efforts pour conserver ces rares spécimens des anciennes habitations, de ces nobles demeures contre lesquelles tout semble conspirer depuis les bases constitutives de la société moderne, ce qu'il y a de plus sérieux, jusqu'à la mode, ce qu'il y a de plus futile.

Sans doute le temps n'est plus où l'on démolissait des monuments, par arrêt de l'université, au son des hautbois et des autres instruments de musique; le temps n'est plus, espérons-le du moins, où, la torche et la hache au poing, on faisait crouler, aux applaudissements de la foule, l'innocente habitation, tout au plus coupable de l'impopularité du maître; mais le temps où la spéculation abat tout autour d'elle, c'est le nôtre, d'autant plus dangereuse, qu'elle agit sans bruit, sans fracas, qu'elle semble avoir honte de ce qu'elle fait. Vous croyez suivre ses projets, et vous n'apprenez son œuvre de destruction que lorsqu'elle est consommée. A la place du vénérable monument, elle a fait sa large tronée, et sur le sol nu, elle a planté son fatal drapeau où est inscrit: *Terrain à vendre.*

Élevons drapeau contre drapeau, avec la confiance que tous les hommes de cœur et de goût se grouperont autour du nôtre pour le défendre, car il aura pour devise: « Souvenir national, monument historique à conserver. »

§ 3. LES CHÂTEAUX DANS LES ENVIRONS DE PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Les habitations de ville se complètent par les habitations de la campagne : il est impossible de ne pas examiner les unes après avoir étudié les autres. Au dix-septième siècle, les gens du monde jouirent pour la première fois des plaisirs de la vie champêtre, telle qu'elle peut être pour eux, embellie par le concours de tous les arts et la réunion de toutes les jouissances. Nous voulons décrire en peu de mots le style des constructions rurales et la disposition des jardins, nous ne parlerons de leurs hôtes qu'autant qu'il est nécessaire pour animer ces paysages ⁴³⁸.

Deux causes donnent aux classes aisées, toujours citadines, le goût de la campagne, et les rendent sensibles au charme de la retraite ; les temps de paix qui suivent les guerres ou les révolutions, et aussi la satiété du plaisir, qui veut qu'on se repose l'été des fatigues de l'hiver. Mais pour les gens du monde, le repos ne consiste que dans la variété des jouissances, et la campagne devient ainsi une bruyante solitude.

A toutes les époques, la vie de la campagne a été le reflet de la société des villes. En des temps grossiers, le château était un donjon, la vie de châtelain une reclusion, les plaisirs du seigneur, de brutales expéditions sur les passants bons à détrousser, et sur les bêtes féroces, seules dignes de tels adversaires. La civilisation commença-t-elle à adoucir les mœurs des citadins ; aussitôt, autour de ses châteaux encore garnis de tours, de fossés et de ponts-levis, s'élevèrent des parterres aux mille fleurs, des vergers chargés de fruits, de beaux cerfs furent nourris dans les fossés, et les dames, jusqu'alors étrangères à tous les plaisirs des hommes, suivirent la châtelaine à la chasse au faucon, ou vinrent le soir dans la grande salle, réunies autour de l'immense foyer, écouter les récits des pèlerins et les chants des poètes ambulants. De cette époque datent les grands manoirs de Tancarville, de Coucy, d'Écouen, de Châtillon, du Verger, de Thouars, de Neubourg, etc., etc., véritables résidences royales d'autant de petits rois qui se composaient une cour de leurs vassaux, et dont l'autorité, toujours absolue, était quelquefois bien-faisante.

Pendant que les châteaux conservaient encore dans la France cet aspect formidable de leur destination première, les maisons de plaisance de l'Italie,

décorées des chefs-d'œuvre de l'antiquité, rappelaient les villas des empereurs romains, celles des Lucullus, des Mécène, des Pline, des Cicéron, des Horace. La renaissance de l'art s'était produite au milieu de la renaissance des manières, du goût et de l'esprit.

En France, cette résurrection des beautés de l'art antique appliquée par le génie des artistes modernes à la construction des nouveaux monuments, rencontra une vive résistance dans les habitudes de la nation, dans les procédés des artistes, maîtres du terrain, dans les goûts à la mode; et lorsque, cédant à l'impulsion enthousiaste de François I^{er}; aux souvenirs de la noblesse qui l'avait suivi en Italie, à l'invasion des artistes accourus à sa voix, elle abandonna son style national pour favoriser cette importation étrangère, il était déjà bien tard : les maîtres d'au delà des monts avaient fait place aux élèves, la pureté des règles aux caprices de l'imagination, le grand et simple style des Brunelleschi, des Sangallo, des Bramantes, aux bizarres imitations de Michel-Ange. Ainsi s'explique, ainsi s'excuse la résistance qui se manifesta dans les magnifiques constructions de Bovinet ⁴³⁹, de Chambord ⁴⁴⁰, d'Écouen ⁴⁴¹, de Chantilly ⁴⁴², de Saint-Maur ⁴⁴³. Il semble que la délicatesse du nouveau style entrât en lutte avec la sévérité de l'ancien, et ne gagnât le terrain qu'à grand-peine. Madrid ⁴⁴⁴, Anet ⁴⁴⁵, ont brillé un instant de toute l'élégance du style de la renaissance; mais si nous recherchons la distribution intérieure, combien de traces encore d'anciennes habitudes, quel oubli des plus simples convenances de la vie. On pourrait croire que tout le monde fut artiste, hôtes et architectes, dans ces demeures où les perfections de la décoration ont fait oublier les conditions du bien-être.

Des rares monuments de cette époque, appelez-en à l'imagination des poètes de ce temps, cette magique ouvrière n'inventera rien ou presque rien de supérieur aux distributions et aux formes traditionnellement consacrées. Rabelais voulut un jour faire entrer dans un plan imaginaire tout ce qu'il rêvait d'élégance, de grandeur et de bien-être dans un vaste château. Il en fit l'abbaye de Thélème, afin d'y développer plus à son aise la demeure de toutes les voluptés ⁴⁴⁶. Le voilà à l'œuvre, et il nous construisit un Chambord, avec tous ses défauts; ce sont grosses tours rondes sans besoin de défense, escaliers à vis et en saillie qui semblent construits après coup et par pure omission, grandes galeries sans usage, si ce n'est pour appendre des dépouilles de gibier, des trophées de chasseur, vastes fossés et parc giboyeux; remarquons toutefois quelques innovations heureuses, fruit d'une expérience durement acquise; ainsi, plus de ces gargouilles qui, jusqu'au dix-huitième siècle, ont inondé nos rues, mais des gouttières avec conduites d'eau; plus de tuiles, mais des ardoises; des escaliers à marches douces comme en Italie, où ils semblent une montée et non plus une échelle; des entrées d'une dimension raisonnable; enfin, des appartements complets pour chaque complot : « Chas-

« une chambre est garnie de arrière chambre, cabinet, garde-robe, cha-
« pelle et yssue en une grande salle ; » enfin, des bibliothèques et des gale-
ries ornées de fresques historiques ⁴⁴⁷. Cet effort d'imagination ne nous
semble pas bien grand à nous qui avons hérité des conquêtes de trois siècles
à tendances matérielles, et cependant, combien il allait encore au delà de la
réalité.

Quelques grandes habitations de cette époque ne rentrent dans aucune des
observations que nous faisons ici, ou plutôt elles répondent à toutes : c'est
Blois ⁴⁴⁸, Compiègne ⁴⁴⁹, Saint-Germain ⁴⁵⁰, et d'autres, qui n'ont ni une
date, ni un style ; chaque règne y ayant apporté son addition, chaque roi y
ayant élevé, comme pour lutter avec ses prédécesseurs, un pavillon, un corps
de bâtiment, une galerie. Il serait également inutile de faire figurer dans nos
recherches quelques châteaux, demeures féodales aussi formidables que des
forteresses, où le bien-être de la vie a dû céder aux nécessités des temps,
aux règles de la défense.

Les résidences royales, créées sous l'empire de l'impulsion que Fran-
çois I^{er} venait d'imprimer aux arts, entretenues par ses quatre succes-
seurs, ne pouvaient avoir de nombreux imitateurs ⁴⁵¹. Une égale sécurité ne
protégeait pas encore l'habitation des rois et celle de leurs sujets. On resta,
jusqu'au dix-septième siècle, bastionné, crénelé, bardé de chaînes et de ponts-
levis, pour mener une vie de campagne qui n'avait plus de la grande féoda-
lité que les ridicules et l'ennui. Il serait difficile de tracer le tableau de cette
époque de transition ; un caractère lui manque, on cherche, on tâtonne, et,
dans cette incertitude, chaque château porte l'empreinte particulière aux goûts,
aux dignités, aux caprices de son seigneur.

Le chancelier de l'Hôpital habitait Vignay ⁴⁵², près d'Étampes. Là, gardé
en quelque sorte par le cortège de ses vertus, entouré de sa famille, passant
ses jours entre ses livres et les soins les plus simples du foyer domestique, il
offrait le tableau d'une vie tout à fait patriarcale. Sully conservait dans son
château la nombreuse domesticité d'un autre temps ; il y avait introduit l'é-
tiquette de la cour, et gouvernait la vie de la campagne à la façon d'un ancien
ministre d'État, d'un grand maître de l'artillerie, d'un grand voyer de France
et d'un surintendant des fortifications du royaume : il n'avait que des dîners
d'apparat, ses promenades ressemblaient à des processions, et toutes ses
soirées à des réceptions de cour. Richement ornée, sa demeure ne possé-
dait aucune des commodités de la vie ; on y voyait « un vaste appartement
« où il avoit fait peindre les plus mémorables actions de sa vie, jointes à celles
« de Henry le Grand ; » et, à côté, il avait réuni dans une chambre, qu'on
nommait « le cabinet des illustres, des portraits de papes, rois, princes, et
« autres personnages distingués ou célèbres, qu'il tenoit d'eux mêmes ⁴⁵³. »
Un contemporain, qui lui est très-défavorable, tant la sévérité des mœurs choque

une nature dévergondée, n'oublie rien de tout ce qui pouvait ici prêter au ridicule : « A Sully, où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours, il avoit quinze
« ou vingt vieux paons, et sept ou huit vieux reistres de gentilshommes, qui,
« au son de la cloche, se mettoient en haie pour lui faire honneur quand il
« alloit à la promenade, et puis le suivoient ; je pense que les paons sui-
« voient aussi ⁴⁵⁴. »

Ce n'est donc pas chez ces deux hommes, l'un trop patriarcale, l'autre trop courtisan, que l'on trouve la vie des champs telle que nous la concevons pour les hommes du monde ; leur contemporain, Montaigne, a-t-il mieux rencontré dans son oisiveté méditative, au milieu de ses travaux philosophiques. Il habitait Montaigne, bâti par son père : « Ma maison est juchée sur un tertre,
« comme dit son nom... De ma librairie, où je me tiens le plus souvent, je
« commande mon mesnage. Je suis sur l'entréc et voy sous moy mon jardin,
« ma basse-cour, ma cour et dans la pluspart des membres de ma maison. Là
« je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et
« sans dessein, à pièces descousues ; tantôt je resve, tantôt j'enregistre et
« dicte, en me promenant, mes songes que voicy. Elle est au troisième estage
« d'une tour ; le premier, c'est ma chapelle ; le second, une chambre et sa
« suite, où je me couche souvent pour estre seul... Je passe là, et la pluspart
« des jours de ma vie et la pluspart des heures du jour... A sa suite est un
« cabinet assez joly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, très-plaisamment
« pereé, et si je ne craignoy non plus le soing que la despense, le soing qui me
« chasse de toute besongne, j'y pourroy facilement coudre à chasque costé
« une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied ; ayant
« trouvé tous les murs montez pour aultre usage à la haulteur qu'il me faut.
« Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les as-
« sies : mon esprit ne va pas seul comme si les jambes l'agitent. Ceux qui
« estudient sans livres en sont tous là. La figure en est ronde (de sa chambre),
« et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant
« en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rangez sur des pulpitres à
« cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect,
« et seize pas de vuide en diamètre... C'est là mon siège. J'essaye à m'en
« rendre la domination pure et à soustraire ce seul coing à la communauté, et
« conjugale, et filiale et civile ⁴⁵⁵. » C'est bien là le refuge de la méditation ;
c'est bien là, pour l'écrivain philosophe, le charme de la campagne ; Montaigne ne la comprenait pas autrement ⁴⁵⁶.

Il semblerait que les jardins se fussent façonnés alors à la ressemblance de leurs maîtres, et se soient crus obligés, au milieu de la liberté des forêts et des champs, de garder l'air compassé et les formes régulières de leurs manières et de leurs costumes. Ce n'étaient qu'allées droites, que charmillles découpées, que parterres emprisonnés dans de minces bordures de buis, dessinant en

contours exacts les armes du maître, le chiffre de la dame, ou les noms des enfants ⁴⁵⁷. La verdure se détachait sur des allées de sable jaune, les vives couleurs des fleurs tranchaient sur des fonds de cailloux et de coquillages, et les terrasses, péniblement contennues dans des murs de soutènement, offraient des balcons pour admirer ces enfantillages. Bernard de Palissy, dans la description de son « jardin délectable, » s'élève contre les dindons et les grues en ifs et en romarins du jardin de l'abbé de Clairmarais, à Saint-Omer, et contre les gens d'armes de buis de l'abbé des Dunes en Flandre ; mais il conseille les temples en charnilles, avec portes et fenêtres ; c'était donc un engouement bien général, puisqu'il était partagé par cet habile homme ⁴⁵⁸.

Le sentiment des beautés de la nature n'était pas éteint cependant, mais il manquait un architecte qui lui servit d'interprète. L'enôte répondit, un siècle plus tard, à cet appel de Montaigne : « Ce n'est pas raison que l'art gagne le « point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons « tant rechargé la beauté intrinsèque et richesse de ses ouvrages, par nos in- « ventions, que nous l'avons du tout étouffée, si bien que, partout où sa pu- « reté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entre- « prises ⁴⁵⁹. »

Les champs n'avaient donc encore vu que les mœurs guerrières de la féodalité, les violents exercices de la chasse, l'air compassé des seigneurs ou les enfantillages ridicules du mauvais goût. Sous le ministère, j'allais dire sous le règne de Mazarin, la vie de la campagne prit, pour la première fois, en France, le caractère qui lui est propre, comme complément de l'existence de l'homme du monde. Les raisons en sont faciles à déduire. Richelieu ⁴⁶⁰ avait assombri l'esprit français, sa pesante domination avait comprimé tout essor ; le caractère, la gaieté de la nation, et ce besoin de vivre et de s'épancher, qui fait la société, s'épanouirent lorsque le roi esclave suivit dans la tombe son ministre tyrannique. Tous les désirs, toutes les passions, une effervescence générale éclata de tout côté, on eût dit un peuple entier délivré de ses chaînes, reprenant possession de ses foyers et respirant un air nouveau. Le luxe s'empara de la ville et déborda sur la campagne. Bientôt la noblesse opulente de la capitale avoisina cette noblesse campagnarde et pauvre qui, cachant avec dignité sa misère, s'en consolait par la haute considération qu'inspirent de grands noms toujours indépendants, et des traditions glorieuses précieusement conservées.

Il se trouvait aussi dans les châteaux, quoiqu'en bien petit nombre, quelques hommes distingués, quelques femmes élégantes, qui, n'ayant pas la vocation du cloître, trouvaient dans la solitude de la campagne les mêmes ressources qu'offre la religion pour combattre ou pour se rendre utile le désenchantement de la vie. Le citadin apprit d'eux les ressources de la

vie des champs, ils apprirent de lui les nouvelles conquêtes du luxe et ses exigences.

Cependant l'économie voyageait encore vers ces retraites ; la jeune madame de Sévigné trouva un peu sévères ses premiers étés des environs de Vitré, un peu rudes ses paysans bretons ; mais plus tard, elle aussi, quand son veuvage lui eut laissé sa liberté, elle embellit le vieux château des Rochers ⁴⁶¹, et se laissa aller, quoique modérément, selon sa nature modérée en tout, à ce goût du luxe qui était général. C'est en plaisantant que Bussy Rabutin lui reproche les bénéfices de la vie seigneuriale qu'elle mène au milieu de ses terres :

Peut-être aussi que le ménage
Que vous faites dans le village
Fait aller votre revenu
Cù jamais il ne fut venu ;
Ce sont raisons fort pertinentes
D'être aux champs pour doubler ses rentes,

Il savait bien que l'esprit le plus sociable, le cœur le plus généreux, n'avait de conseil que la raison.

C'eût été l'âge d'or, si cet entraînement des plaisirs n'avait rencontré des situations fausses, des esprits tristes, des caractères mécontents ; mais cette bonne régence avait les siens. C'était mademoiselle de Montpensier, veuve de tous les maris qu'elle avait rêvés, chagrine de tous ses mécomptes. Elle avait transporté à la campagne ⁴⁶² ses affections si changeantes et ses goûts un peu factices ; à des commensaux qui craignaient ses caprices, à des amitiés qui doutaient de ses sentiments, elle imposait des mœurs campagnardes de son imagination, et des rôles de bergers pris dans les romans. « Je voudrais à la campagne qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies, qu'on eût des houlettes et des capelines, qu'on dinât sur l'herbe verte des mets rustiques et convenables aux bergers, et qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'Astrée. Lorsqu'on serait revêtu de l'habit de berger, je ne désapprouverais pas qu'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages et des gâteaux. » Le dix-huitième siècle a vu ces tentatives pastorales devenir un goût dominant : on n'en était au dix-septième qu'aux essais d'existence mythologique. M. de Lisieux ⁴⁶³, se promenant dans le beau parc de Rambouillet, entra dans une prairie, au milieu de laquelle s'élevait bizarrement un groupe de rochers ombragé par de grands arbres. « Il s'approche, et est fort surpris de voir entre les branches quelque chose de brillant ; enfin, étant parvenu jusqu'aux rochers, il trouve mademoiselle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, vêtues effectivement en nymphes, qui, assises sur ces rochers, faisaient le plus agréable spectacle du monde ⁴⁶⁴. » Le prélat fut charmé, non pas étonné,

de ce spectacle qui n'avait d'insolite que la grâce et l'agrément de la belle Julie d'Angennes, car partout ailleurs ⁴⁶⁵ il devait s'attendre à ces déguisements, à des changements de noms, à des jeux qui pouvaient être innocents, qui certainement donnaient à l'esprit une tournure agréable et délicate, et en tout cas à la journée un emploi quelconque.

A part cette tendance plus ou moins romanesque, Mademoiselle, dans le cours de son existence qui fut presque une longue folie, eut des moments très-lucides et de haute raison. Les conseils suivants peignent assez bien ce que devrait être et ce que fut quelquefois à Saint-Fargeau ⁴⁶⁶ la vie de la campagne ; ils sont dictés avec simplicité par un goût de société délicat : « Pre-
 « mièrement, il faudroit que les personnes qui voudroient se retirer de la
 « cour et du monde, s'éloignassent de l'un et de l'autre sans être rebutées ;
 « mais qu'elles le fissent par la connoissance du peu de solidité qu'on trouve
 « dans ce commerce ; et il est aisé de ne s'en pas soucier, quand on est par-
 « venu par ses soins ou par sa naissance à jouir d'une fortune honnête et
 « selon sa condition. On peut aussi se trouver en âge où l'ambition est moins
 « vive et où les personnes raisonnables peuvent guérir facilement. Il seroit
 « bon de concerter tous ensemble du lieu de l'habitation, et délibérer si on
 « choisiroit les bords de l'Oise ou ceux de la Seine. Quelques-uns aimeront
 « mieux les bords de la mer. On prendroit un grand plaisir à faire planter et
 « à voir croître des arbres différents ; le soin d'ajuster sa maison et son jardin
 « occuperoit aussi beaucoup. Ceux qui aiment la vie active travailleroient à
 « toutes sortes d'ouvrages, comme à peindre ou à dessiner, et les plus pa-
 « resseux entretiendroient ceux qui s'occuperoient de la sorte. On nous en-
 « verroit tous les livres nouveaux et tous les vers, et ceux qui les auroient
 « les premiers auroient une grande joie d'en aller faire part aux autres. Je
 « ne doute pas que nous n'eussions quelques personnes qui mettroient aussi
 « quelques ouvrages en lumière, selon leur talent. Ceux qui aiment la musi-
 « que la pourroient entendre, puisque nous aurions parmi nous des personnes
 « qui auroient la voix belle et qui joueroient du luth, du clavecin et d'autres
 « instruments. »

Les mémoires de Coulanges, les ouvrages du temps, et la correspondance de madame de Sévigné, nous apprennent qu'on menait, au château de Fresnes, la vie conseillée par Mademoiselle. Là, loin d'être rebutées du monde, les personnes dont se composait la société de madame Guénégaud, en étaient l'ornement ; elles venaient à la campagne, non pour le fuir, mais pour se préparer à mieux briller dans ses fêtes. Quelques-uns des visiteurs avaient cependant cruellement éprouvé ce que valent l'ambition et la faveur ; mais ils conservaient, des vicissitudes de leur vie, une expérience sans amertume, qui ne donnait que plus de solidité et d'agrément à leurs conversations. Le maître de la maison expliquait à son protégé François Mansart ses projets, que le grand artiste

saisissait facilement, parce que, conçus par un homme de goût, ils étaient toujours exécutables. Les changements qu'il demandait avaient en général pour but de concilier la beauté des proportions, la grandeur des appartements, en un mot, les règles de l'art, avec les conditions les plus favorables de l'habitation et du bien-être. Ses salons étaient décorés d'une magnifique collection de tableaux et de quelques morceaux de sculpture réunis à grands frais. On sait, pour peu qu'on ait habité la campagne, combien les beautés de la nature y disposent à l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art. Les plus distraits d'ordinaire y sont alors sensibles. M. de Guénégaud, imitateur éclairé des goûts du cardinal Mazarin, avait fait, comme lui, de ses habitations de ville et de campagne, la réunion des productions les plus belles des artistes de tous les temps, et lorsque l'arrestation de Fouquet eut compromis la fortune qu'il lui devait, il trouva pour lui-même une consolation, aux yeux des autres une excuse, dans le noble emploi qu'il en avait su faire. Madame de Guénégaud partageait les goûts de son mari, et, chose assez rare à cette époque parmi les femmes du monde, elle cultivait les arts. On la voyait dans le salon de Fresnes, peignant sous la direction de Nicolas Loir ⁴⁶⁷, peintre de second ordre, mais d'excellent conseil. Madame de Sévigné, madame de Coulanges, M. de la Rochefoucauld, un essaim de jeune filles et d'aimables jeunes gens, l'entouraient de leur conversation spirituelle, de leurs groupes aimés. A une table, madame de Motteville écrivait d'un style sévère les mémoires qu'on lira toujours avec intérêt; elle remontait avec ses souvenirs, et en compagnie d'Arnauld de Pomponne ⁴⁶⁸, vers ces temps de troubles, qu'elle eût retracés d'une main entièrement impartiale, si, pour compenser en quelque sorte l'excès de bienveillance que la reine, sa chère maîtresse, avait témoigné à Mazarin et qu'elle lui reproche, elle ne l'avait à son tour trop sévèrement jugé. A une autre table était assise madame de la Fayette, composant sans doute quelque roman, Zayde, la Princesse de Montpensier ou de Clèves. La musique venait s'associer par moments aux travaux et aux causeries, les répétitions de la pièce à l'étude prenaient aussi le temps des hôtes de Fresnes, car le château avait son théâtre, complément de son salon.

La grande Mademoiselle eût vu ainsi, dans plus d'un château autour de Paris, ses conseils mis en pratique; elle-même y ajoutait des exercices très-campagnards, et des divertissements bien faits pour animer la vie de château. Elle avait un billard et un mail pour exercer son adresse, des chiens et des chevaux anglais pour courir à travers la forêt et faire ses huit et dix lieues à fond de train. Rentrée au château, elle trouvait une bonne table, une conversation spirituelle, ses violons, sa troupe de comédiens, et Segrais et Lully pour diriger le tout ⁴⁶⁹.

Dans les environs de Paris, au sortir des troubles de la Fronde, nos non-veaux campagnards rencontrèrent des manoirs délabrés et des jardins dévastés;

la guerre, et la plus cruelle, la guerre civile avait habité là pendant près de quatre ans ⁴⁷⁰. Il fallut relever ce qui était tombé, réparer ce qui était debout : c'est alors qu'on vit sous la douce influence des nouveaux goûts italiens importés par Mazarin, sous la direction et par le génie d'architectes tels que François Mansart, Lemuet, Le Vau, s'élever des habitations qui transportaient au milieu des sites les plus pittoresques de notre climat tempéré, les beautés d'une architecture élégante, dont le caprice avait son excuse dans la liberté des champs, et dans les villas de l'Italie de précieux modèles.

La belle demeure du président Maisons ⁴⁷¹ est encore debout, le magnifique château de Vaux-le-Vicomte, construit par Louis Le Vau, s'est conservé intégralement; Lenôtre a planté leurs jardins, et il nous suffira de ces deux exemples pour faire comprendre les caractères particuliers de cette architecture rurale et de cet art des jardins qui eurent aussi leur renaissance ⁴⁷².

L'architecture a ses règles, elle a ses inspirations : les unes sont fixes ; que vous les transportiez de la ville à la campagne, de la vallée à la montagne, elles restent rigoureusement les mêmes, parce que ses conditions ne changent pas ; mais les inspirations de l'artiste se modifient comme le goût, comme les sites de la nature, comme les différences des conditions et des fortunes. Maisons domine la Seine, et dans son port gracieux, avec sa blanche enveloppe, il semble un cygne sorti de l'eau, qui se repose au soleil sur la verte pelouse; Vaux-le-Vicomte, comme un homme puissant qui s'entoure de ses courtisans et se fait précéder de ses gardes, s'élève majestueusement appuyé sur ses pavillons. Le caractère des dispositions intérieures fut soumis à la règle du bien-être. Du moment qu'on avait la sécurité au dehors, on chercha les aises de la vie au dedans ; sans être immenses, les nouveaux châteaux étaient proportionnés aux habitudes et logeaient commodément leurs hôtes ⁴⁷³.

Cette noble architecture demandait des jardins appropriés à la régularité de ses lignes, à la sévérité de ses proportions, à la pondération habilement ménagée de ses différentes masses, et pour cela il fallait que la main d'un grand artiste vint en aide à la nature.

Jusqu'alors, l'art des jardins n'avait été qu'un puéril labeur de manœuvre ; on ne connaissait que des jardins dits « de propreté, à broderies ou à contours symétriques, » qui, à l'aide de lisières de buis, d'allées sablées de différentes couleurs, et de compartiments de gazon ou de fleurs, reproduisaient uniformément des vases, des chiffres, des plans de villes ou autres dessins d'architecture que les charmilles encadraient de leurs lignes bizarres et tourmentées ; immédiatement après ces parterres monotones, par un contraste choquant, se développaient au loin, avec l'inépuisable variété de la nature, de vastes prairies, des champs cultivés, ou les allées couvertes par la sombre voûte des forêts.

L'Italie nous avait donné ce goût excusable au milieu des lignes sévères de

ses paysages, l'Angleterre ⁴⁷⁴ l'avait accepté de nous, toute l'Europe comprenait ainsi la campagne, et on ne pourrait citer un seul château qui offrît de ses fenêtres une autre vue, et à ses hôtes une plus agréable promenade ⁴⁷⁵.

Le changement de la vie de campagne, cette sécurité nouvelle qui rendit aux habitants des châteaux la libre jouissance de tout ce qui l'entourait, firent bientôt sentir la gênante et coûteuse inutilité de ses parterres, et quel contre-sens c'était de violenter et d'emprisonner la nature pour l'appauvrir et l'enlaidir. On le comprit, mais vaguement, et l'on continua de suivre la routine, tout en souhaitant une réforme. Cette réforme, Lenôtre l'accomplit enfin selon le désir de tous ⁴⁷⁶.

Le mérite de Lenôtre est difficile à apprécier ; comme tous les grands artistes, qui n'ont laissé après eux que de maladroits imitateurs, cet architecte des jardins a vu sa réputation compromise par l'école qu'il a formée. Lenôtre était assez en avant des idées et des goûts de son temps, pour devenir un réformateur et rester acceptable. Il fut proposé à Louis XIV, simultanément avec Duverny, son valet de chambre, un amateur qui, dans la création des jardins, faisait des pastiches de paysages. Si le roi n'avait pas le sentiment des arts, le goût des beautés de la nature lui était encore plus étranger ; il ne comprenait qu'une certaine grandeur factice, et s'arrangeait de cet inattendu et de ces surprises qui avaient règle et programme. Lenôtre convenait au roi par ses défauts, et sut se faire pardonner ses qualités. Celles-ci le portèrent à tirer un grand parti des lois, en quelque sorte officielles, de cette étiquette, auxquelles on avait jusqu'alors soumis les jardins. Il comprit qu'entre l'architecture aux lignes droites et la nature, il était nécessaire de créer un intermédiaire qui les reliât l'une à l'autre, et fit disparaître un contraste choquant. Dès lors ses dispositions de jardins réguliers, échelonnés sur des terrasses à balustrades ornées, ses parterres largement découpés et parsemés de statues élevées sur de riches piédestaux, ses bassins de toutes formes, animés de jets d'eau de toutes combinaisons, devinrent la transition naturelle entre l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Dieu ; c'était, d'une part, assez régulier, assez architectonique, pour s'allier et se fondre dans la construction, et de l'autre, assez riche de verdure et de fleurs, assez libre d'allures dans sa régularité, pour s'unir insensiblement aux grandes perspectives de la forêt, aux prairies émaillées de fleurs, aux cascades naturelles des eaux.

Ce système raisonné et sage ⁴⁷⁷ fit merveille, en premier lieu à Vaux, puis à Versailles, à Paris dans le jardin des Tuileries, à Clagny, à Chantilly, à Saint-Cloud, à Meudon, à Sceaux, enfin, à Fontainebleau, où il dressa le parterre du Tibre. La réputation de Lenôtre fut immense, elle était méritée. On le sollicita d'aller en pays étranger, créer des jardins. Il dessina, près de Londres, ceux de Saint-James et de Greenwich ⁴⁷⁸, et il n'y eut plus d'autres règles pour cet art nouveau que les siennes ⁴⁷⁹.

Ses imitateurs ne furent point heureux. Appelés, en général, à s'exercer dans de petits espaces et avec des moyens trop restreints, ils ne surent pas proportionner leurs dispositions et laisser à la nature ses droits. Bientôt on recula devant d'excessives dépenses qui ne créaient que de monotones terrasses, élevées les unes sur les autres, et qui prolongeaient sans raison dans la campagne les envahissements de l'architecture ; c'est alors qu'on accepta les conseils de ceux qui, partisans exclusifs des simples beautés de la nature, vinrent, vers 1750, proposer un nouveau système avec un grand rabais. L'Angleterre fut la première à accepter les jardins irréguliers repoussés par Louis XIV, dans la personne de Duvernay ; son climat plus humide rendait difficile l'entretien des parterres, ses habitudes sociales moins compassées s'accoutumaient plus facilement à laisser aller qu'elle pouvait étendre jusqu'à ses parterres. Elle développa hardiment toutes les ressources de ce système, et lui donna son nom. Elle les poussa même jusqu'à l'exagération ; car, en amenant au perron du château les allées sinueuses, les eaux serpentantes et les arbres dans toute la liberté de leur végétation, elle trouva choquante la ligne droite de l'architecture, la roideur des pilastres, la rectitude des colonnes ; alors le lierre et le jasmin furent chargés de dissimuler l'architecture, on chercha dans le gothique ou le genre rustique un refuge, une échappée ; de ce moment les grandes beautés de l'art furent remplacées par le pittoresque, et la recherche des effets de la nature, autre genre d'affectation et de puérité. En France, cette mode nous revint, vers 1750, Le Blond et Des Gots en furent les premiers adeptes ; plus tard, Béranger, architecte et peintre de paysage, mais surtout Robert, se chargèrent de dessiner les jardins avec le pinceau du peintre et l'imagination du voyageur.

Ce court résumé de la marche suivie dans l'art des jardins doit nous apprendre à admirer notre grand artiste, à critiquer également les jardins trop réguliers et les jardins trop irréguliers ; à chercher enfin dans les créations de Lenôtre les sages principes qui l'ont inspiré et qui doivent nous diriger.

Le dix-septième siècle a donc créé la vie de la campagne dans ce qu'elle a de plus agréable, le style des constructions dans ce qu'il offre de plus convenable à nos besoins, et les vrais principes de la décoration des jardins. Que nous reste-t-il de ses nombreuses créations ? On le verra dans la liste suivante, où les morts sont marqués, comme sur le champ de bataille, par une croix, signe de deuil.

Versailles, Trianon, Marly † et Vincennes sont les châteaux royaux du dix-septième siècle. Ils suffirent à un règne, ils l'ont ruiné. Avant d'arriver aux habitations des seigneurs, de la noblesse, de la robe et de la finance, les résidences princières servent de transition.

Saint-Cloud ⁴⁸⁰, bâti par Le Pautre, pour le frère du roi ; Clagny †, près de Versailles, qui s'élève, pour madame de Montespan, à une époque où

Louis XIV n'avait rien de trop éclatant pour trahir ses faiblesses ⁴⁸¹; Issy †, au prince de Conti ⁴⁸²; Grosbois, vaste domaine de Charles de Valois, duc d'Angoulême ⁴⁸³.

Groupons ensemble quelques grands noms qui s'associent à ce mouvement de luxe et d'élégance : les ducs de Luynes, à Dampierre ⁴⁸⁴, où Jules Hardouin relia habilement les nouvelles constructions aux anciennes; les marquis de Rambouillet à Rambouillet ⁴⁸⁵, les ducs d'Aumont, à Passy † ⁴⁸⁶; la grande famille de Mesme, à Roissy † ⁴⁸⁷; Conflans †, aux Villeroy ⁴⁸⁸; Chilly †, au maréchal d'Effiat ⁴⁸⁹. Je ne cite que les plus remarquables de ces habitations dans le voisinage de Paris, autrement il faudrait demander à chaque famille son manoir.

Parmi les nouvelles habitations des secrétaires d'État, des hommes de robe ou de finance, les récits du temps nous apprennent qu'on distinguait entre tous, Berny †, construit pour le chancelier Brulart de Sillery ⁴⁹⁰, et qui, plus tard, fut habité par de Lionne ⁴⁹¹; Sceaux †, eréé par Colbert, ⁴⁹²; Chaville †, par Louvois ⁴⁹³; Dangu, par le ministre de Louis XIII, le baron des Noyers, le protecteur du Poussin ⁴⁹⁴. Le Pautre, habile architecte, avait bâti sur ses dessins Saint-Ouen †, pour le chancelier de Bois-Franc ⁴⁹⁵. Stain ⁴⁹⁶, grande habitation, s'élevait, près de Saint-Denis, pour le procureur général Achilles du Harlay; Champlâtreux ⁴⁹⁷ appartenait depuis longtemps aux Molé; Ivry † ⁴⁹⁸, date du conseiller d'État Claude Bosc du Bois. Les châteaux du Bouchet † et du Fresne † avaient été embellis par Guénégaud ⁴⁹⁹, l'homme de goût parmi les financiers. L'habitation de Benicourt ⁵⁰⁰, à Bagnex †, datait du règne de Louis XIII, vers le temps où le surintendant d'Hémery chargeait Lemuet de construire à Tanlay ⁵⁰¹ une superbe habitation. Le même architecte donna des preuves de son talent à Chavigny †, en Touraine ⁵⁰², à Pont † ⁵⁰³, en Champagne; Petit-Bourg ⁵⁰⁴ date de Galand, secrétaire du conseil; Montjeu, du surintendant Jeannin; Villeneuve-le-Roi, du contrôleur général Le Pelletier ⁵⁰⁵; Hesselin donna de magnifiques fêtes dans son château d'Essonne ⁵⁰⁶; Châtillon, groupe de charmantes maisons de plaisance, montrait celle que François Mansart avait construite ⁵⁰⁷, et le Raincy s'était embelli de l'habitation du surintendant des finances Bordier, bâtie par Le Vau ⁵⁰⁸.

Ici se terminent nos observations sur les habitations de ville et de campagne telles que les a créées le dix-septième siècle; nous ne poursuivrons pas plus loin nos recherches, mais qu'on nous permette l'expression d'un regret, qui s'applique plus particulièrement à notre époque. Loin de moi l'idée de revenir sur le passé, de me plaindre de la disparition de ces grandes existences qui relevaient l'éclat de la France, de ces nobles familles dont l'aîné faisait participer tous les membres à sa grandeur et à son illustration. Nous croyons fermement que l'égalité vaut mieux, même sous le niveau d'une

médiocrité générale. Je n'ai pas davantage la pensée de reprocher aux paysans de nos campagnes d'avoir échangé la charge légère de quelques hommages qui leur coûtaient bien peu, contre la lourde indépendance dont ils jouissent. Les droits du seigneur n'étaient souvent pour celui-ci que l'obligation coûteuse d'aider ceux-là dans leurs peines. L'indépendance du village a rompu le lien qui l'unissait au château; et cependant nous croyons fermement que l'égalité pour tous vaut mieux, nous le croyons encore même sous le règne de cette sourde envie et de ce malaise moral qui travaille toutes les classes.

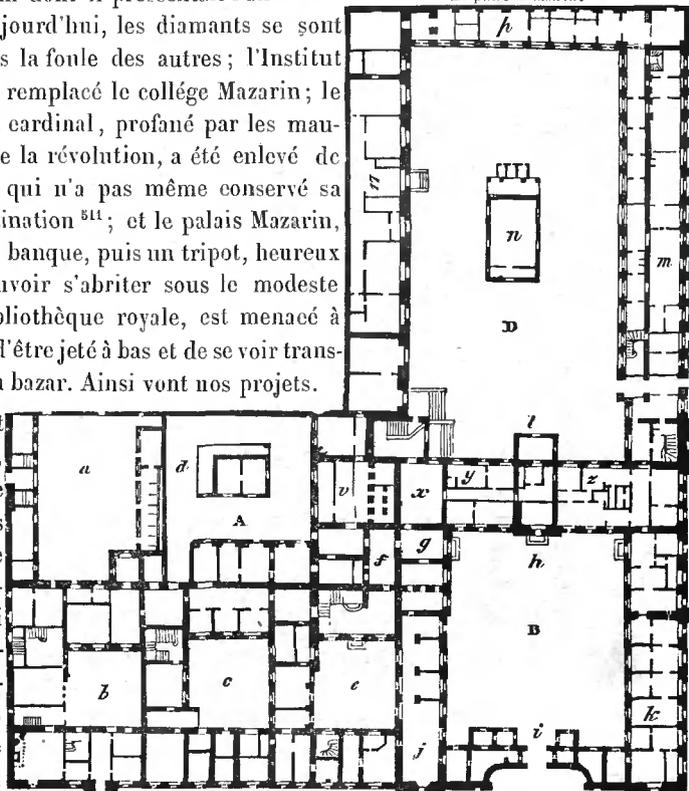
Notre appel ne s'adresse qu'aux nouveaux riches, de quelque manière qu'ils le soient devenus, nous leur dirons : « Si vos pères n'ont rien construit pour vous, n'en ayez pas de soucis, d'autres ont pris ce soin; il y a dans nos villes de nobles demeures, à la campagne de magnifiques châteaux; les vicissitudes du temps les ont mis en vente ^{soy}. Vous, monsieur H..., au lieu de dépenser deux millions pour construire un hôtel que vous n'avez pu rendre plus riche qu'un café, que n'achetiez-vous dans Paris un de ces vénérables monuments menacés par la spéculation? Avec la moitié de vos dépenses, vous vous arrangez une magnifique demeure, et vous aviez fait quelque chose de vos richesses. Vous, monsieur P..., qui dépensez trois millions pour bâtir l'énorme guinguette de Lormois, vous pouviez acheter Chambord ou Chenonceaux, vous dépensiez moins, vous étiez mieux logé, et vos enfants héritaient avec votre argent de la reconnaissance que vingt générations d'artistes vous auraient vouée. »

§ 4. LE PALAIS MAZARIN DEPUIS LA MORT DU CARDINAL, EN 1661, JUSQU'À LA CHUTE DU SYSTÈME DE LAW, EN 1724.

La vie si traversée du cardinal Mazarin se termina sous l'empire de deux préoccupations : d'abord, l'intérêt de la France ; immédiatement après, l'agrandissement de sa fortune et l'illustration de son nom. Nous savons quels services il rendit au royaume, et de combien de millions il disposa à sa mort ; voyons ce qui est resté de ce nom. Vivant, Mazarin l'avait imposé au duc de la Meilleraye⁵¹⁰ ; mourant, il voulut que son palais, son collège, et jusqu'à dix-huit gros diamants qu'il laissait à la couronne, répétassent à la postérité ce nom dont il pressentait l'anéantissement. Aujourd'hui, les diamants se sont perdus dans la foule des autres ; l'Institut de France a remplacé le collège Mazarin ; le tombeau du cardinal, profané par les mauvais jours de la révolution, a été enlevé de la chapelle, qui n'a pas même conservé sa pieuse destination⁵¹¹ ; et le palais Mazarin, devenu une banque, puis un tripot, heureux enfin de pouvoir s'abriter sous le modeste titre de Bibliothèque royale, est menacé à cette heure d'être jeté à bas et de se voir transformé en un bazar. Ainsi vont nos projets.

A la mort du cardinal, Louis XIV se jeta dans les bras du duc de Grammont, et lui dit, en pleurant : « Maréchal, nous venons de perdre un bon ami. » Sa douleur était vraie, elle était juste, et prouvait la générosité

Le palais Mazarin.



de son cœur : car il venait d'hériter, du cardinal Mazarin, d'un royaume pacifié, agrandi, prospère⁵¹². Le duc de la Meilleraye, qui ne pleurait pas, succéda au cardinal dans une partie de son palais, celle qui conserva son nom et qui contenait ses plus beaux objets d'art⁵¹³. Philippe Mancini, duc de

Nevers, eut en héritage l'autre partie, la plus récemment construite⁵¹⁴. Mais autant s'accrut l'éclat de la couronne royale, autant le nom de Mazarin perdit de sa splendeur. Il semble que le duc de la Meilleraye fut écrasé par la beauté de sa femme, le luxe de son palais, les souvenirs de son bienfaiteur.

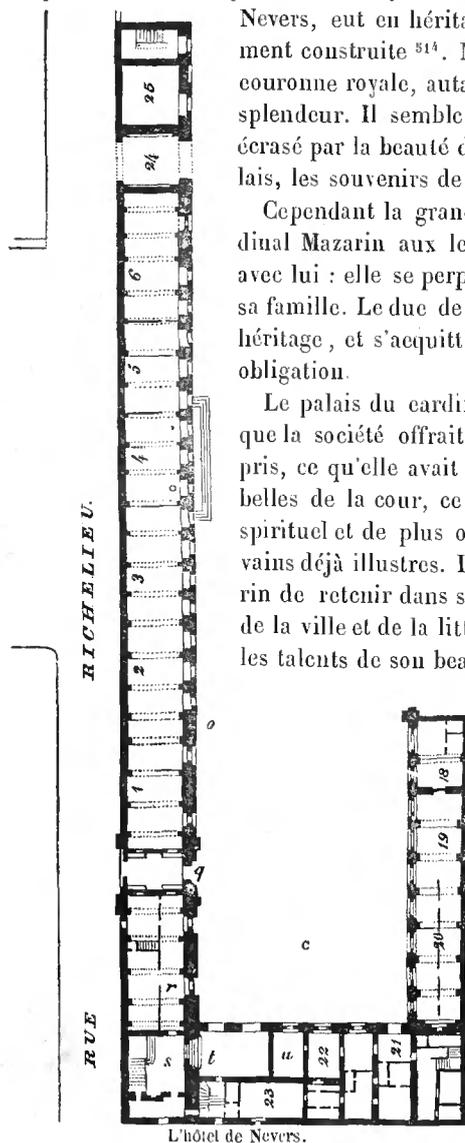
Cependant la grande protection accordée par le cardinal Mazarin aux lettres et aux arts ne mourut pas avec lui : elle se perpétua par les nobles penchants de sa famille. Le duc de Nevers et ses sœurs reçurent cet héritage, et s'acquittèrent dignement d'une si douce obligation.

Le palais du cardinal Mazarin avait réuni tout ce que la société offrait alors de plus illustre, le roi compris, ce qu'elle avait de plus gracieux parmi les plus belles de la cour, ce qu'elle pouvait présenter de plus spirituel et de plus original en beaux esprits, en écrivains déjà illustres. Il eût donc été facile au duc Mazarin de retenir dans sa demeure cette élite de la cour, de la ville et de la littérature : son nom et ses charges, les talents de son beau-frère, les grâces de sa femme et

de ses belles sœurs, enfin les ressources de son immense fortune, mettaient entre ses mains tout ce qui crée la mode et la retient, tout ce qui fait un salon et perpétue ses agréments. Il ne le voulut pas, ou, du moins, il ne le voulut qu'un instant. Profitons-en pour dire quelques mots de ses hôtes les plus familiers. Madame la duchesse Mazarin, Hortense, la plus belle des Mancini⁵¹⁵, était devenue l'héritière de la fortune de son oncle⁵¹⁶, sans posséder plus parti-

culièrement son affection ; mais

sa beauté, d'accord avec cette circonstance, qu'elle était seule en âge de se marier lorsque le cardinal sentit approcher sa fin, firent son bonheur.



ou plutôt son malheur : le monde confond souvent l'un avec l'autre. Les nombreuses gravures qui reproduisent ses traits ne permettent pas de douter de sa beauté ; Saint-Réal et Saint-Evremont ont, en outre, tracé son portrait selon la mode d'alors : de beaux yeux, de la physionomie, une belle taille, tous les agréments de la figure, avec toute la vivacité de la passion, avec toutes les séductions de l'enjouement et de l'esprit : telle était la belle maîtresse de maison ⁵¹⁷ que le roi Louis XIV visitait assez souvent pour faire parler la cour. Mais lorsque les attelages du Louvre piaffaient d'impatience, après une longue attente, dans la cour du palais Mazarin, si la curiosité était vivement excitée, c'est qu'il y avait dans ces visites un mystère : la présence de Marie de Mancini ⁵¹⁸ laissait indécis et donnait un champ libre aux conjectures.

On ignorait, à la cour, où l'on n'y eût pas compris, que Marie eût plus d'amour que d'ambition ; et cependant il était vrai qu'après avoir renoncé à la couronne que lui avait offerte le jeune roi, elle dédaigna le rôle secondaire et honteux que tant d'autres ambitionnaient, et s'abandonnant à l'amour que lui inspirait le duc de Lorraine, elle demanda au roi l'autorisation de l'épouser. Louis XIV ressentit un vif dépit de ce changement ; par esprit de vengeance, il lui proposa tous les partis, excepté celui qu'elle désirait. Le connétable de Colonne avait tout pour lui : nom, rang, fortune, agréments personnels ; il se mit sur les rangs ⁵¹⁹, et Marie accepta ce mariage comme un sacrifice fait à la raison, sacrifice que l'amour trouva trop fort ⁵²⁰. A l'époque dont nous parlons, la cour ignorait ces secrets et devisait sur des apparences trompeuses. Madame de la Fayette, mieux informée, savait que le roi, en venant au palais de la rue Neuve-des-Petits-Champs, n'aurait pu rester indécis que « s'il n'eût pas connu
« qu'entre tous les partis qui se présentoient alors pour l'épouser, elle sou-
« haitoit ardemment le duc Charles, neveu du duc de Lorraine. Le public
« ignoroit ce secret dépit, et, comme on voyoit souvent le roi aller au palais
« Mazarin, où Marie Mancini logeoit avec madame Mazarin, sa sœur, on ne sça-
« voit si le roi y étoit conduit par les restes de son ancienne flamme ou par les
« étincelles d'une nouvelle, que les yeux de madame Mazarin étoient bien capa-
« bles d'allumer. »

A ces deux beautés ⁵²¹ se réunissait souvent leur dernière sœur, Marie-Anne, duchesse de Bouillon. Née à Rome en 1649, elle vint en France en 1654, et dès son arrivée on s'amusa de la précocité de son esprit ⁵²². Elle avait épousé, en 1662 ⁵²³, Godefroi de la Tour, duc de Bouillon, et quitta Paris dès 1664 ⁵²⁴, pour vivre retirée à Château-Thierry, duché-pairie de son époux, qui s'en allait, sous les ordres de Montecuculli, guerroyer contre le Turc. C'est dans ce château qu'elle retrouva La Fontaine.

Notre grand fabuliste, notre admirable conteur, avait déjà acquis quelque célébrité par des stances, des éloges et des descriptions, genre de compositions peu favorables à son talent, mais que lui imposait Fouquet, en échange d'un

patronage libéral. Le surintendant prodiguait son argent, mais pour en acquérir davantage, et les fumées d'un encens louangeur lui parurent propres à cacher l'origine de ses richesses, et, en relevant l'éclat de ses mérites personnels, à endormir la clairvoyance du jeune roi.

Il manquait donc à La Fontaine un esprit et un cœur pour le comprendre : Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, vint à lui. Cette Italienne, d'un naturel enjoué, d'une imagination vive, n'avait rien de la prude, et savait tenir une conduite convenable⁵²⁵, en encourageant une littérature qui l'était bien peu ; lui en ferons-nous un crime, si en révélant au bon La Fontaine les véritables tendances de son génie, elle a été pour quelque chose dans la création de ces fables inimitables qui grandissent avec chacun de nous, et de ces contes charmants, la plus innocente licence de nos vieux jours. En tout cas, le surnom de *Fablier*⁵²⁶ lui appartient, le génie du bonhomme lui semblait destiné à ce genre de littérature, comme un poirier à porter des poires, et elle lui marquait par cette piquante expression sa vocation présente et sa gloire future⁵²⁷.

Si la duchesse de Bouillon a deviné La Fontaine, c'est par lui que nous aimerons à connaître cette charmante femme ; pour le caractère, voici ce qu'il écrivit : « N'admirez-vous pas madame de Bouillon qui porte la joie partout ?
« C'est un plaisir de la voir grondant, jouant et parlant de tout avec tant
« d'esprit, que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du
« temps des payens, on auroit déifié une quatrième Grâce pour l'amour d'elle. » Elle appliquait son esprit à tout : « Toutes sortes de sujets vous conviennent,
« lui dit-il, aussi bien que toute sorte de livres, pourvu qu'ils soient bons. »

Tout vous duit l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et français.

Le poète lui dédia son roman de *Psyché*⁵²⁸, celui de tous ses ouvrages qui lui a coûté le plus de peine, sans être le meilleur. Il se fait l'écho dans son épître de ce que « toute la France publie de la beauté de son âme, de la vivacité de son esprit, et de son humeur bienfaisante. » C'étaient, en effet, ses qualités ; quant aux charmes de sa figure, c'est encore La Fontaine qui sera son peintre :

Peut-on s'ennuyer en des lieux, (Château-Thierry.)
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse ?
Nez troussé, c'est un charme encor selon mon sens,
C'en est même un des plus puissans⁵²⁹.

Le bonhomme, dira-t-on, s'éprenait facilement : en croira-t-on plutôt une

femme, et une femme qui s'y connaissait. Je veux citer mademoiselle de Lenclos. Ninou, encore belle à soixante et dix ans, écrivait en 1686, à Saint-Évremont, encore jeune à soixante-treize ans : « Madame de Bouillon est comme à dix-huit ans, la source des charmes est dans le sang Mazarin ⁵³⁰. » L'abbé de Chaulieu devint le poète familier de madame de Bouillon ⁵³¹, lorsque le gai conteur fut devenu, en expiation de ses péchés, le traducteur sévère des hymnes et des psaumes ⁵³². Elle ne gaguait certainement pas au change, si nous n'examinons que le talent des deux poètes, mais elle ne pouvait mieux tomber si, répandue comme elle était dans la société du Temple, elle voulait un gai commensal, un ami toujours aimable ⁵³³, un vrai disciple d'Épicure ⁵³⁴. Les distractions lui étaient nécessaires pour échapper aux tourments d'une imagination trop vive, aux tendances d'une nature trop accessible à toutes les impressions. On sait qu'en 1680, une chambre ardente fut créée sous le coup d'une panique générale qui faisait voir des empoisonnements et surtout des empoisonneuses partout. Malgré leurs noms, malgré leurs rangs, la comtesse de Soissons et sa sœur, la duchesse de Bouillon, suspectes de s'occuper de magie, furent eitées devant ces formidables juges. Celle-ci se rendit à cet appel suivie de son mari et de toute sa famille, et répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, avec tant d'esprit et une ironie si fine ⁵³⁵, qu'elle prouva en même temps l'innocence de ses recherches et le ridicule de son arrestation ⁵³⁶. Madame de Sévigné nous a conservé quelques-unes de ses spirituelles reparties, et termine ainsi son récit : « Elle se lève, et en sortant elle dit tout haut : Vraiment je n'eusse jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises. Elle fut reçue de tous ses parents, amis et amies avec adoration, tant elle était jolie, naïve, naturelle, hardie et d'un bon air et d'un esprit tranquille. »

Depuis lors jusqu'en 1714, époque de sa mort, elle vécut paisiblement à Paris, entourée de tous les beaux esprits de son temps, ayant pour amis tout ce qui avait du talent et de l'esprit, et les réunissant journellement à l'hôtel de Bouillon ⁵³⁷, dans son salon, et dans sa belle bibliothèque ⁵³⁸, ou bien sous les beaux ombrages de Navarre, près Évreux ⁵³⁹.

Réunies ensemble au palais Mazarin, soit avant d'être mariées, soit après, les trois sœurs se rappelaient peut-être le temps où, enfermées au Brouage ⁵⁴⁰, elles rêvaient ou redoutaient une couronne : Marie et Hortense, confiantes dans leurs illusions, Marie-Anne plus sensée, s'en tenant aux volontés de son oncle ⁵⁴¹. Dorénavant elles eurent chacune un but différent : Hortense de s'amuser de tout, Marie de vivre par le cœur, et Marie-Anne de chercher dans l'esprit les seules jouissances de la vie. La poésie avait été cultivée par Hortense ⁵⁴² et Marianne ⁵⁴³, c'était pour elles un passe-temps, ce que la poésie doit être pour une femme ; le duc de Nevers, Philippe Mancini, en fit l'occupation de sa vie. D'un caractère rêveur et sauvage ⁵⁴⁴, il ne se plaisait qu'avec ses sœurs et voyageait sans cesse de Rome à Paris et de Paris à Rome, partageant

ainsi ses affections entre Hortense, duchesse de Mazarin, et Marie, connétable de Colonne :

Avec la belle Hortense ou la sage Marie,
Ainsi de sœur en sœur, je vais passant ma vie

Le temps qu'il ne donnait pas à ses sœurs, il le consacrait à ses goûts littéraires et à ses compositions poétiques. Il nous est difficile de les juger à cette heure : car, outre qu'elles n'ont jamais été réunies et traînent, manuscrites, dans quelques bibliothèques, le moyen de soumettre à l'analyse cette littérature légère, toujours improvisée, qui empruntait son principal mérite de l'impromptu, de la circonstance et d'une foule d'allusions perdues pour nous ? Des gens de beaucoup d'esprit ont été charmés de ces productions⁵⁴⁵, c'est tout ce que nous pouvons en dire.

Le duc de Nevers écrivait de Lyon, en 1702, à l'abbé de Chaulieu, une de ces épîtres en petits vers, dont le mérite consiste dans la difficulté vaincue, et dont il se tirait avec grâce :

Par saint Cir,	Si Chaulieu,
De plaistr	Dans ce lieu,
J'eusse été	Fût venu. etc.
Transporté,	

L'abbé lui répond sur le même ton :

Grand Nevers,	De ton chef :
Si mes vers	De rechef;
Découloient,	J'aurois jà
Jaillissoient,	De pièçà
De mon fond	Répondu.
Comme ils font	

Callières l'appelle « un beau génie ; » Saint-Evremont, « un talent qui réunit la nouveauté au bon sens ; » et madame de Sévigné écrit à M. de Coulanges :

De Grignan, 17 décembre 1690.

« Apportez-moi, si vous pouvez, les poésies de M. le duc de Nevers : elles « sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer « le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi ! vous êtes admis dans « les sacrés mystères de ce solitaire ménage ! Je vous admire d'avoir osé atta- « quer le caprice du mari et la délicatesse de la femme ; je savais bien qu'elle « étoit adorable, mais je vous avoue que je ne croyois pas que ce fût pour vous⁵⁴⁶. » Plus tard, le 25 juin 1691, elle écrit encore : « Vos lettres ont quasi toujours « été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit re- « cueil que je ne donnerois pas pour bien de l'argent⁵⁴⁷. » Elle l'appelle, ail- leurs (24 juillet 1691), « vrai fils d'Apollon et des Muses, » et ne tarit pas

d'éloges dans sa lettre de Grignan, du 10 avril 1691. Que servirait-il d'examiner sévèrement la valeur de ce jugement ? Ce qui, mieux que tout le reste, doit désarmer la critique, si elle pouvait être sévère pour un écrivain étranger et grand seigneur, ce sont ces vers où le duc de Nevers se juge lui-même avec une modestie qui n'est pas sans bon sens et sans grâce :

Quoi ! mes vers, Bourdelot, sans grâce et sans beautés,
Vivent dans ta mémoire et sont par toi cités !
Du profond de l'oubli tirant leur destinée,
Tu redonnes le jour à ma muse étonnée !
Moi, qui sur le Parnasse, apprenti téméraire,
Ai fait parler ma muse une langue étrangère,
Et qui n'ai dans mes vers, échapés au hasard,
Que l'audace pour règle, et le bon sens pour art.
Pour orner le françois de nouvelles parures,
Je hasarde en mes vers d'insolentes figures,
Qui, par le choix des mots et l'adresse du tour,
Éblouissent l'esprit de l'éclat d'un faux jour ⁵⁴⁸.

Cette facilité était, en effet, le caractère de son talent, genre de mérite commun alors, mais rare de tout temps chez un étranger. Malheureusement pour sa réputation, elle le poussa à la singularité, qui entraîne presque toujours au mauvais goût. Quoi qu'il en soit, quelques-unes des pièces qui nous restent de lui sont remarquables, et justifient la place qu'il avait prise, et que lui a donnée Voltaire, parmi les écrivains du grand siècle.

Le palais Mazarin et l'hôtel de Nevers, ayant conservé une communication, réunissaient toutes les conditions d'une société charmante, tout ce qui fait l'agrément d'un salon. Malheureusement, le nouveau maître de cette moitié qui conservait le nom de palais Mazarin n'avait aucune des qualités convenables à son rang et à sa fortune ; il était trop petit dans ses goûts pour vivre grandement dans son palais, trop entier dans ses caprices et changeant dans ses volontés pour comprendre et diriger la tête ardente de la duchesse. Six ans se passèrent en tiraillements pénibles, en voyages fatigants sans cesse renouvelés ⁵⁴⁹, et, au rebours des autres ménages, où le temps émousse les aspérités des caractères, où les enfants, et ils étaient nombreux ⁵⁵⁰, resserrent les liens qu'on n'a bientôt plus la force de rompre, chaque année vit s'augmenter l'aigreur et s'élever entre les époux cette formidable figure de l'autipathic, qui grandit sans relâche quand elle ne diminue pas.

En 1667, le mal était à son comble : le duc Mazarin s'était donné tous les torts d'un jaloux, avant d'avoir aucune raison de l'être ; de ce moment, sa femme voulut avoir les bénéfices d'une humeur dont elle avait jusqu'alors gratuitement supporté toutes les charges ⁵⁵¹. Elles étaient nombreuses. Tantôt c'était un domestique qu'il changeait, ou une femme de chambre qu'il imposait. Un jour, il défendait le jeu de colin-maillard ; l'autre jour, il proscrivait

les mouches; il exerçait enfin sur cette jolie femme une tyrannie intolérable.

Il faut lire ces détails dans les mémoires de madame la duchesse Mazarin⁵⁵², écrits fort sérieusement, et non sans charmes, par l'abbé de Saint-Réal. J'en ferai ressortir deux passages. Dans le premier, elle parle d'une de ces brouilles conjugales à la suite de laquelle elle passe dans les appartements de son frère par la porte de communication qui n'avait cessé d'exister entre les deux habitations. L'hôtel de Nevers était, dans ce cas, un terrain hospitalier, un asile, où l'on convoquait la famille et les amis, pour négocier un rapprochement. Ce moyen conciliateur ne convenait pas au duc Mazarin; il fait murer les portes. A quelque temps de là, nouvelle brouille. Madame Mazarin veut se rendre à l'hôtel de Nevers, et se mettre encore sous la protection de son frère : son mari s'y oppose, et lui barre le passage. « Mais, la douleur me donnant des forces extraordinaires, dit-elle, je passai malgré qu'il en eût ; et, quoiqu'il se tuât de crier par la fenêtre qu'on fermât toutes les portes, et surtout celle de la cour, personne, me voyant tout en pleurs, n'osa lui obéir. Je fis le tour de la rue, où il y avoit grand monde, dans ce triste état, seule, à pied, et en plein midi, pour me rendre à mon asyle ordinaire. » Elle y arriva au grand ébahissement des passants des rues Neuve-des-Petits-Champs et de Richelieu, qui ne s'expliquaient pas qu'une si grande dame, une si fière beauté, fût contrainte, dans ce désordre de toilette, les cheveux pendants, et les yeux en pleurs, de sortir du palais Mazarin pour se réfugier à l'hôtel de Nevers.

Cette fois encore, elle y trouva l'appui de sa famille, de nombreux amis, et l'assurance que M. de Colbert, et même le roi, s'entremettraient volontiers pour obtenir un accommodement. En l'attendant, elle dut se retirer au couvent, qui était alors, pour la cour, la retraite silencieuse de tant de bruyants scandales; mais cette épouse malheureuse, cette mère inquiète sur le sort de ses enfants, s'y conduisit comme une espiègle. Les sœurs trouvaient de l'encre dans le bénitier, des mares d'eau dans le dortoir, et, la nuit, elles étaient réveillées en sursaut par madame la duchesse, qui, suivie de ses petits chiens et d'une autre folle, madame de Courcelles, les animait en courant et en criant : « Taïant! taïant! » Une si profonde douleur devait cependant attendrir des juges; elle obtint, à la troisième chambre des enquêtes, un arrêt par lequel « Madame Mazarin iroit demeurer au palais Mazarin, et M. Mazarin à l'arsenal, et qu'il lui donneroit vingt mille francs de provisions⁵⁵³. » Sa cause était gaguée, et elle va nous dire comment : « Cette chambre étoit presque toute de jeunes gens fort raisonnables, et il n'y en eut pas un qui ne se piquât de me servir. »

M. Mazarin, ou le peu bien, ne se tint pas pour battu, et porta sa plainte à la grand'chambre où des juges plus âgés lui promettaient plus d'impartialité; mais le roi intervint, et tout rentra dans l'ordre. Madame la duchesse obtint dans son hôtel un appartement et un domestique séparés; M. le duc s'établit dans un autre, et tout sembla pour le mieux. Cependant,

bien que séparés, on se voyait les après-dînées, et un soir, madame la duchesse Mazarin, qui avait fait dresser dans son appartement un théâtre pour y faire jouer la comédie, fut fort surprise et très mécontente d'avoir à annoncer à sa société que son mari l'avait fait abattre sans l'en prévenir et pour l'unique raison « que c'étoit jour de fête ⁵⁵⁴. » Nouvelle brouille, nouveau procès ; mais ici on a affaire à la grand'chambre, c'est-à-dire, « aux vieux, » et on est sûre d'être condamnée. C'est alors que la duchesse se décida à fuir en Italie, croyant qu'en quittant la maison conjugale, qu'en brusquant une rupture éclatante, elle aurait plus facilement satisfaction et obtiendrait l'indépendance, la seule chose qui pût la rendre heureuse et qu'elle ne pouvait demander à son mari.

Le jeune duc de Rohan n'était peut-être pas étranger à une décision si irrégulière, qu'elle avait sans doute quelque raison qui ne l'était pas moins ; lié intimement avec le duc de Nevers, il avait trop d'occasions de voir la duchesse, pour ne pas devenir le confident de ses malheurs, et trop d'agréments pour ne pas faire accepter ses consolations ; il se trouva d'accord avec elle et son frère ⁵⁵⁵ pour faciliter une évasion qui leur parut le seul moyen de mettre la belle Hortense à l'abri des mauvais traitements d'un mari insupportable. Le plan fut arrêté, et sa réussite prouva qu'il était bien combiné. Dans la nuit du mercredi 15 juin 1668, quelque passant attardé put voir sortir du palais Mazarin, par la porte de la rue Neuve-des-Petits-Champs, deux hommes de si petite et de si fine taille, qu'il les aurait aisément reconnus pour deux femmes déguisées. En ce temps-là, au surplus, cela n'avait rien de très-surprenant, les aventures étaient fréquentes, les déguisements de rigueur ⁵⁵⁶. La duchesse Mazarin et Nanon, une de ses filles, étaient accompagnées de trois gentilshommes, le duc de Nevers, le duc de Rohan et Gourbeville, qui lui appartenait, plus un des gens de M. de Nevers, nommé Narcisse. A la porte Saint-Antoine, elle trouva un carrosse à six chevaux et des relais préparés sur toute la route, qu'elle fit en partie à franc étrier.

Sans suivre plus loin notre héroïne vagabonde, il suffira de dire que, reconnue partout, accueillie et fêtée partout où elle s'arrêtait, elle arriva à Milan, où sa sœur, la connétable, était venue pour la recevoir, qu'après quelque temps passé à Rome, avec les ressources de ses petites pierreries, elle revint en France solliciter du roi des moyens d'existence.

Louis XIV, comprenant que, entre la duchesse et son maniaque d'époux, tout rapprochement était désormais impossible, lui imposa de payer à sa femme 12,000 livres de frais de voyage, et 24,000 livres de pension, laissant à celle-ci le choix du lieu de sa retraite et la liberté de s'y rendre ⁵⁵⁷. Elle choisit Rome, s'y installa, et acheva de compromettre de plus en plus sa réputation en s'associant corps et âme à toutes les folies de sa sœur, la connétable de Colonne. On vit pour la seconde fois la belle Hortense en costume d'homme,

suivre ou conduire sa sœur Marie, battant les grandes routes ou se hasardant en pleine mer. Elles débarquèrent en Provence dénuées de tout ; madame de Grignan, qui se trouvait dans le gouvernement de son mari, à Aix, lorsqu'elles y passèrent, leur envoya à chacune une douzaine de chemises, avec une lettre qui commençait ainsi : « Vous êtes comme des héroïnes de roman, force « pierreries et point de linge blanc ⁵⁵⁸. » Le roman de Marie Mancini, qui avait commencé sur les degrés du trône de France, se termina dans un couvent de l'Espagne ; Hortense alla continuer le sien à Chambéry, retenue par le duc de Savoie, qui, dix ans avant, avait sollicité sa main, et en ce moment s'attaquait à son cœur.

Le monde finit par s'habituer à ces extravagances ; mais la première évasion, que la présence et la fatuité du duc du Rohan permettait de qualifier du nom plus romanesque d'enlèvement ⁵⁵⁹, fit parler la cour et la ville, et parvint, sous forme de post-scriptum diplomatique, dans toutes les chancelleries étrangères. Dès les trois heures du matin, le duc Mazarin, en rentrant dans son palais d'où il avait voulu proscrire la comédie, s'aperçut du triste rôle qu'il allait y jouer et le prit au plus tragique. Mais que faire, le roi avait donné sa parole de ne plus se mêler de cet imbroglio conjugal, et la puissance du mari ne s'étendait pas au delà des frontières de la France.

Il rentra dans ses grands et riches appartements, désormais trop grands et trop riches pour son isolement, accablé sous le poids d'un malheur qu'il avait jusqu'à un certain point provoqué ; mais loin de rien changer à ses habitudes, désormais débarrassé d'une critique souvent exagérée, quoique toujours salutaire, il s'abandonna à toutes ses manies, qui ajoutèrent des ridicules personnels à la fausseté de sa position. Jaloux, il avait été trompé ⁵⁶⁰ ; dévot, il fut volé. Sans goût pour les arts ⁵⁶¹, il mutila lui-même les chefs-d'œuvre que la fortune confiait à sa garde. On le vit, la nuit, suivi d'une troupe d'ouvriers, se ruer comme un insensé sur des statues très-inoffensives. Laissons parler un témoin :

« Le cardinal Mazarin avoit recueilli dans toute l'Europe des statues avec
 « des dépenses et des soins immenses, ils les avoit léguées également à M. Ma-
 « zarin et à M. de Nevers et substituées par son testament. Quel droit avoit
 « M. Mazarin de les mutiler et défigurer, lui qui n'en étoit que le dépositaire ?
 « Il part de Vincennes à la pointe du jour pour cette fameuse expédition, il
 « fait lever Tourolles, son garde-meuble, à présent garde-meuble de la cou-
 « ronne, lui fait ouvrir une des galeries, il y entre avec un masson qui tra-
 « vailloit chez lui, prend de sa main un pesant marteau et se jette avec furie
 « sur ces statues. Tourolles, fondant en larmes, lui représente en vain la sub-
 « stitution et la ruine qu'en fera M. Colbert, et la ruine de tant de chefs-
 « d'œuvre : sa lassitude fut la fin de son travail. Sur les sept heures du soir,
 « M. Colbert y arrive, M. Mazarin le suit, il y voit ce massacre, pour ainsi dire,

« traite le fou de meurtrier, et le quitte percé d'une véritable douleur. M. Mazarin s'en va souper tranquillement, et sur les neuf heures, accompagné de cinq ou six de ses domestiques, il passe à l'atelier où les massons laissoient leurs outils, donne un marteau à chacun des siens, retourne à la galerie avec son escorte ainsi armée, il anime les uns par son exemple, il reproche aux autres leur lâcheté; il choisit pour partage ce sexe qu'il fuit et qu'il désire, se jette sur leurs parties les plus éminentes et avec tant d'emportement, que l'on voyoit bien à la fureur de ses coups que ces marbres froids et insensibles l'avoient quelquefois échauffé, et que son repentir vengeoit peut-être les erreurs de son imagination. C'étoit le samedi, minuit sonne; ce signal du jour du dimanche et du repos du Seigneur fait cesser la besogne. — Le lendemain, le roi envoya un exempt et trois gardes du corps s'emparer de son palais avec deffense d'en sortir jusqu'à ce que les commissaires eussent dressé leur procès-verbal. »

Le duc de Saint-Simon et madame de Sévigné nous racontent d'autres manières moins désastreuses, mais plus ridicules encore, s'il est possible; nous renvoyons aux mémoires ⁵⁶² de l'un, à la correspondance de l'autre ⁵⁶³, il est trop attristant de voir aux grandes choses un mauvais emploi: ce beau nom de Mazarin rendu risible, une grande fortune dissipée, et le riche palais que nous décrivons dépouillé de tous ses attraits, de sa belle maîtresse ⁵⁶⁴, de ses collections et de son luxe. Il n'étoit pas cependant abandonné, et pendant les absences de son stupide propriétaire, il reprenait toute sa splendeur; soit que le duc résidât à l'arsenal ou à Vincennes ⁵⁶⁵, soit qu'il voyageât dans ses gouvernements ou sur ses terres, le palais Mazarin s'illuminait tantôt de feux de joie comme à la naissance du Dauphin ⁵⁶⁶, tantôt des torches qu'on allumait pour recevoir les hôtes illustres qui, par une vieille habitude, venaient s'y reposer. C'étaient, entre autres, des ambassadeurs extraordinaires, un cardinal d'Este ⁵⁶⁷, un légat du pape ⁵⁶⁸ et tant d'autres.

La société dispersée au palais Mazarin se recomposa à l'hôtel de Nevers. En héritant de l'autre moitié de l'habitation du cardinal, le duc de Nevers lui avait donné son nom ⁵⁶⁹; c'étoit la partie la plus neuve et la plus solide, mais la moins bien ornée et la plus incomplète, tant par l'absence des dépendances que par l'enlèvement des boiseries de la bibliothèque, qui rendait inhabitable une partie de la galerie. Garçon, militaire ⁵⁷⁰ et presque continuellement en voyage ⁵⁷¹, il étoit facile à loger; mais devenu l'époux de la jolie mademoiselle de Thianges, fille du marquis de Thianges et de la sœur de madame de Montespan, une Mortemart ⁵⁷², qui lui valait la restitution de toutes ses charges, c'est-à-dire, mieux qu'une grande fortune, il mit de côté sa sauvagerie naturelle, l'éloignement qu'il avait eu jusque-là pour le monde, et disposa le mieux qu'il put ce fragment de palais pour la jeune duchesse, pour ses enfants à venir et pour lui-même, laissant sans emploi les salles de l'ancienne biblio-

thèque ⁵⁷³, et transformant en orangerie ⁵⁷⁴ et en remises une partie des grandes écuries de son oncle, trop vastes désormais pour l'usage d'un simple seigneur ⁵⁷⁵.

Il n'entre pas dans mon plan de faire la biographie de chacun des nobles habitants de cette grande demeure ; mais je m'arrête malgré moi à des détails qui nous ramènent à son fondateur. Ainsi, dans les fêtes splendides auxquelles donna lieu le mariage du duc de Nevers avec la parente et la fille adoptive de la nouvelle maîtresse du roi ⁵⁷⁶, je vois un théâtre ; sur la scène, la nouvelle tragédie de Bérénice, et j'entends, au milieu des applaudissements, retentir le nom de Racine : comment oublier ce que le théâtre français doit à la protection du cardinal et des membres de sa famille ?

Madame de Montespan donnait sa nièce au duc de Nevers et la comblait de faveurs, plus tard elle voulut y ajouter la plus grande de toutes, à son avis, en lui abandonnant le rôle amoureux qu'elle soutenait avec peine, à la condition toutefois de conserver le pouvoir qu'elle croyait exercer fort bien. Nous ne savons pas si le duc de Nevers entra dans ce complot, s'il fut consulté ou laissé de côté. Poète, il devait être distrait ; assez peu homme du monde, il pouvait n'être pas très-clairvoyant, et d'ailleurs, à cette époque, lorsqu'il s'agissait de la maîtresse du roi, l'opinion était tellement faussée, les règles de la morale avaient si peu cours ⁵⁷⁷, que les mères ambitionnaient cet honneur pour leurs filles ⁵⁷⁸, les maris pour leurs femmes ⁵⁷⁹, les hommes les plus honorables pour leurs parentes ⁵⁸⁰. La duchesse de Nevers est-elle excusable de l'avoir désiré pour elle-même ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se prêta à la combinaison intéressée de madame de Montespan, et que l'hôtel de Nevers fut un instant pour la cour, pour Paris, pour l'Europe, le point de mire d'où le soleil d'une puissance nouvelle semblait devoir s'élever. Mais on s'était trompé ⁵⁸¹ sur les intentions du grand roi, la morale lui défendait de léser les lois du mariage ; mademoiselle de Fontanges ne lui inspira pas les mêmes scrupules.

Le duc de Nevers ne semble pas s'être aperçu du danger qu'il courut ⁵⁸² ou de la chance qui lui échappait, il continua à se livrer à ses goûts littéraires et à mener une vie tant soit peu nomade. Un voyage à Rome était pour lui une simple promenade, et souvent la duchesse de Nevers, assise dans sa voiture et costumée pour le monde, entendait avec le bruit de la portière qui se ferme, son mari donner cet ordre à son cocher : A ROME ⁵⁸³.

Une femme du monde ne se soumet à de semblables excentricités que par manière d'acquit. La duchesse de Nevers avait de ces torts qui font l'indulgence ; le sort n'ayant pas voulu qu'elle succédât à madame de Montespan, son cœur avait parlé en faveur de M. le duc.

Le fils du grand Condé tenait de son père toutes les qualités aimables et galantes ⁵⁸⁴. Louis XIV ne lui donna pas l'occasion de développer ses talents militaires, force lui fut de consumer dans les galanteries de la cour, et en géné-

rosités devenues proverbiales, un besoin d'activité qui sollicitait vainement un plus noble théâtre. Le duc de Nevers se douta si peu de son infortune, qu'ayant un jour laissé surprendre le projet d'un de ses grands voyages, sa femme en prévint son amant, qui s'empressa d'inviter toute la cour à la plus brillante des fêtes dont Chantilly eût été le témoin, fête qu'il avait eu l'habileté de se faire demander par Monseigneur (le Dauphin). En même temps il vint à l'hôtel de Nevers chercher le poète, le seul capable, ce jour-là, d'accompagner de ses vers les fêtes destinées à la noble assemblée. On n'est pas poète pour rester insensible à de pareilles propositions, pour résister à la séduction d'un auditoire aussi brillant. Le duc de Nevers consentit à porter sa lyre à Chantilly, la fête eut lieu. Que les vers fussent bons ou mauvais il importait peu, pour les deux amants l'important c'est qu'on ne partît pas pour Rome ⁵⁸⁶.

Ces goûts littéraires et cette nature indépendante ne disposaient pas le seigneur de l'hôtel de Nevers à se plaire aux réceptions de la cour, ou à trouver plaisir dans les salons que n'animait pas la conversation des beaux esprits de ce temps.

Paris comptait alors, en dehors de la cour, deux sociétés d'un caractère bien tranché ⁵⁸⁶ : l'une qui s'était formée, sous l'influence de madame de Maintenon, dans les salons de madame la duchesse du Maine ⁵⁸⁷, et qui se retrouvait à un rang moins élevé dans ceux de madame de Lambert, l'autre qui avait son centre au Temple, et ses relations aux hôtels de Nevers et de Bouillon, aux châteaux d'Anet, de Sully et de Navarre. La première descendait en ligne directe de l'hôtel de Rambouillet, car on y était aussi précieux qu'il était possible, après les satires répétées de Molière ⁵⁸⁸, on y conservait des traditions de manières un peu prudes, de délicatesse passablement recherchée et de piété tant soit peu théâtrale. La seconde chantait au Temple, elle réunissait tout ce qui avait pu échapper d'esprit français, sceptique, naturel et joyeux, aux magnificences empesées de Louis le Grand. Gaie, lascive, joueuse, elle avait pour guide moral Épicure, et pour dieu le plaisir.

Le duc de Nevers pouvait choisir entre ces sociétés, il était sûr d'être accueilli dans toutes. En homme sage, il conduisait sa femme dans la première ⁵⁸⁹, que Malezioux appelait avec plus de vérité qu'il ne pensait, « les galères de l'esprit » ; en homme de plaisir, il fréquentait la seconde. Là il trouvait ses alliés, les ducs de Vendôme, ces petits-fils de Henri IV, qui n'avaient rien perdu des qualités de leur père ; brillants comme lui au combat, aussi gais que lui le verre en main, ils n'avaient ajouté que quelques vices de plus ⁵⁹⁰ aux goûts galants du Gascon. Hommes d'esprit avant tout, ils s'étaient entourés de tout ce qui était spirituel : La Fontaine comptait parmi leurs pensionnaires ⁵⁹¹, et fit pour eux ses derniers contes ; l'abbé de Chaulieu devint leur intendant ; Lafare, leur ami ; et je citerai parmi leurs commensaux : J.-B. Rous-

seau, Hamilton, l'abbé Courtin, Quinault, Campistron, Palaprat⁵⁹³, et tant d'autres, jusqu'à Voltaire ⁵⁹³, qui se proclamait l'élève de cette joyeuse lignée et en était le maître. Qui aurait osé, avec moins de gêne, appeler le seigneur du logis, « l'Altesse Chaussonnière; » qui pouvait dire avec plus de grâce devant les dues de Vendôme et de Nevers : « Sommes-nous tous prinées « ici, ou tous poètes ⁵⁹⁴? »

Les femmes du monde venaient au Temple ; mais nous ne citerons que madame la duchesse de Bouillon, qui tenait aux Vendôme par une parenté assez rapprochée, et aussi par quelque faiblesse de cœur ⁵⁹⁵; la spirituelle mademoiselle de la Foree ⁵⁹⁶, dont La Fontaine a décrié gravement le romanesque procès ; la Champmelay, qui inspirait Racine et que Racine inspirait ⁵⁹⁷; enfin, mademoiselle de Lenelos, qui, pour plus d'un habitué du Temple, avait été la belle Ninon et l'était encore.

Donner une idée de cette société, rappeler l'esprit qui y régnait, me semble impossible ⁵⁹⁸; comment décrire ces soupers ⁵⁹⁹ où tous les vices étaient conviés, et, par une séduction toute nouvelle, y donnaient la main à toutes les distinctions de manières, aux raffinements les plus délicats de l'esprit. La Fontaine ⁶⁰⁰, Voltaire ⁶⁰¹, J.-B. Rousseau, et d'autres témoins, l'ont essayé, leurs vers assurent à ces folles réunions une célébrité que les galeries de Versailles ont consacrée de nos jours ⁶⁰².

Parente des joyeux hôtes du Temple, la duchesse Mazarin réunissait à Londres une société qui sympathisait de tous points avec la leur. La poste ou les courriers de l'ambassade transportaient les épîtres de M. le due de Nevers à la belle Hortense, les lettres de celle-ci à la piquante duchesse de Bouillon, ou les vers de Saint-Évremond qui se croisaient en route avec ceux de La Fontaine, d'Hamilton, de Chaulieu et de Voltaire.

Disons en peu de mots ce qui tenait éloignée de Paris, de son palais, de ses parents et amis, cette belle duchesse Mazarin. Nous l'avons laissée en Savoie, consolant le souverain du refus qu'il essaya jadis, et répondant du milieu de sa nouvelle cour ⁶⁰³ à toutes les propositions de rapprochement avec son mari, par le fameux cri des frondeurs : « Point de Mazarin ! point « de Mazarin ⁶⁰⁴ ! »

Si nous jugions, selon les lois d'une rigoureuse morale, une femme qui s'échappe de la maison conjugale, une mère qui abandonne ses enfants, et des attachements par trop variés pour être bien sincères, nous jugerions sans équité, ce serait oublier que les femmes de la cour, à peine sorties des désordres galants de la Fronde, n'eurent devant les yeux que les exemples d'un roi entouré de ses favorites ; dans un pareil milieu, les règles de la morale restent les mêmes sans doute, les fautes seulement ont leurs circonstances atténuantes.

Les maîtresses royales étaient alors dans toute leur puissance ; cette nou-

velle école politique s'était rapidement propagée en Europe ⁶⁰⁵. Les inconvénients d'un système de gouvernement aussi singulier se cachèrent sous des douceurs qui séduisirent tous les souverains, et il était naturel qu'après avoir recruté en tous pays les grands politiques pour en faire des ministres, on fit appel aux plus grandes beautés pour en faire des maîtresses. Dans ces conseils féminins, les changements n'étaient pas moins fréquents que dans les autres, et la belle Hortense écouta les ouvertures d'un parti considérable qui, dans l'intérêt des libertés anglaises, l'invitait à se rendre à Londres pour renverser mademoiselle de Kéroual, devenue la duchesse de Portsmouth et la toute-puissante maîtresse de Charles II ⁶⁰⁶.

Son arrivée à Londres ⁶⁰⁷ et sa réception à la cour furent des triomphes, sa rivale et son parti pressentaient leur défaite en voyant le faible Charles II pousser l'énergie jusqu'à prétendre à de nouvelles chaînes ; mais ne voit-il pas qu'un prince de Monaco renverse tout cet échafaudage politique. Il était bien fait, aimable, très-amoureux surtout ; et que vaut le pouvoir, un ministère, la couronne même quand on aime ⁶⁰⁸ ?

Avec son esprit facile et ce cœur qui ne l'était pas moins, la duchesse Mazarin pouvait renoncer à la politique ⁶⁰⁹ sans cesser d'imposer cet empire qu'exercent dans le monde toutes les séductions de la grâce, du rang et de la beauté. Son salon, salon français par l'esprit et les manières, fut à Londres, pendant vingt-quatre ans, l'asile de la science qui sait se faire comprendre, de l'esprit qui veut être aimable et des manières galantes qui ne cessent pas d'être polies. Saint-Réal, Hamilton, Vossius, Waller, Saint-Évremond, animaient la conversation de leurs piquants propos ⁶¹⁰, et des détails de la correspondance qu'ils entretenaient avec les hommes de lettres les plus illustres de Paris. Un jour, on conspirait sur les bords de la Tamise contre la grande ville que baigne la Seine ; madame Mazarin, d'accord avec ses habitués, le duc de Devonshire, les lords Montaigne et Godolphin, voulait enlever La Fontaine aux ducs de Vendôme, au prince de Condé, à tous ses admirateurs. Il ne fallut rien de moins que l'ambassadrice d'Angleterre, madame Harvay, pour conduire les fils de cette mystérieuse trame, qui ne put l'emporter cependant sur la tranquille insouciance du poète et les doux charmes de la vie qu'il menait dans la maison de son amie, madame de la Sablière. Il répondit aux avances de l'ambassadeur par la fable du « Renard anglais, » qu'il dédia à madame Harvay, en la priant de transmettre à Londres ses hommages :

Ne pourriez vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants,
Tirés de l'île de Cythère ?
Vous voyez que par là j'entends,
Mazarin, des amours déesse tutélaire.

Peu de temps après, en 1687, il fut au moment de céder, lorsque madame la duchesse de Bouillon lui proposa de l'emmener. Elle allait voir sa sœur, et La Fontaine ne pouvait douter du bon accueil qu'il recevrait, car M. de Bonrepaux, ambassadeur de France, lui avait écrit combien il était désiré de l'autre côté de la Manche. Encore cette fois, une épître enjouée, moitié en prose, moitié en vers, fit le voyage en son lieu et place. Puis il écrivit à madame de Bouillon, et au lieu de la rejoindre, il la rappelle : « Mais on ne quitte pas madame la duchesse Mazarin comme l'on voudrait. Vous êtes « toutes deux environnées d'enchanteemens et de grâces de toutes sortes :

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ; »
Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.

Ensuite il veut faire l'éloge de madame Mazarin, mais il s'arrête prudemment :

Vous vous aimez en sœurs, cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison ;
L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Cette lettre, lue dans le salon de Saint-James, fut couverte d'applaudissemens. Saint-Évremond se chargea d'y répondre, c'était son droit, et il y mit tout ce qu'il avait d'esprit. On ne s'explique pas aujourd'hui, à la lecture des œuvres de cet écrivain, la célébrité qui l'entourait de son vivant et allait le chercher au fond de son exil ; mais madame Mazarin est excusable de l'avoir accepté pour son poète favori ⁶¹¹, puisque Hamilton s'humiliait devant lui ⁶¹², La Fontaine le revendiquait pour son maître, le duc de Nevers ⁶¹³ et l'abbé de Chauvieu ⁶¹⁴ le proclamaient l'arbitre du goût et le critique infailible.

En 1699 ⁶¹⁵, la duchesse Mazarin, belle depuis plus de cinquante ans, mourut comme on s'endort, envisageant la mort sans effroi. Saint-Évremond, déjà bien vieux, toujours aimable, résista quelque temps, puis s'éteignit à son tour ⁶¹⁶, et ainsi se ferma un salon qui s'était détaché du palais de la rue Richelieu, pour représenter à l'étranger cet esprit et ces manières, qui faisaient alors l'influence de la France en Europe ⁶¹⁷.

Nous n'étions donc pas si loin du palais Mazarin, qu'on pourrait nous le reprocher ; car c'est au milieu des correspondances de Saint-Évremond et des frères et sœurs de madame Mazarin, que nous nous retrouvons en rentrant à l'hôtel de Nevers. En effet, son maître n'acceptait les soupers des ducs de Vendôme qu'à la condition de les rendre, de même qu'à la conversation des gens d'esprit et aux travaux des hommes de lettres, il fournissait son contingent de bons mots et d'inspirations poétiques. Longtemps, dans la bande joyeuse de ces fous sexagénaires ⁶¹⁸, ses soupers furent renommés, et par le

choix des mets et l'union de l'esprit des Mortemart à l'imagination des Mancini ⁶¹⁹.

Cette imagination le mêla d'une manière fâcheuse pour sa réputation d'homme d'esprit à la cabale que la duchesse de Bouillon ⁶²⁰ eut le tort de laisser se former dans son salon, en faveur de la *Phèdre* de Pradon contre la *Phèdre* de Racine. La courte explication que nous allons donner eût suffi alors pour apaiser l'irritation des esprits.

Le 4^{er} janvier 1677, on joua la tragédie de Racine; deux jours après, fut représentée la pièce de Pradon. Le duc de Nevers admirait franchement le grand poète; mais il vivait dans la société des gens de lettres qui formaient, à l'hôtel de Bouillon, une sorte de cabale frondeuse, vive, permanente, attelée à tous les succès pour les soutenir ou les disputer. Racine fatiguait leur amour-propre par la trop persévérante faveur du public; ils tentèrent une diversion en favorisant une lutte et en prenant parti pour la réputation naissante contre la réputation établie ⁶²¹. Le duc de Nevers fut compté parmi les adversaires de Racine, les yeux fermés, sans qu'on l'entendît, mais tout simplement à titre de frère de la duchesse de Bouillon. La supposition, à elle seule, était fâcheuse, peut-être injuste; mais son malheur devait être plus grand, plus injuste encore. Madame Deshouillères, femme d'infiniment d'esprit, de talent et d'une conduite irréprochable, était une des habituées de l'hôtel de Nevers, elle data, pour ainsi dire, de cette hospitalière demeure un indigne sonnet qu'elle lança contre le chef-d'œuvre de Racine :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers, où d'abord personne n'entend rien ⁶²².

Le sonnet est connu, il était vif, mordant, grossier. Boileau, sans y regarder de plus près, l'attribue au duc de Nevers, et, sans y apporter plus de ménagements, en fait la parodie :

Dans un palais doré, Damon, jaloux et blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien ⁶²³.

Il est bien rare que l'injustice soit alliée au bon goût et que la colère ait de la mesure, ici elle dépassait toutes les bornes; en attaquant injustement le duc de Nevers, avait-on le droit d'atteindre une jeune femme, sa sœur, la duchesse Mazarin, étrangère à ces débats. Le poète grand seigneur fut indigné, il eut le tort de se servir des mêmes armes et de faire un sonnet pour menacer ses adversaires de coups de bâton ⁶²⁴. Que ne les donnait-il sans sonnet. C'eût été la meilleure manière d'éviter aux contemporains la prolongation d'une lutte qui avait cessé d'être littéraire, et à la postérité quelques commentaires erronés. Ce débat passionné lui a valu l'honneur d'être cherché dans le rôle d'Oronte.

En fait d'immortalité, c'est autant de pris. Mais il fit preuve de plus de goût et montra que la société du Temple avait respecté chez lui la délicatesse des sentiments, en se liant avec madame de Lambert et en l'attirant dans son hôtel.

Nous avons dit plus haut que la bibliothèque Mazarine, léguée au collège des Quatre-Nations, avait laissé vide une partie de la grande galerie, et l'extrémité du palais qui s'ouvrait dès lors sur la rue Mazarin, aujourd'hui rue Colbert. Le duc de Nevers n'en avait jamais fait usage; en 1698, il la céda ⁶²⁵ à madame de Lambert pour en faire sa demeure et le lieu de réunion de ses amis. Rien ne pouvait mieux remplacer la fondation du cardinal, que la société de madame de Lambert. Le même escalier servit encore aux hommes de lettres; l'esprit, rangé sur les rayons de la bibliothèque, semblait être descendu et s'animer dans ce salon, dont Foutenelle disait: « Il étoit honorable d'y être reçu. C'étoit le
« seul, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservé de la maladie
« épidémique du jeu, le seul où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement
« les uns les autres et même avec esprit, selon l'occasion ⁶²⁶. »

La marquise de Lambert ⁶²⁷ avait été élevée par Bachaumont, qui épousa sa mère après la mort d'Étienne de Marguenat, seigneur de Courcelles. Il l'aimait comme sa fille, et embellit son esprit de tout ce qu'il pouvait ravir au sien. Mariée au marquis de Lambert, qui devint lieutenant général des armées du roi et gouverneur du Luxembourg, elle vint, après sa mort, s'établir à Paris, apportant avec elle une réputation d'esprit, que ses bonnes manières, son hospitalité et la délicatesse de ses sentiments firent aisément accepter.

Le duc de Nevers lui céda, à titre de viager, cette partie de son hôtel qu'il n'habitait pas et qui, ayant une sortie particulière (*Voir* planche III, les chiffres 6, 24 à 27), pouvait être facilement disposée en une demeure élégante et commode. Madame de Lambert y fit d'assez grandes dépenses ⁶²⁸, s'y installa avec une certaine recherche, et bientôt attira autour d'elle tout ce que Paris comptait de plus distingué par les manières et l'intelligence :

Tu trouveras la déesse entourée
D'esprits divins dont elle est adorée ;
Apprends qu'en ce rare séjour
Sous le nom de Lambert, Minerve tient sa cour ⁶²⁹.

Le mardi et le mercredi elle donnait des dîners suivis de soirées dont la conversation faisait tous les frais. Il existe une lettre de la duchesse du Maine, son amie, qui commence ainsi : « O mardi respectable, mardi imposant, mardi
« plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine, mardi où
« préside madame de Lambert ⁶³⁰. » Ce jour, en effet, étoit réservé aux beaux esprits, grands seigneurs et aux grandes manières; le mercredi aux hommes

de lettres, poètes et académiciens, il était permis alors d'établir ces limites et de classer les gens, sans humilier les amours-propres. Un soir, c'est un des habitués qui parle : « Les convives du mardi n'ayant pas été de l'avis de leur « présidente, elle feignit d'en être piquée ; dit qu'elle ne se tenoit pas pour « battue, et qu'elle porteroit la question à son mercredi, qui, ajouta-t-elle, « valoit mieux que son mardi. On ne fit que sourire de cette préférence et « personne n'en fut blessé. « Mais, madame, ajouta finement M. de Mairan, « oseriez vous dire à votre mercredi qu'il ne vaut pas votre mardi. »

Cette nuance délicate s'effaçait lorsqu'il s'agissait de concourir à faire entrer à l'Académie un protégé de madame Lambert, ou simplement un habitué de ses salons ; alors on marchait d'accord, on agissait d'ensemble, on voulait qu'il fût bien établi, qu'être admis à l'hôtel Lambert, ce fut avoir des droits à entrer dans l'illustre compagnie. M. d'Argenson reconnaît cette influence, mais ne voulut pas s'en servir. « Elle m'avoit voulu persuader de me mettre « sur les rangs. Elle m'assuroit le suffrage de ses amis. C'est une chose très- « réelle que l'on n'étoit guère reçu à l'Académie que l'on ne fût présenté chez « elle et par elle. Il est certain qu'elle a bien fait la moitié de nos académi- « ciens actuels. Ayant laissé mourir madame Lambert sans accepter son « offre, une occasion si belle ne se présentera plus ⁶³¹. »

Madame de Lambert avait appris dès sa jeunesse, de Bachaumont, son second père, à donner à sa pensée le tour gracieux et spirituel qui est déjà un style. Elle fit chez elle, au milieu de ses amis, la lecture de ses essais, dont le motif et le but, autant que sa modestie d'auteur ⁶³², n'ont pas peu contribué à relever le mérite aux yeux de la postérité. « Les avis d'une mère à son fils « et à sa fille, » méritaient de voir le jour dans cette bibliothèque, destinée à recevoir les productions les plus sages et les plus instructives des générations, et qui, après bien des vicissitudes, est redevenue leur asile.

Mais revenons à l'héritier du nom Mazarin. Après avoir mutilé ses statues, vendu ses meubles et fermé son palais ⁶³³, le duc Mazarin devait croire qu'il en avait assez fait pour déshonorer son nom, et se montrer indigne d'une succession que son donataire réservait à un autre avenir. Il fit mieux, cependant, il vendit son jardin pour y construire des maisons et le traverser de nouvelles rues, — on dirait un seigneur de nos jours, à voir cet ignoble calcul. C'est Colbert, l'ancien intendant du cardinal, qui spécula sur la triste faiblesse de cet homme, et le premier porta la main sur le palais Mazarin. Heureusement sa gloire est ailleurs.

En homme clairvoyant, il prévint le brillant avenir de ce quartier, et comprit qu'en achetant le jardin et en construisant des maisons sur la rue Vivienne ⁶³⁴, on augmenterait encore leur valeur si on les faisait communiquer directement avec la rue de Richelieu. Restait à obtenir du duc de Nevers le passage sous sa galerie, au moyen d'une large arcade ⁶³⁵ ; ce qu'il accorda d'autant plus

facilement, qu'il n'utilisait en aucune manière cette partie de son palais, ayant au rez-de-chaussée plus de place qu'il ne lui en fallait pour ses chevaux. Colbert, en lui cédant une partie du jardin sur la nouvelle rue, lui avait fait comprendre l'avantage que lui offrait l'élévation en façade d'un corps de bâtiment neuf, et, pour flatter son amour-propre, il donnait à cette nouvelle rue le nom de Mazarin.

Le duc de Nevers mourut en 1707, partageant entre ses deux fils ses biens de France et d'Italie ⁶³⁶. L'aîné devait être duc de Nevers et de Donzi, il ne fut ni l'un ni l'autre; son père avait négligé de faire vérifier son brevet, et sa conduite ne plut pas assez au roi pour lui valoir une exception. Il se consola plus tard avec la grandesse d'Espagne et le titre de prince de Vergagne que lui apporta sa femme, une Spinola. A tout prendre, c'était un pauvre homme, doué de trop peu de qualités pour racheter nombre de défauts ⁶³⁷.

Dorénavant, maître de sa fortune, il commença par faire de grandes réparations dans l'hôtel de Nevers, sous la direction de l'architecte Dullin, et ne songea plus qu'à vivre gaiement avec les goûts et selon les traditions d'un autre âge. Quelquefois des fêtes, toujours des soupers, de l'esprit encore, il était dans le sang des Mancini, et Piron pour poète :

O duc, des ducs de nos jours,
Le noble et galant modèle,
Hôte aimable, ami fidèle
De Bacchus et des amours,
Nevers, à vous j'en appelle ⁶³⁸.

C'était de la décadence on, pour mieux dire, c'est déjà la régence ⁶³⁹. A la fin du règne de Louis XIV, il était bien permis de protester doucement contre l'austérité de la cour; mais les deux extrêmes devaient-ils être mis en présence: « Le prince de Vergagne, écrit le duc de Saint-Simon, menait une vie qui faisait craindre de se méprendre et de dire *Vergogne* » Tant il est vrai qu'il faut à tout l'heure et l'à-propos. Ce qui faisait tache sous Louis XIV, devait briller sous le Régent.

En 1716, un enfant vit le jour à l'hôtel de Nevers, ce fut plus tard le duc de Nivernois et le dernier des Mancini ⁶⁴⁰; un homme d'esprit, un écrivain facile et l'héritier de Massillon au fauteuil académique ⁶⁴¹. Mais il semblerait que la fortune du prince de Vergagne ne suivit pas la marche de sa famille, car l'année suivante il proposa au Régent de lui vendre son hôtel, pour y placer les livres de la bibliothèque du roi, beaucoup trop à l'étroit dans la petite maison de la rue Vivienne.

Dans l'autre partie du palais, le duc Mazarin termina son extravagante carrière, et il ne resta plus, de ce grand luxe et de ce grand renom, qu'un sou-

venir. La magnifique demeure du cardinal Mazarin n'avait cependant pas épuisé la série de ses vicissitudes, elle était destinée à abriter les deux fortunes les plus extraordinaires de cette époque. Le palais Mazarin allait devenir le palais de Law ⁶⁴².

En 1716, les finances de la France étaient dans un état déplorable ; la dette s'élevait à deux milliards, et absorbait la moitié du revenu ; un déficit toujours croissant avertissait, chaque année, qu'on marchait vers un précipice ; on était à bout d'expédients, et les emprunts, les anticipations, les profits illicites sur l'altération des monnaies, n'avaient que mieux convaincu de l'imminence d'une crise qui semblait inévitable.

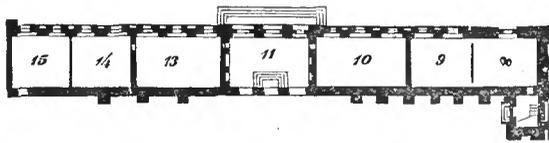
Au milieu de ces graves embarras ⁶⁴³, un étranger, un homme de génie, arrive en France, et présente au Régent des projets financiers ⁶⁴⁴ d'autant plus séduisants, que leur auteur mettait plus de charme et d'habileté à en développer les ressources inépuisables et l'avenir brillant. Jean Law avait appris en Angleterre et en Italie les principes du crédit public ; il en avait, par la force de ses études financières, mêlé et combiné les puissants ressorts. Malheureusement pour sa réputation, il mit au service d'observations justes et de théories excellentes des moyens factices, des ressources passagères et une exploitation peu scrupuleuse. Il s'était arrêté à cette pensée : que la masse du numéraire était la cause de la richesse ; le crédit public, le multiplicateur certain de ce numéraire ; et que, s'il parvenait à s'emparer, à bon marché, de plusieurs sources de richesses dont on ignorait les bénéfices, ou dont on n'avait pas su exploiter les avantages, il pourrait, en escomptant d'avance ces bénéfices, émettre un papier-monnaie de toute la valeur du capital, c'est-à-dire, doubler la valeur qu'il attribuait à l'opération, et centupler, peut-être, la valeur d'acquisition, en laissant aux actionnaires, pour garantie du capital, l'opération elle-même, et pour le service des intérêts, les revenus annuels. On est tout honteux, aujourd'hui, d'expliquer longuement et de vanter comme un prodige de génie ce qui semble l'A B C de nos moindres spéculations ; mais nous en étions, il y a un siècle, à ce point : que des idées si sages, si simples et si vraies dans leurs principes sérieux, ne trouvaient pas un esprit capable de les apprécier, ni un homme d'État assez hardi pour les adopter.

Je me trompe : en dépit des financiers à vues étroites ⁶⁴⁵ et des parlements, êtres collectifs fort arriérés, le Régent, homme d'esprit, intelligence ouverte et toujours prête à de nouvelles espérances, accueillit l'étranger, l'écoula, le comprit. Il fallait du courage pour tenter, seul contre tous, cette *magique* opération, le duc d'Orléans eut le courage des peureux : on lui proposait la banqueroute tout de suite, il préféra la banqueroute plus tard.

La nouvelle banque, bornée à l'escompte des billets de commerce, fit merveille ⁶⁴⁶ ; la confiance s'établit ; et Law cessa d'être pour tous un visionnaire. Dès ses débuts, il montra cette hardiesse, source de ses premiers suc-

cès et plus tard de sa ruine, en émettant, dans cette seule banque privée, 60,000,000 de billets sur un fonds de 6,000,000. Le Régent, heureux de cette réussite, et se contentant de cette épreuve, mit la fortune de la France dans les mains de l'habile financier; sa banque, d'établissement privé, devint banque générale; elle s'appuya sur la compagnie d'Occident, qui, elle-même, en étendant ses privilèges, s'empara, sous le nom de compagnie des Indes, du commerce du monde entier. Ce n'était pas assez: pour offrir un appât aux actionnaires, et motiver l'incessante émission des billets, Law accapara tous les privilèges, les fermes, les monopoles et les gabelles, l'affinage des métaux et la fabrication des monnaies⁶⁴⁷. Dorénavant, il voulait être, et fut, en réalité, avec le titre de contrôleur général, c'est-à-dire, de ministre des finances, le véritable régulateur et le maître de la fortune publique.

Il avait besoin d'un palais qui répondît, par son nom, son étendue, sa magnificence, à l'avenir qu'il promettait, qu'il espérait. En 1719, il acheta, pour un million⁶⁴⁸, des héritiers du cardinal, la totalité du palais Mazarin⁶⁴⁹, qui ne leur était échue que par moitié, et, en outre, les cinq maisons occupant le terrain qu'on avait aliéné sur la rue Vivienne jusqu'à la rue Colbert⁶⁵⁰. Aussitôt qu'il fut maître de ce vaste local, il distribua les bureaux de la compagnie des Indes et ses grands magasins dans le palais du duc Mazarin⁶⁵¹, c'est-à-dire, dans la partie des bâtiments construits sur la rue Neuve-des-Petits-Champs. Les comptoirs, les bureaux, l'imprimerie de la banque, qui fabriquait les billets⁶⁵², l'affinage des métaux, les ateliers de la monnaie, furent répartis dans l'hôtel de Nevers; les anciens appartements de madame la duchesse de Nevers et une partie de la galerie sur la rue Richelieu furent réservés pour les jours de réception; on arrivait dans ces beaux salons par le grand escalier. Cependant cette distribution générale n'avait point satisfait à tous les besoins, il manquait encore de place pour plus d'un comptoir de ses vastes opérations: c'est pourquoi il décida que les anciens bâtiments seraient complétés et régularisés par la prolongation de la galerie Mazarine jusqu'à la rue Colbert, en même temps



qu'en abattant les maisons construites sur la rue Vivienne, il ouvrait, dans l'espace que lui donnait la démolition, une place entourée d'arcades, destinée à servir de bourse. Cette *place de Change*, ainsi qu'on l'appelait, devait remplacer l'ignoble rue Quincampoix, où l'on s'était étouffé, et la place Vendôme,

où les joueurs sur le cours des actions refusaient de se rendre. C'était un établissement qui manquait à la ville de Paris et qu'on s'étonnait de ne pas y trouver, à une époque où les moindres villes de commerce en étaient pourvues⁶⁵³. Law était bien l'acquéreur réel de toutes ces propriétés et l'auteur de ce grand plan d'ensemble. Lui seul connaissait ses besoins, et ordonna les nouveaux développements. Mais, en même temps qu'il agissait en son nom, il s'appuyait sur des ordonnances d'expropriation, de servitude⁶⁵⁴, etc., qui, toutes, tendaient à lui faciliter l'exécution rapide de son grandiose établissement. L'architecte Mollet fut l'auteur⁶⁵⁵ de cette transformation du palais Mazarin en hôtel de la Banque royale et de la compagnie des Indes⁶⁵⁶. C'était un artiste de talent, déjà éprouvé dans d'autres constructions⁶⁵⁷, et qu'on ne saurait juger ici sur des travaux interrompus et non achevés. Il n'est resté de sa restauration que la porte d'entrée sur la rue Neuve-des-Petits-Champs⁶⁵⁸ placée, en retrait entre deux nouveaux pavillons⁶⁵⁹, et décorée de colonnes accouplées d'une ordonnance d'assez bon goût. Le peintre Pellegrini, l'artiste en vogue à cette époque⁶⁶⁰, quoique, à vrai dire, un *fa presto* du plus triste genre, fut appelé pour décorer les anciens appartements, que le cardinal n'avait pas terminés. C'était l'homme qui convenait à Law : une main capable de couvrir de peintures le Louvre entier en six mois de temps. Il eut à peindre la voûte du grand escalier et les plafonds des salles de la galerie sur la rue Richelieu jusqu'à l'appartement de madame de Lambert. Je ne sais si son sujet lui fut imposé ou s'il le choisit ; en tout cas, il répondait aux illusions du maître de la maison, de ses commis, de tout le monde, en représentant le succès de sa banque, et la prospérité que la France paraissait lui devoir⁶⁶¹.

En effet, comment en juger autrement quand on voyait la foule des équipages armoriés encombrer la rue de Richelieu et la cour de l'hôtel de Nevers ; cet escalier lui-même, obstrué par les plus grands et les plus graves personnages ; les antichambres remplies d'une foule dorée, qui attendait patiemment une audience pour solliciter la faveur de quelques souscriptions, faveur si grande, qu'elle enrichissait, non-seulement les valets de Law, mais les intrigants qui, à la faveur de sa livrée, parvenaient jusqu'aux bureaux et obtenaient pour les plus avides, des actions au prix d'émission.

Aucune flatterie, aucun hommage ne fut refusé à l'habile financier ; le corps diplomatique avait ordre de le ménager comme une puissance, et de traiter avec lui comme le ministre le plus important. L'Angleterre elle-même, pour lui complaire, rappelait lord Stairs, son fougueux ambassadeur⁶⁶². Il était recherché par la noblesse, qui brigait l'honneur d'une invitation chez lui, la faveur de s'asseoir sur le devant de sa voiture, et qui regrettait que l'âge de sa fille ne leur permît pas de solliciter son alliance⁶⁶³. Enfin, pour qu'aucune illustration ne lui manquât, même les moins motivées, l'Académie voulut le compter parmi ses membres⁶⁶⁴.

Si nous quittons le palais Mazarin ⁶⁶⁵ pour aller dans la rue Quincampoix ⁶⁶⁶, nous trouvons une foule plus compacte encore, plus animée, plus avide. Dans ce sale ruisseau grouillait un monde d'agioteurs, bruyants, pressés, étouffés ; ici un petit bossu fait fortune ⁶⁶⁷ en prêtant son dos pour servir de pupitre aux endossements ; là un comte de Horn ⁶⁶⁸ assassine un joueur pour lui enlever ses billets ; partout des fortunes improvisées et pas une perte, une confiance absolue et un concert unanime de louanges qui élève aux nues le grand financier, ce créateur de la fortune publique ⁶⁶⁹.

L'Écossais Law, devenu Français, de protestant fait catholique, le pauvre hère reconnu seigneur des plus belles terres, et l'homme à projets élevé au rang de ministre d'État, ne sut pas résister à ces faveurs de la fortune. Esprit fécond, imagination vive, il aurait eu besoin de s'appuyer sur un gouvernement régulier, d'être retenu par un conseiller sage, par un prudent modérateur ; laissé à lui-même, il eut le vertige comme ses actionnaires, il céda à l'entraînement qu'il avait provoqué, et peut-être fut-il excusable de fabriquer ce papier sans fin, pour de bonnes gens qui l'acceptaient sans contrôle, en lui donnant une valeur sans limites.

De 1717 à 1720, il jeta sur la place TROIS MILLIARDS ⁶⁷⁰ de sa fabrication, monnaie courante, acceptée, recherchée par tous, en France et à l'étranger, c'est-à-dire, trois fois autant qu'en comportaient les règles sages établies par lui-même ⁶⁷¹, et, si l'on calcule la valeur que l'agiotage donna à ses émissions, quatre-vingt-dix fois autant que la valeur totale du numéraire en circulation. Mais il était écrit que dans la leçon de crédit public qu'il donnait à la France, rien ne manquerait à la démonstration ; les abus résultant de la facilité de fabrication de cette monnaie volante et l'inutilité des moyens forcés ; enfin, l'immense catastrophe qui devait s'ensuivre appartenaient au nouvel enseignement ; Law ne le ménagea pas à ses adeptes, et, le 4^{er} novembre 1720, quand la défiance fut devenue générale, le gouvernement donna liberté à tous de prendre ou de ne pas prendre ce papier en paiement : de ce moment, personne n'en prit.

Jean Law quitta le palais Mazarin où l'on s'étouffait pour vendre ses actions, comme on s'y était étouffé pour les acheter ⁶⁷², et se retira à Venise, gros Jean comme devant. Après avoir fait sortir de ses poches vides trois milliards en moins de trois ans, l'honnête homme les retrouva vides, n'emportant rien de cette immense fortune, ne nous laissant de tant d'illusion et de billets sans valeur, que deux mots qui ont conservé la leur : « agiotage et « réalisation. » Soyons moins sévère : Law, en outre, laissa aux contribuables un allègement sensible, aux classes inférieures une aisance plus générale, dans les finances une amélioration résultant du remboursement des créanciers de l'État ; enfin, en France, un essor industriel inattendu et quelques idées saines dans nos têtes médiocrement financières ⁶⁷³.

A tant de mouvement, aux conversations animées des joueurs, aux coups de balanciers de la monnaie, au bruit des espèces qu'on pesait, encaissait, entassait, succéda tout d'un coup dans le palais Mazarin le morne silence du découragement et la solitude protégée par les scellés des hommes de loi. Au dehors, il y eut bien de grands cris et de longues doléances parmi tant de dupes volontaires ; mais on se fatigue des cris, on se fatigue même de se plaindre, et le Régent, qui avait trop l'esprit de sa nation pour ne pas connaître son caractère, savait qu'en France le remède souverain pour toutes choses, c'est le changement ; le palais Mazarin désert, abandonné, lui semblait un reproche vivant, destiné à conserver le souvenir de la malheureuse banqueroute et à entretenir les récriminations. Il se hâta de lui donner une destination nouvelle.⁶⁷⁴

§ 5. LE PALAIS MAZARIN REÇOIT LES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

(1724-1845.)

Les livres de la bibliothèque du roi étaient encore entassés dans la petite maison où Colbert les avait placés, en 1666, au bout de son jardin, sur la rue Vivienne, sous sa surveillance immédiate et à la portée des hommes studieux. C'était alors un sujet de pénible étonnement, pour les étrangers⁶⁷⁵, que ce joyau de grand prix, si pauvrement enchâssé, que ce trésor si mal gardé.

L'abbé Bignon, garde de la librairie, savait mieux que tout autre combien la gêne était sensible et l'agrandissement de l'espace nécessaire. Plus d'une proposition avait été faite pour le déplacement de la bibliothèque ; d'abord on avait pensé au Louvre, les tablettes étaient déjà préparées, puis on désigna la place Vendôme, dans un bâtiment qu'on aurait construit exprès au milieu de ce nouveau quartier ; enfin, en 1717, l'hôtel de Nevers, que son propriétaire était obligé de vendre ; mais, alors comme aujourd'hui, les projets restaient en projets, et la bibliothèque du roi demeura dans son petit local. Après la fuite de Law et la dispersion de ses commis, l'hôtel de Nevers ayant été fermé, l'abbé Bignon ne put le voir dans son voisinage sans songer qu'il conviendrait parfaitement à ses richesses littéraires ; il courut chez le Régent, il lui exposa, avec toute la chaleur de la passion, combien ses livres seraient à leur aise dans les vastes galeries de cette moitié du palais Mazarin, combien le public, les savants et les étrangers y trouveraient de ressources et de commodités ; enfin, il lui donna mille raisons meilleures les unes que les autres ; il oublia la seule bonne qui devait décider le Régent, il oublia de lui dire qu'il importait à sa gloire, à la place qu'il voulait occuper dans l'histoire, à l'influence qu'il devait encore exercer, de faire disparaître le plus tôt possible les traces de cet essai malheureux, de cette innovation financière, conduite avec une si imparadonnable légèreté. Obéissant donc à sa pensée plus qu'aux prières de l'abbé Bignon, le Régent consentit à faire ce qu'il avait lui-même décidé ; et, lorsque les difficultés suscitées par les créanciers de Law furent aplanies, l'ordonnance suivante parut :

LETTRES PATENTES CONCERNANT LE LOGEMENT DE MA BIBLIOTHÈQUE.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens
 « et à venir salut. Notre bibliothèque, formée peu à peu sous les roys, nos
 « prédécesseurs, se trouvant perfectionnée au point qu'il ne s'est pas encore
 « vu d'assemblage si complet de ce qui peut contribuer au progrès des
 « sciences les plus utiles dans un État, le feu roy, notre bisaïeul, se seroit
 « fait présenter en divers tems plusieurs projets pour la placer dans des lo-
 « gemens convenables; mais le cours presque continu de différentes guerres pen-
 « dant son règne l'ayant empesché d'accomplir ce dessein, nous avons jugé à
 « propos de le suivre et d'acquérir l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, avec
 « une autre maison qui en dépend, faisant l'encoignure de ladite rue de Ri-
 « chelieu et de la rue Neuve-des-Petits-Champs, pour donner à ce grand
 « objet la magnificence qu'il exige, ainsi que l'étendue et les commodités
 « nécessaires.

« A CES CAUSES, de l'avis de notre conseil, et de notre grâce spéciale, pleine
 « puissance et autorité royale, nous avons ordonné, et par présentes signées
 « de notre main, ordonnons, voulons et nous plaist, que les bâtimens cy-de-
 « vant appelés l'hôtel de Nevers, avec ladite maison y joygnant, soient et de-
 « menrent affectés à perpétuité à notre bibliothèque, pour y placer nos livres
 « et autres dépendances de notre bibliothèque, y loger notre bibliothécaire
 « et autres personnes y attachées. N'entendons cependant déroger au droit
 « que ladite marquise de Lambert et seigneur marquis de Lambert, son fils,
 « ont de jouir leur vie durant de parties desdits bâtimens, si DONNONS en
 « mandemens à nos amés et féaux conseillers, les gens tenans notre cour de
 « parlement et chambre des comptes à Paris, que ces présentes ils aient à
 « faire registrer, et le contenu en icelles, entretenir et exécuter de point en point,
 « selon sa forme et teneur, CAR TEL EST NOTRE PLAISIR; et, afin que ce soit chose
 « ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces dites pré-
 « sentes. Donnée à Versailles, au mois de may, l'an de grâce mil sept cens vingt-
 « quatre, et de nostre règne le neuvième. Signé Louis, par le roy; signé Phé-
 « lippeaux, avec paraphe, visa, signé Fleuriau.

« Registrées, ouy et ce requérant, le procureur général du Roy, pour être
 « exécuté selon leur forme et teneur; suivant l'arrest de ce jour, à Paris, en
 « parlement, le 16 mai mil sept cent vingt-quatre. Signé Isabeau, avec para-
 « phe.

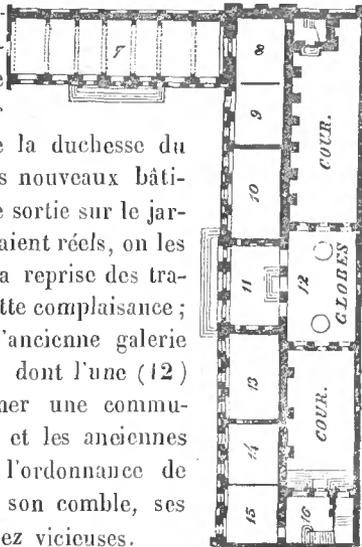
« Registrées en la chambre des comptes, ouy en ce requérant, le procureur
 « général du Roy, pour être exécutées selon leur forme et teneur, les bureaux
 « assemblés, le treize juin mil sept cent vingt-quatre. Signé Beaupied, avec
 « paraphe.

« Nous, Jean Paul Bignon, conseiller d'État ordinaire et bibliothécaire du roy, « certifions la présente copie conforme à l'original et parchemin scellé du grand « sceau de cire verte, que nous gardons avec les autres titres et papiers de « ladite bibliothèque. En foy de quoi nous avons signé, ce jourd'huy trente « jnillet mil sept cent vingt-quatre.

« J.-P. BIGNON. »

Dès ce moment on s'occupa de l'aménagement intérieur, des dispositions nécessaires à la nouvelle destination et des agrandissements indispensables ; nous avons les plans et devis de ces travaux, des mémoires à l'appui, tout ce qu'il faut enfin pour acquérir la conviction que, sous la direction d'un bibliothécaire aussi zélé que l'abbé Bignon ⁶⁷⁶, d'un architecte aussi pratique dans ses dessins, aussi soumis aux conseils des hommes spéciaux que M. de Cotte ; enfin, d'un directeur des bâtiments aussi bien disposé que M. le duc d'Antin, les travaux furent conduits avec autant d'intelligence que de promptitude ⁶⁷⁷.

Voici quelles étaient les conditions à remplir : donner place, 4^o aux manuscrits, aux livres et aux estampes ; 2^o aux deux globes de Marly ; 5^o aux employés de l'administration ⁶⁷⁸. On commença par faire disparaître toutes les traces du passage de Law et de sa banque, de ses balances, de ses machines à battre mounaie et à imprimer les billets ; on poussa plus loin la rigueur, les peintures de Pellegrini furent grattées et badigeonnées, comme l'image désormais dérisoire d'illusions cruellement déçues ⁶⁷⁹. Mais dès qu'il s'agit de construire, un obstacle qu'on avait espéré pouvoir renverser suspendit les travaux. Madame la marquise de Lambert, puissante par sa réputation, par son grand âge ⁶⁸⁰, par l'amitié que professait pour elle madame la duchesse du Maine ⁶⁸¹, s'opposait à la construction des nouveaux bâtiments qui l'allaient priver de jour et d'une sortie sur le jardin de l'hôtel de Nevers ⁶⁸². Ses droits étaient réels, on les respecta, ajournant jusqu'après sa mort la reprise des travaux. Madame de Lambert n'abusa pas de cette complaisance ; en 1755, on reprit la construction de l'ancienne galerie (8 à 15) et on en bâtit deux nouvelles, dont l'une (12) devait contenir les globes, l'autre donner une communication entre les nouvelles constructions et les anciennes (7). On se conforma, pour le style, à l'ordonnance de l'ancienne galerie, avec ses deux étages, son comble, ses avant-corps et même ses proportions assez vicieuses.



Il faut dire à qui ces globes ont dû leur existence et comment ils sont

entrés dans la bibliothèque royale. Le cardinal d'Estrées, par un singulier amour de la géographie, les avait commandés au père Coronelli, le grand faiseur géographe du temps. L'un de ces globes représente la terre, et l'autre la sphère céleste; par une magnificence non moins extraordinaire, il donna ce meuble embarrassant à Louis XIV, qui le fit placer à Marly. Il fut jugé depuis que ces deux globes ne seraient pas sans utilité, et, qu'en tout cas, leur place était à la bibliothèque royale. On décida qu'on leur construirait une salle spéciale; elle fut prise sur les jardins, en dehors, et comme annexe de la galerie. Elle était disposée de façon que les pieds et un des hémisphères de chaque globe se trouvassent dans l'étage inférieur, et l'autre hémisphère dans l'étage du haut. De cette manière, il était du moins possible, sinon commode, de les étudier, si tant est qu'on désirât le faire. Cela pressait peu sans doute, à en juger par les retards apportés à l'installation de ces immenses machines. Ce ne fut qu'en 1765⁶⁸³, après avoir séjourné trente ans au fond de leurs caisses, que les globes de Coronelli se montrèrent en public, dans l'état où nous les voyons⁶⁸⁴.

L'hôtel de madame de Lambert et ses dépendances sur la cour parurent propres à loger le cabinet des médailles et antiques, ainsi que son personnel. Dès l'année 1720, le Régent avait décidé que cette collection, placée près des livres de la bibliothèque royale, leur commentaire naturel, offrirait plus de ressources aux études, que dans le château de Versailles; il en avait ordonné le transport; mais, en attendant que le local fût prêt, il ajourna l'exécution de cette sage mesure. Bientôt on alla plus loin encore, et l'on voulut donner à la collection royale une demeure décorée avec une élégance digne de ses riches raretés. Les cloisons des appartements disparurent, ces petites distributions⁶⁸⁵ firent place à un magnifique salon (numéros 24 et 25 du plan général), que Blondel décrit ainsi; c'est de son temps et de son style :

« Cette pièce est très-bien décorée par un lambris enrichi de sculpture, « dont les principaux ornements sont dorés; cette menuiserie renferme des « tableaux peints par MM. Vanloo, Natoire et Boucher. Dans les trumeaux de « cette pièce sont distribuées des tables de marbre, d'un plan chantourné, qui « soutiennent des médaillers de menuiserie dorée⁶⁸⁶. » Le 2 septembre 1741, deux charrettes, chargées de vingt caisses, arrivaient de Versailles, et entraient, par la rue Colbert, dans la petite cour (n° 26) de la bibliothèque. C'était le cabinet des médailles et antiques qui demandait l'hospitalité⁶⁸⁷.

Les livres, les manuscrits, les estampes⁶⁸⁸, ne furent pas les plus difficiles à caser : une nombreuse administration s'était emparée abusivement de vastes logements. Il fallut les restreindre et les reporter sur le bâtiment à l'angle de la rue Neuve-des-Petits-Champs, de manière à supprimer tout feu de cheminée dans la bibliothèque, et cependant M. Bignon, avec toute sa famille, ses domestiques et ses cuisines, occupait encore l'ancien appartement de madame

la comtesse de Nevers, c'est-à-dire, le voisinage immédiat des collections précieuses⁶⁸⁹. Aussi demandait-on déjà une partie des bâtiments de la compagnie des Indes pour caser le personnel, en mettant à l'abri le précieux matériel.

Un demi-siècle a passé sur ces dispositions générales⁶⁹⁰ sans apporter aucun changement. A part quelques abus, comme la permission accordée à des peintres et à des sculpteurs de prendre pour leurs ateliers des salles situées au-dessus et au-dessous des galeries de livres⁶⁹¹, il s'établit, par le zèle des employés, un grand ordre dans toutes les collections, ordre dont on sent encore l'influence, zèle qu'attestent les catalogues imprimés, les recueils opérés dans le cabinet des médailles, et tous les travaux de détail qu'il suffit de constater⁶⁹².

A l'époque de la révolution, par l'oubli des plus simples règles de la prudence, on autorisa mademoiselle de Montansier à faire construire un grand théâtre sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Louvois, à la porte et en face de la bibliothèque du roi. C'était l'exposer à un danger permanent. Divers projets furent présentés pour remédier à ce triste état de choses⁶⁹³; mais on se contenta d'établir un réservoir d'eau dans la cour, et quelques dispositions intérieures pour faciliter l'accès des secours. Aujourd'hui le danger n'existe plus, au moins de ce côté : l'Opéra a été démoli en 1822.

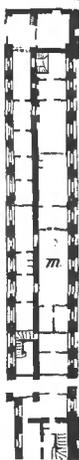
La tourmente de 1793 a fait autant de mal à nos collections scientifiques qu'il lui était raisonnablement possible de leur en faire; et, même, nous n'avons pas le courage de lui savoir gré des accroissements dont la bibliothèque royale lui est redevable, nous savons trop où elle a pris ces richesses, et avec quels soins, quels scrupules, quelle intégrité, elle en a opéré le déplacement.

A cette époque, une partie des bâtiments de la rue Neuve-des-Petits-Champs ayant été abandonnée aux employés, on entassa comme on put, dans le département des imprimés, les dépouilles des couvents, des châteaux, des émigrés et des victimes; aux médailles, il n'y eut de changements que dans les dispositions intérieures; en voici la description, écrite de la main du citoyen conservateur, qui ne voulait pas laisser ignorer à ses chefs cette manifestation impitoyable de son patriotisme : « Toutes les consoles et les bureaux portoient
« des chiffres et des emblèmes proscrits à juste titre, ils disparurent pour faire
« place au chêne civique et aux devises républicaines, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRA-
« TERNITÉ, UNITÉ, INDIVISIBILITÉ DE LA RÉPUBLIQUE OU LA MORT. Ce changement se
« fit en juillet 1793. Toutes les bordures des tableaux étaient surchargées de
« fleurs de lys et choquoient par conséquent la vue des patriotes, elles furent
« enlevées et refaites autrement; ce changement eut lieu à peu près dans le
« même temps. Deux grands tableaux représentoient Louis le Fainéant et son
« prédécesseur, semblant encore insulter à la liberté française, on leur donna
« une chasse patriotique et ils rentrèrent dans le néant. A peu près à la même
« époque, la montre la plus proche de la porte de communication renfermoit

« une suite fastidieuse des tyrans d'Italie, MM. les papes cédèrent, bon gré, mal gré, la place aux décorations républicaines » Arrêtons-nous, nous n'en finirions pas, car ce va-nu-pieds, érigé en antiquaire, promène sur toute la collection son burlesque et brutal système, dont ses successeurs se sont hâtés de faire justice ⁶⁹⁴.

La guerre empêcha l'empereur Napoléon de rendre l'aspect de la bibliothèque digne des richesses qui s'y accumulaient ⁶⁹⁵. La restauration profita de la paix pour donner à ces immenses collections le développement qui leur était devenu nécessaires. Elle eut le mérite de vouloir conserver le palais Mazarin, d'abord en étendant les services de la bibliothèque dans tous ses bâtiments, à mesure que les différentes administrations les quittaient : la bourse, en 1821, pour prendre possession de son nouveau palais ; le trésor, pour aller s'installer rue de Rivoli ; ensuite, en demandant aux architectes un plan général pour isoler l'édifice et le compléter ⁶⁹⁶.

Les événements de 1850 amenèrent un temps d'arrêt, mais l'exécution de ce même plan fut reprise en 1855, et une nouvelle galerie s'élevait déjà rue

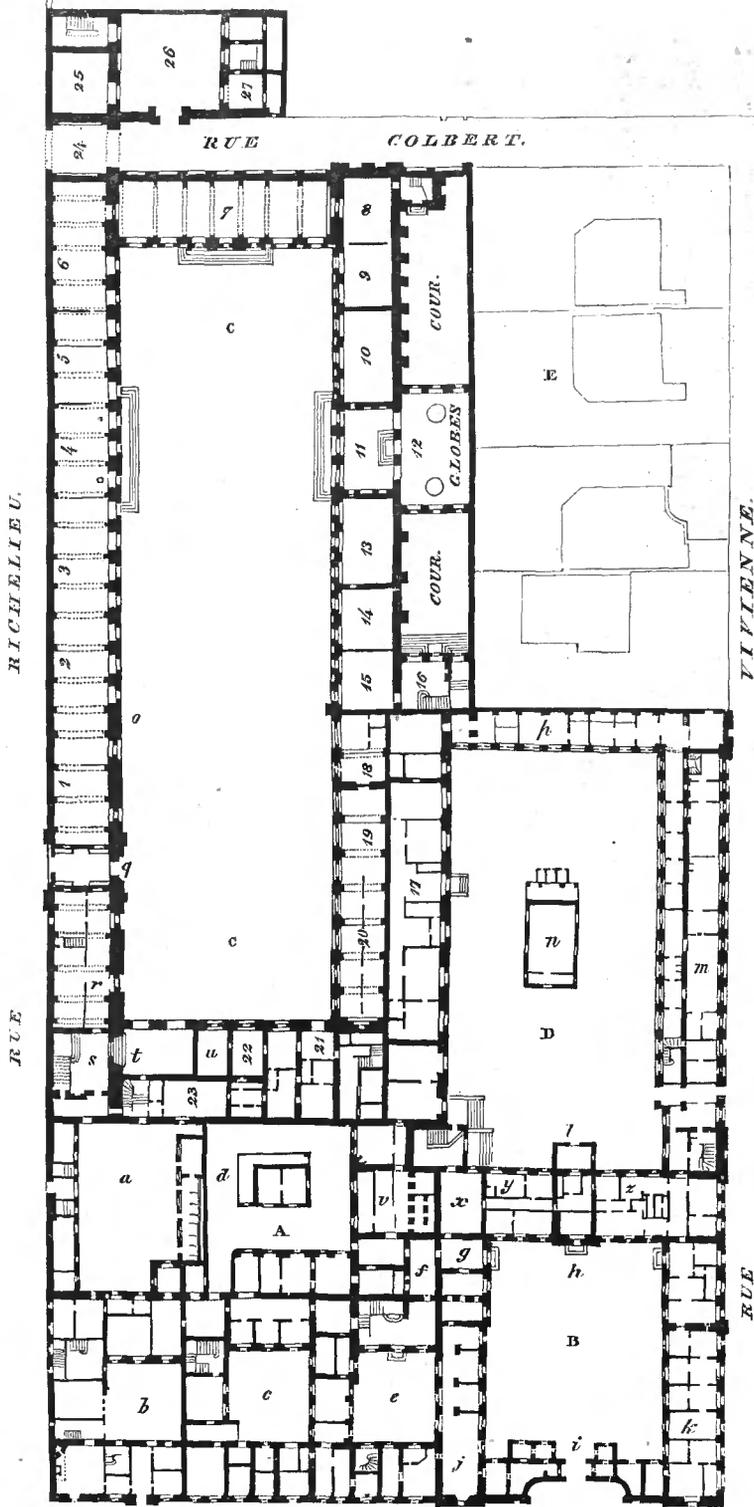


Vivienne, lorsqu'on s'avisait d'une découverte qui n'avait de singulier que son tardif et laborieux enfantement. On s'aperçut donc du délabrement et de l'état de ruine menaçant de l'ancien palais Mazarin, et il fut décidé, à grand renfort de projets et de commissions, que la bibliothèque était en danger dans les bâtiments actuels, que sa restauration était impraticable, et qu'elle devait être déplacée. Qu'était-il donc survenu ? Un de ces tremblements de terre qui lézardent les murs, une trombe qui les disloque, ou le feu du ciel qui broie et calcine la pierre ? moins que cela sans doute ; mais les plus fins vous montraient du doigt, sur la rue de Richelieu, le mur de la grande galerie, qui a perdu quelque chose de son aplomb. Cette découverte, on aurait pu la faire sans sortir du palais Mazarin, car dans une des lettres de Colbert au cardinal, lettre conservée dans le département des manuscrits et datée du 19 juillet 1655, on lit : « J'ai fait visiter, « par les sieurs Moreau et Doublet, la galerie de la bibliothèque, nous avons « trouvé que les murs poussent au dehors d'un pouce sur six pieds, ce qui « pourroit à la longue faire courir risque à tout ce grand bastiment. Je fais « faire un rapport du mal et du remède que l'on y peut apporter pour l'en- « voyer à V. E. ⁶⁹⁷. »

Or, qu'a-t-on fait depuis ce temps pour remédier au mal ? Du vivant du cardinal, après avoir constaté le mal et l'absence de danger, on ne fit rien. Du vivant des ducs de Nevers, pas davantage, et depuis près d'un siècle que les livres remplacent les hôtes du palais Mazarin, loin de songer à réparer ou seulement à entretenir, on semble prendre plaisir à mettre à l'épreuve ce vieux bâtiment.

Les pages intermédiaires sont blanches

QUATRIÈME LETTRE. — PLANCHE III.



État actuel de la Bibliothèque Royale (1845).

On a des salles au rez-de-chaussée, elles sont presque vides ; on a des salles au premier, elles sont à peine remplies ; mais au troisième on accumule les livres, et au quatrième, sous le comble, on les entasse, on multiplie les casiers et on invente des moyens ingénieux pour augmenter le poids de dix mille volumes, nouveaux venus de chaque année, comme s'il s'agissait de résoudre ce problème : SAVOIR CE QUE SUPPORTERA UN VIEUX BATIMENT EN LE CHARGEANT DE LA MANIÈRE LA PLUS DANGEREUSE, PARCE QU'ELLE EST LA PLUS CONTRAIRE AUX SIMPLES RÈGLES DU BON SENS. Eh bien, en dépit de son âge, quoique sourdement ébranlé par un tassement qui dès l'abord s'est arrêté, malgré tous les remaniements que le changement de destination lui a fait subir, en dépit du poids de 500,000 volumes élevés à son faite, et quoique l'abandon soit la mort pour les vieillards, hommes ou édifices, le palais Mazarin reste ferme ⁶⁹⁸ et défie les faiseurs de projets de construire plus solidement, pour la bibliothèque royale, un bâtiment aussi sain, aussi sec, aussi bien isolé, un abri plus sûr pour le précieux parchemin de nos manuscrits, le beau papier de nos anciennes éditions, les reliures admirables de dix générations d'amateurs.

Sans doute, toutes les parties du palais Mazarin n'ayant pas été construites en même temps, n'ont pas toutes la même solidité, une égale force de résistance ; les anciens bâtiments de l'hôtel de Chivry, par exemple, sont en mauvais état, ceux de l'hôtel Tubeuf ont besoin de quelques restaurations, il y a des murs à reprendre dans la galerie du cabinet des estampes, et des planchers à refaire dans la grande galerie qui longe la rue de Richelieu ; mais en somme, le palais Mazarin est un bâtiment solide, dont les parties vraiment historiques et les plus saines sont justement celles qui peuvent entrer dans le plan d'ensemble d'une restauration générale.

Examinons rapidement, et disons en peu de mots quelles doivent être les conditions d'une grande bibliothèque, développée dans le palais Mazarin.

DÉFAUTS DU LOCAL, TEL QU'IL EST DISPOSÉ AUJOURD'HUI.

Les logements des employés, enchevêtrés dans la bibliothèque, la menacent d'autant plus, que le feu est plus à craindre dans d'anciens bâtiments ; il manque d'espace pour les nouvelles acquisitions dans le département des imprimés, et pour un classement méthodique des livres. Il y a inconvénient à laisser ensemble, exposés à un même danger, des objets qui ne peuvent jamais se remplacer et ceux qu'on peut racheter chaque jour. Il y a inconvénient à mettre les médailles à un coin de la bibliothèque, les manuscrits à un autre, les livres rares au milieu, et les estampes, qu'on n'étudie qu'au grand jour, dans l'endroit le plus sombre de la bibliothèque. (Voir la planche III.)

Il faut donc isoler les logements, isoler les objets rares, donner de l'espace

aux imprimés ; il faut plus encore : les parties historiques du palais Mazarin doivent être conservées ; la galerie Mazarine, décorée de peintures de Romanelli et de Grimaldi, doit servir d'entrée imposante à ce sanctuaire de la science, et une promenade d'un kilomètre de galeries de livres doit donner aux voyageurs enrichis une grande idée de la magnificence de notre pays et de ses richesses littéraires.

Pour atteindre ce but, voici comment j'ai appliqué à l'ancien palais Mazarin un plan conçu théoriquement d'abord et qui me paraît répondre à toutes les conditions d'une grande bibliothèque publique ⁶⁹⁹. (Voir la planche IV) Je divise cet établissement en trois corps de bâtiments distincts, isolés les uns des autres, et cependant communiquant entre eux, de manière à rendre facile l'administration et la surveillance.

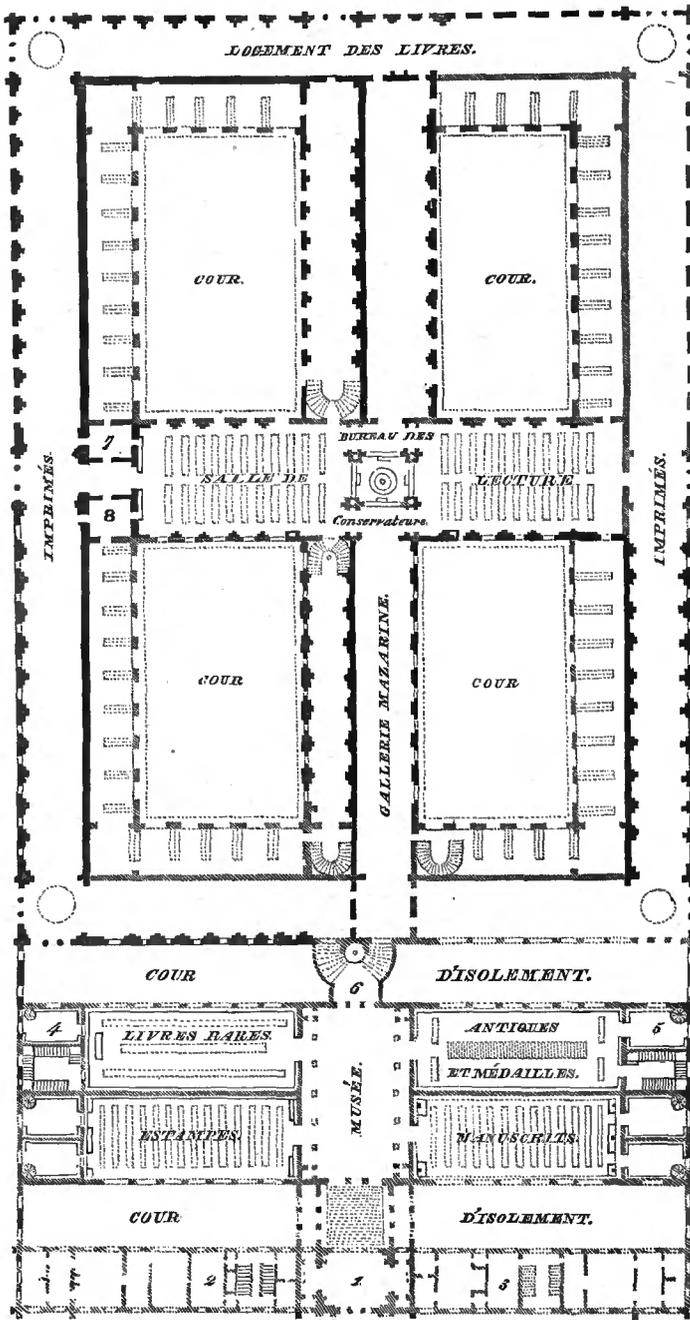
SÉCURITÉ DU NOUVEAU LOCAL.

Le corps de bâtiment qui fait face à la rue Neuve-des-Petits-Champs sert d'habitation aux conservateurs. Il est dangereux, sans doute, de placer dans une bibliothèque toutes ces familles qui ont des enfants imprudents, des poêles dangereux, des cuisines incendiaires ; mais il est indispensable de maintenir cette cohabitation des collections avec leurs administrateurs. Elle entretient le zèle, elle produit l'attachement, elle rend réelle la responsabilité. Il s'agit seulement de conjurer le danger, tout en conservant les avantages, résultat que j'obtiens par une cour d'isolement que j'établis entre ce bâtiment et le suivant.

Le corps de bâtiment qui vient ensuite, et que j'appelle le Trésor, est complètement isolé par les rues Vivienne et Richelieu ; il l'est également du bâtiment des conservateurs et de celui des imprimés, par deux cours aussi larges que les rues. Toutes les salles du trésor seront tenues dans une température douce, par des conduits de vapeur échauffée dans la cave du bâtiment précédent. L'incendie n'est donc possible dans aucune hypothèse : cette garantie est bien nécessaire pour un trésor comme celui de la bibliothèque, composé de pièces uniques, manuscrits, médailles, gravures, éditions rares et dont la perte serait à jamais irréparable.

Le troisième corps de bâtiment, destiné aux imprimés, est isolé de trois côtés par les rues, et du quatrième par une cour qui le sépare du trésor. Le calorifère, placé dans la cave et sous la galerie de lecture nouvellement construite, ne peut inspirer aucune inquiétude. Si même ce foyer venait à communiquer le feu aux galeries des livres, le malheur, dans cette hypothèse inadmissible, serait encore réparable, car il n'aurait atteint que des objets qui ont un prix courant dans le commerce des libraires ou dans les adjudications des ventes.

QUATRIÈME LETTRE. — PLANCHE IV.



Restauration de la Bibliothèque Royale proposée par l'auteur.

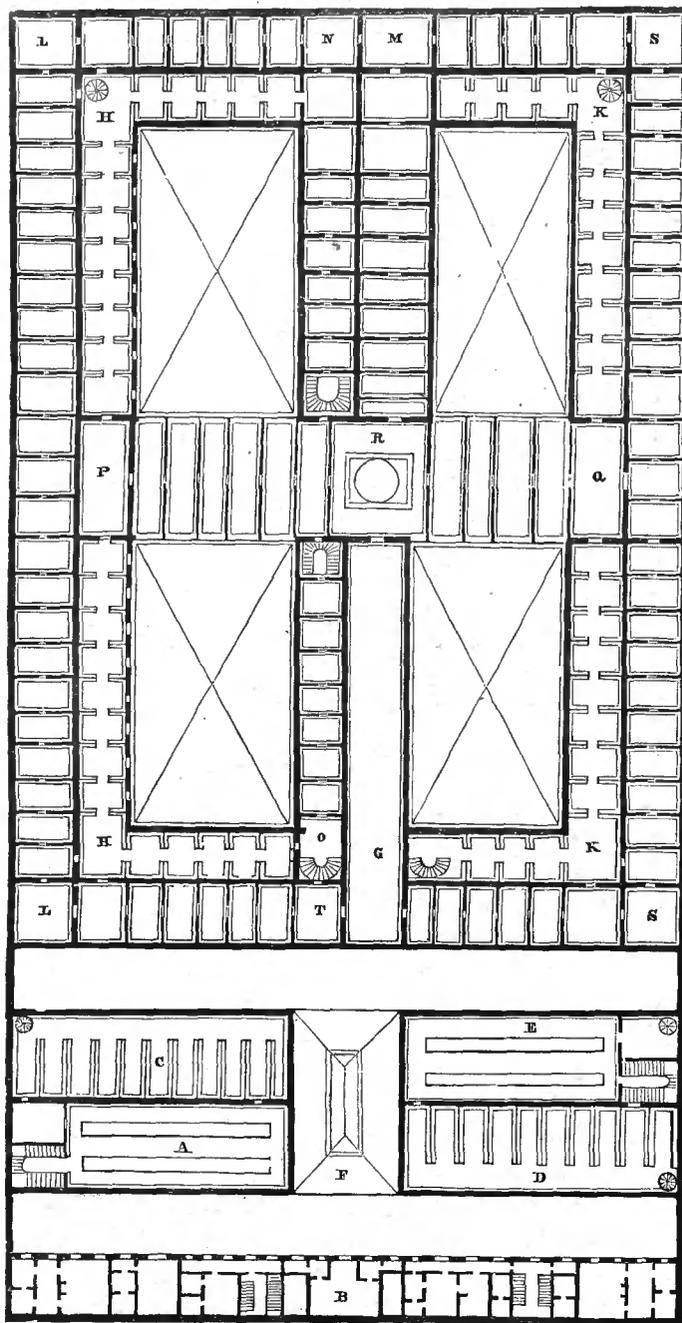
PLAN DU PREMIER ÉTAGE,

Avec indication des bâtiments anciens à conserver et des constructions nouvelles à ajouter.

Les pages intermédiaires sont blanches

Les pages intermédiaires sont blanches

QUATRIÈME LETTRE. — PLANCHE VI.



Restauration de la Bibliothèque Royale proposée par l'auteur.
PLAN DU SECOND ÉTAGE.

ESPACE DONNÉ AU DÉVELOPPEMENT DES COLLECTIONS PENDANT DEUX SIÈCLES.

Une bonne gestion des deniers publics ne doit fonder que dans des prévisions d'avenir. La bibliothèque royale, qu'il s'agit de restaurer et de compléter, répondrait, d'après mon plan, à tous les besoins pendant deux cents ans. Quelques mots suffiront pour en donner la preuve avec évidence.

L'administration, qui doit être logée dans l'intérêt du service, ne saurait être de beaucoup augmentée ; cependant, j'ai prévu que l'accroissement des volumes et des lecteurs doublerait le nombre des employés supérieurs, je leur réserve une demeure convenable dans cinq étages construits et distribués avec intelligence.

Le trésor, de sa nature est stationnaire. Le département des manuscrits n'acquiert qu'une centaine de manuscrits par année, je lui attribue autant de place qu'il en a, et un tiers en sus pour classer plus méthodiquement.

Les médaillés occupent peu d'espace, aussi ce département s'appelle-t-il, à juste titre, un cabinet ; mais son musée, au contraire, acquiert chaque jour une importance plus grande. La nouvelle bibliothèque lui donnerait trois fois l'espace qu'il occupe aujourd'hui. Le département des estampes reçoit chaque année, tant du dépôt que des ventes, des accroissements considérables ; ses trois galeries lui suffiront pendant deux cents ans et au delà. L'exposition des livres rares et des gravures entrave le service, disposée comme elle est aujourd'hui. Dans la nouvelle bibliothèque, deux salles lui sont réservées ; le public s'y promènera sans se mêler aux travailleurs, et les chefs-d'œuvre de la calligraphie, de la gravure et de l'imprimerie auront dix fois autant d'étendue pour se développer que dans le local actuel.

Le département des imprimés s'accroît chaque année de dix mille volumes provenant, tant du dépôt légal que du fonds d'acquisition. C'est un total de deux millions, au bout de deux siècles, qui, joints au million qu'on possède déjà, forme une collection de trois millions de volumes, auxquels il faut réserver une place. En transportant les fenêtres des galeries sur la rue, en doublant tous les bâtiments, en distribuant l'espace fermé au public en salles carrées, éclairées chacune par une fenêtre (voir la planche VI), mode de distribution qui convient le mieux au classement méthodique des livres, à leur recherche rapide et en même temps à l'accumulation du plus grand nombre de volumes sur un espace donné, on obtient une superficie étagère largement suffisante. Ainsi, après deux siècles, quand ce quartier aura été abandonné par le commerce qui se dirige toujours au nord, quand on sentira mieux encore l'importance de ces collections toujours intactes et immuables au milieu de la perpétuelle instabilité des goûts et du mouvement des générations, alors on achètera le pâté des maisons qui, des rues Colbert, Riche-

lieu et Vivienne, s'étend jusqu'à la rue des Filles-Saint-Thomas, et le vingt et unième siècle pourra réunir toutes ses richesses à celles des deux siècles précédents, sans manquer à aucune des règles de prudence et de bonne administration observées jusque-là.

CONSERVATION DU PALAIS MAZARIN.

Les souvenirs historiques attachés aux monuments ont une élasticité qui se prête à toutes leurs transformations. Le palais des empereurs romains n'a conservé que les Thermes, et c'est encore le palais des empereurs romains. Le palais Mazarin sera plus heureux, puisque, dans sa nouvelle forme, il gardera tout ce qui date du grand ministre, tout ce qui porte l'empreinte de la protection qu'il accordait aux arts.

J'ai teinté sur le plan que je joins ici (voir la planche IV) tout ce qu'il est possible de conserver; on remarquera que, par une sorte de prévision heureuse, ces bâtiments étaient disposés favorablement pour entrer dans le plan général d'une grande bibliothèque, et la galerie Mazarine pour servir d'entrée majestueuse à ce sanctuaire des études.

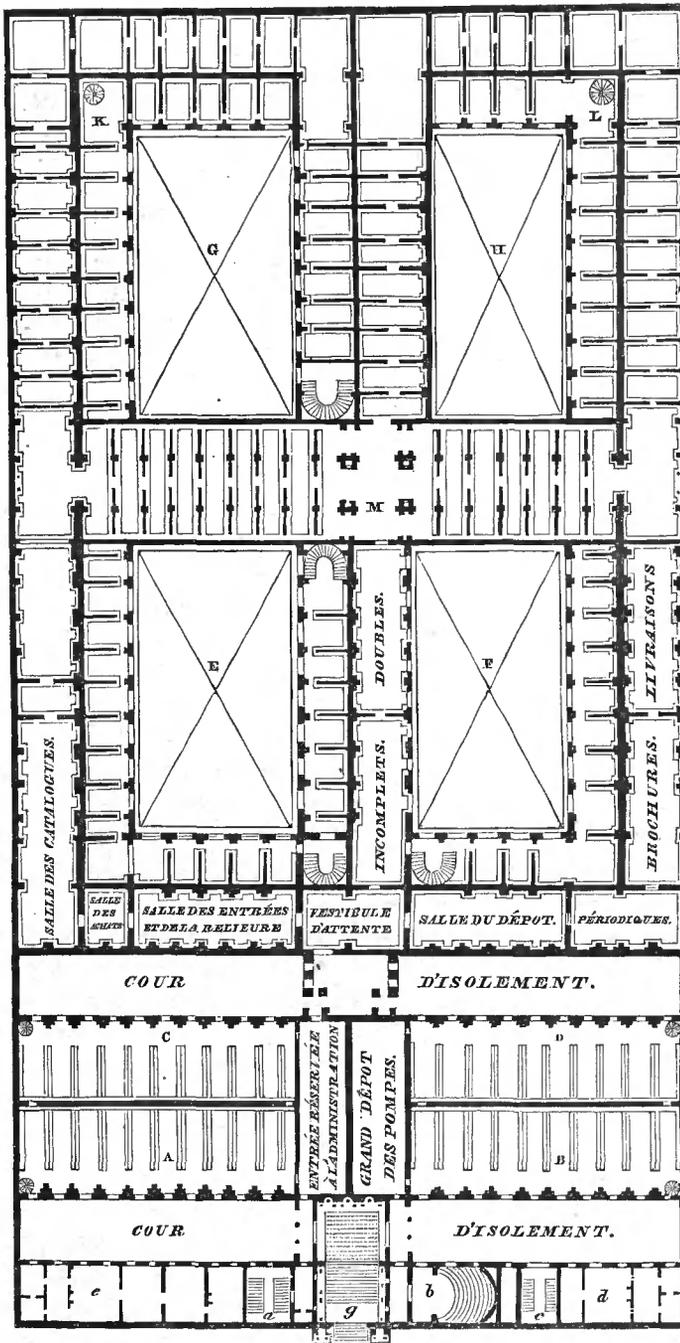
DÉCORATION EXTÉRIEURE.

Autant on doit repousser les propositions des industriels quand elles tendent à détruire, autant il est juste de reconnaître aux négociants qui étalent leurs marchandises aux environs de la bibliothèque royale, le droit d'exiger que ce monument soit convenablement décoré. Ce serait ici le lieu de nous étendre sur le genre de décoration qui lui convient, si déjà nous n'avions traité cette question ailleurs; nous dirons donc seulement, qu'entre l'état de délabrement où on le laisse et les portiques à colonnes que proposent les architectes, il y a un milieu raisonnable, un mode d'ornementation qui transformera la façade et les abords de la nouvelle bibliothèque, en lui donnant un esprit simple et d'un grand caractère.

LOGEMENT DE L'ADMINISTRATION.

Hôte heureuse et nécessaire de la bibliothèque, placée à l'avant-garde de sa défense et à la portée de l'asile hospitalier qu'elle ouvre à tous les savants, l'administration communiquera avec le trésor par le rez-de-chaussée, et avec le département des imprimés par un couloir qui lui est réservé. Les employés de chaque département trouveront, dans les salles du rez-de-chaussée (voir la planche V), l'espace et la tranquillité indispensables aux tra-

QUATRIÈME LETTRE. — PLANCHE V.



Restauration de la Bibliothèque Royale proposée par l'auteur.

PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE.

Les pages intermédiaires sont blanches

vauz de manutention des livres, manuscrits, gravures et médailles. Les mille recherches, les innombrables précautions qui précèdent la mise en place de chaque objet, auront là un local d'autant plus convenable, qu'il est dans chaque département à la portée des employés du service public.

SALLES D'ÉTUDE.

La place manque aujourd'hui pour les travailleurs, dans tous les départements de la bibliothèque royale; un espace double de celui qu'ils occupent leur sera réservé dans le département des imprimés de la nouvelle bibliothèque. Il n'y a pas d'inconvénient à étendre ce domaine; mais dans les quatre départements du trésor, bien qu'il sera très-facile de s'agrandir, on aura soin que le nombre des travailleurs ne dépasse pas l'étendue de la surveillance. Elle doit être plus attentive aux manuscrits qu'aux estampes, aux médailles qu'aux livres rares, il faut qu'elle soit partout suffisante.

VISITEURS.

J'ai dit ailleurs quelle part il convient de faire à la curiosité : offrez-lui une vaste promenade bordée de livres et des musées; où tous les monuments de l'antiquité sont exposés dans un ordre historique; où l'on peut suivre depuis leurs origines jusqu'à leurs chefs-d'œuvre les progrès de la calligraphie, de la gravure, de l'imprimerie et de la reliure. La galerie Mazarine servira d'entrée; les quatre grandes galeries qui la ceignent seront le promenoir; les salles d'exposition des estampes, des livres rares et des médailles, deviendront le musée; partout la libéralité la plus grande et les précautions les plus efficaces : précautions trop ordinaires pour les mentionner ici.

DÉPENSES.

En architecture, les dépenses sont ce qu'on les fait. Nous les ferons convenables à leur objet, et elles n'atteindront pas la moitié de la somme demandée pour construire sur un autre terrain une nouvelle bibliothèque de la même étendue. En effet, à moins d'avoir intérêt à construire, il n'y a pas d'avantages à exécuter immédiatement cette partie des bâtiments dont on n'aura besoin que dans cent ans. Le plan général une fois arrêté définitivement, ses différentes parties seront exécutées au fur et à mesure, selon les exigences du service et les besoins de la sécurité. On épargnera ainsi les intérêts de l'argent pendant un siècle et l'entretien coûteux de bâtiments sans emploi ⁷³⁰.

RÉSUMÉ.

Le palais Mazarin est un monument historique ; la bibliothèque royale une des gloires de la France et le plus riche de ses joyaux.

Fonder cette vaste collection publique dans les conditions les plus pratiques, assurer la conservation des anciens chefs-d'œuvre, et, pour en faire naître de nouveaux, s'il est possible, offrir à l'étude les ressources les plus grandes et les plus faciles, aux arts et aux lettres les plus beaux modèles, unir enfin la libéralité dans ses dernières limites, à la bonne administration dans ses plus minutieuses précautions, tel est le programme auquel répond parfaitement le palais Mazarin.



TABLE

DES SOMMAIRES DES CHAPITRES.

§ 1. LE PALAIS MAZARIN DEPUIS SA FONDATION JUSQU'À LA MORT DU CARDINAL (1655-1661).	5
§ 2. LES HÔTELS DE PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.	51
§ 5. LES CHATEAUX DANS LES ENVIRONS DE PARIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.	71
§ 4. LE PALAIS MAZARIN DEPUIS LA MORT DU CARDINAL, EN 1664, JUSQU'À LA CHUTE DU SYSTÈME DE LAW, EN 1724.	84
§ 5. LE PALAIS MAZARIN REÇOIT LES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI (1724-1845).	109

SOMMAIRES

DE QUELQUES NOTES.

Les 700 notes qui se rapportent à cette quatrième lettre, n'étant point indispensables au lecteur, se vendront à part; elles ne seront tirées qu'à cent cinquante exemplaires, parce qu'elles n'intéressent qu'un petit nombre d'érudits qui sauront prendre dans des anecdotes un peu scabreuses et des chansons par trop libres, ce qu'il y a d'utile comme document historique et comme peinture de mœurs.

1. Indication des sources d'une histoire de Mazarin. SOURCES MANUSCRITES ET INÉDITES. Les papiers de Mazarin, ses agendas, sa correspondance, affaires anglaises, italiennes, espagnoles, rhénanes, etc., etc. Les papiers de Colbert, sa correspondance, etc., etc. OUVRAGES PUBLIÉS. Les mémoires, les biographies, les portraits, les histoires spéciales, etc., etc. La muse historique. Recherches sur Loret, sa vie, ses écrits. Les gazettes manuscrites et la gazette Renaudot, etc.
5. Plans de Paris, catalogue des plans de Paris les plus anciens, les plus rares et les plus curieux.
10. Charles Duret, seigneur de Chivry, sa maison, ses charges, ses maximes, son épitaphe.
15. Nicolas de Bautru, sa maison, ses charges, ses malheurs domestiques, ses bons mots.
15. Portraits du Cardinal par ses contemporains.
16. La reine Anne d'Autriche et le Cardinal. De quelle nature leur relation. Lettre de la reine, lettre du cardinal (inéd.). Les notes de ses agendas (inéd.). Lettres à Colbert (inéd.). Opinions des contemporains. Les Mazarinades, réimpression de la pièce de Blot, intitulée *Le Custode de la reine*, les chansons (inéd.). Les mémoires du temps. Le cardinal de Retz. Brienne, madame de Motteville, Laporte, Tallemant des Réaux Grammont, Guy Patin, la duchesse d'Orléans, etc., etc. Fils de l'intrigue Jarzé, donnés par le Cardinal dans ses agendas (inéd.).
17. La reine ne prend pas d'intérêt aux affaires, conseil qu'elle reçoit du Cardinal (inéd.).
22. Le président Tubeuf, sa maison; il la vend et ne la joue pas; son prix; retards dans les paiements; ses charges, sa position près de la reine, ses rapports avec le Cardinal.
26. Les Mazarinades, leur origine, leur nombre, le mode de la vente, les hommes remarquables qui ont pris part à leur rédaction, etc., etc.
29. François Mansart, architecte du palais Mazarin, après le refus de Bernin de venir à Paris. Réimpression d'une Mazarinade, intitulée: « *Inventaire des merveilles du monde rencontrées dans le palais du cardinal Mazarin.* » A Paris, chez Rolin de la Haye, in-4^o, 16 9.
45. Généalogie du Cardinal faite à Rome, avec soin, d'après ses ordres. Lettre de l'évêque de Fréjus (inéd.). Opinion des contemporains. Recherches récentes.
52. Détails sur Romanelli, sa vie, ses travaux.
60. Catalogue raisonné de plus de cent cinquante portraits gravés du Cardinal qui se trouvent dans les collections de la Bibliothèque Royale, du Palais-Royal, de M. Debarre, Hémié, etc.
65. Collections de portraits historiques formées au dix-septième siècle, Bussy, Begon, Pelisson, Scudéry, Konelm Digby, etc., etc.
66. La collection de tableaux du Cardinal. Détails inédits.
77. Éverard Jabach, sa vie, ses collections, la vente de ses dessins, leur prix, le catalogue vérifié et signé par Lebrun, sa maison encore debout, etc., etc. Détails inédits.

- 84 à 96. Extraits de correspondances inédites et des agendas sur les acquisitions du Cardinal faites à l'étranger.
97. Les écuries du Cardinal. Papiers de Colbert (inéd.).
- 98 à 100. La bibliothèque du Cardinal formée par Naudé. Réimpression de la Requête au Parlement.
116. L'abbé Mondini, homme d'affaires du Cardinal. Détails sur ses acquisitions (inéd.).
- 122 à 128. Le luxe des équipages du Cardinal. Entrée du roi à Paris. Les estampes du temps.
- 129 à 131. Le jardin du palais Mazarin. Lettres de Colbert (inéd.). Le jeu de boules. Les jardins de Paris. Tallemant, Lister, etc.
- 132 à 140. J.-B. Colbert, ses commencements, sa gestion des revenus du Cardinal. État des revenus du Cardinal (inéd.) pour plusieurs années, 1653 à 1660. Lettres de Colbert (inéd.).
142. La famille du Cardinal. Ses sœurs, ses neveux, ses nièces. Leurs naissances, leurs alliances, leur mort.
- 144 à 148. Détails sur les jeunes Mancini. Leur arrivée successive, leur beauté. Opinion des contemporains. Mazarinades, chansons (inéd.) Les mémoires du temps, les gazettes, etc.
152. Marie Mancini, le roi. Correspondance du Cardinal avec Louis XIV. Belle conduite du ministre. Faiblesse de la reine, passion du roi, amour de la jeune fille. Les contemporains tombent d'accord que Mazarin pouvait conclure le mariage et le faire accepter de tous. Le maréchal de Villeroy, M. le Premier, la princesse Palatine, l'abbé de Choisy, etc., etc. Comment on doit expliquer la protestation de la reine. Brienne, Voltaire, etc.
- 158 à 163. Origine du Théâtre-Italien et de l'Académie Royale de Musique.
164. Le jeu. Grandes pertes. Agendas du cardinal (inéd.). Liste des jeux par Loret.
- 165 à 166. La loterie du palais Mazarin décrite par mademoiselle de Montpensier, Loret, etc. Allusion faite à ce sujet par Bussy, la duchesse de Tallard, etc.
167. Louis jeté par les fenêtres. Erreur de Voltaire.
- 169 à 188. Éducation de Louis XIV. Opinion des contemporains, Brienne, Laporte, Choisy, etc. Le maréchal de Villeroy. Agendas du cardinal (inéd.). Beaumont de Péréfixe. Détails. Histoire de Henri IV. Les éditions sont-elles mutilées? Extraits tirés des correspondances inédites.
189. Embellissements de Vincennes. Lettres (inéd.) de Philippe de Champagne, de Colbert, du jardinier Mollet, etc.
199. Le Cardinal fonde l'Académie de peinture, à Paris, en 1644; à Rome, en 1655. Détails. Liste de tous les grands prix, depuis l'origine jusqu'à nos jours.
- 200 à 208. La Fronde. Extraits des agendas (inéd.). Mémoires du temps. Portrait du grand Condé écrit par le Cardinal, selon la mode du temps (inéd.).
209. Vente des meubles du palais Mazarin et de la bibliothèque. Guy Patin, Loret, le cardinal de Retz, Naudé. La correspondance de Mazarin et de la reine, etc.
225. Les Brouillons, le cardinal de Retz. L'histoire de la Fronde, par M. de Saint-Aulaire.
227. Rétablissement des collections dans le palais Mazarin. Les tapisseries, les tableaux, les livres. Lettres inédites de Colbert, de la reine Christine, de Mazarin. Extraits de ses agendas (inéd.). Détails donnés par Loret et ses contemporains.
228. Description du palais Mazarin, par Sauval.
231. Biens laissés par le Cardinal. Papiers de Colbert (inéd.). Extraits de ses agendas (inéd.).
- 232 à 241. Usage qu'on peut faire des dépositions de Fouquet. Détails sur son procès.
243. Description, par Loret, de la fête donnée au prince de Mantoue dans le palais Mazarin.
245. La reine Christine et le comte de Pimentel logent au palais Mazarin. Lettres de Colbert (inéd.). Descriptions de Loret. Détails donnés par Sauval.
258. L'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, n° 62. Marot, Loret, madame de Maintenon, etc.
263. Description de la fête donnée dans le palais Mazarin à Marie-Thérèse. Loret. Musée historique.
264. Grands projets du Cardinal. Témoignages de Fouquet. Bruits publics accueillis par Loret.
266. Guénand, son nom. Vers de Boileau. Opinion de Guy Patin, de Carneau, etc., etc.

269. Mazarin ambitionne la papauté. Mignard, Choisy, Loret, et les agendas (inéd.).
271. Détails sur la mort de Mazarin, sa fermeté, les épitaphes satiriques, les chansons (inéd.).
274. Le testament du Cardinal Mazarin annoté.
280. Architectes Français. Opinion de M. Quatremère de Quincy.
287. Hôtel de Rambouillet. Ouvrages à consulter.
291. Les enfants de la marquise de Rambouillet. Chansons (inéd.). Sauval, Segrais. Voiture, etc.
- 294 à 338. Distribution des appartements. Ameublement d'une chambre.
341. Position de l'hôtel de Rambouillet. Erreurs commises par les historiens.
- 344 à 354. La chambre d'Arthénice.
355. Sur le nombre des domestiques.
- 359 à 376. Les ruelles et les cabinets.
377. Les précieuses véritables et les précieuses ridicules.
- 378 à 437. Histoire des hôtels de Paris, jusqu'à la date de la construction du palais Mazarin.
- 459 à 509. Les châteaux, la vie qui s'y menait, les transformations qu'ils subirent.
515. La duchesse Mazarin. Sa beauté, ses aventures, ses portraits gravés, etc.
522. La duchesse de Bouillon, on lui fait croire, à l'âge de six ans, qu'elle est grosse. Mademoiselle de Lafayette, on lui fait croire pire que cela. Saint-Réal. Chansons inédites, etc., etc.
530. Portrait de la duchesse de Bouillon, par Saint-Simon, et les chansons du temps (inéd.).
539. Hôtel de Bouillon sur le quai.
543. Le duc de Nevers et son talent poétique.
550. Les enfants du duc Mazarin. Chansons inéd.).
551. Le duc Mazarin et sa femme. Papiers de Colbert (inéd.).
573. On rédige le catalogue de la bibliothèque Mazarine. Papiers de Colbert (inéd.).
584. Portrait du prince de Condé, fils du grand Condé, par Saint-Simon.
- 587 à 590. La société de madame la duchesse du Maine.
- 591 à 602. La société du Temple.
- 603 à 615. La société de madame la duchesse Mazarin à Londres.
610. La bassette et le croupier Morin.
- 620 à 624. Racine et Pradon, l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers.
- 626 à 632. La société de madame la marquise de Lambert. Madame de Vetry, madame du Maine, Fontenelle, l'abbé Trublet, Voltaire, La Bruyère, La Motte, Malezieux, etc., etc. Les chansons (inéd.).
633. L'arcade Colbert. Recherches dans les archives administratives, domaniales, judiciaires. Détails des enquêtes, ordonnances, arrêts (inéd.).
- 636 et 637. Le duc de Vergagne veut vendre son hôtel, en 1717. Projets et devis de l'architecte de Cotte pour disposer la bibliothèque du roi dans l'hôtel de Nevers (inéd.).
642. Chanson du dernier Maneini, en 1797 : « J'ai vu de près la guillotine. »
- 647 à 668. Ouvrages sur les finances de la France. Ouvrages de Law. Détails sur ce financier. Acte de vente de l'hôtel de Nevers (inéd.). Achat des maisons de la rue Vivienne (inéd.). Description des différents billets de la banque de Law, imprimés dans l'hôtel de Nevers. Déroute du système. Fuite de Law. Duclos, Saint-Simon, Dangeau, la Palatine. Chansons (inéd.), etc.
669. Estampes satiriques sur la banque. Portraits gravés de Law.
674. Contrat de vente des maisons de la rue Vivienne (inéd.).
675. Maichel, voyageur anglais, remarque le mauvais état de la bibliothèque.
677. Nouveau devis de M. de Cotte. Instructions de l'abbé Bignon. Cahier des charges (inéd.).
678. Liste des employés logés ou à loger dans la bibliothèque royale, en mars 1740.
682. Mémoire de la marquise de Lambert (inéd.).
699. Distribution des livres dans la bibliothèque, en 1845.
700. Devis pour compléter le palais Mazarin. Répartition des travaux en plusieurs années.

Les pages intermédiaires sont blanches

TITRES DES 12 LETTRES

DONT SE COMPOSE CET OUVRAGE.

- * PREMIÈRE LETTRE. — La Bibliothèque royale occupe le centre topographique et intellectuel de la ville de Paris.
- * DEUXIÈME LETTRE. — Examen critique des projets présentés pour le déplacement de la Bibliothèque royale.
- TROISIÈME LETTRE. — De l'achèvement du Louvre, à propos du déplacement de la Bibliothèque royale. ●
- * QUATRIÈME LETTRE. — Le Palais Mazarin et les habitations de Ville et de Campagne au dix-septième siècle.
- CINQUIÈME LETTRE. — Histoire de la Bibliothèque royale.
- SIXIÈME LETTRE. — Des bibliothèques et des livres dans l'antiquité.
- SEPTIÈME LETTRE. — Des bibliothèques et des livres au moyen âge.
- * HUITIÈME LETTRE. — Étude sur la construction des bibliothèques.
- NEUVIÈME LETTRE. — Des devoirs du bibliothécaire.
- DIXIÈME LETTRE. — De l'administration d'une grande bibliothèque, et des réformes à introduire dans l'administration de la Bibliothèque royale.
- ONZIÈME LETTRE. — Organisation des bibliothèques publiques de Paris en bibliothèques spéciales rayonnant autour de la Bibliothèque royale qui doit rester universelle.
- DOUZIÈME LETTRE. — Appendice; Règlements, Table, etc.

N. B. Les lettres 1*, 2*, 4* et 8* sont en vente.